

ÉDOUARD WACKEN

(1819-1861)

Œuvres choisies

PRÉFACE PAR M. LOUIS PIÉRARD

BRUXELLES

HENRI LAMERTIN, ÉDITEUR

RUE COUDENBERG, 58

1913

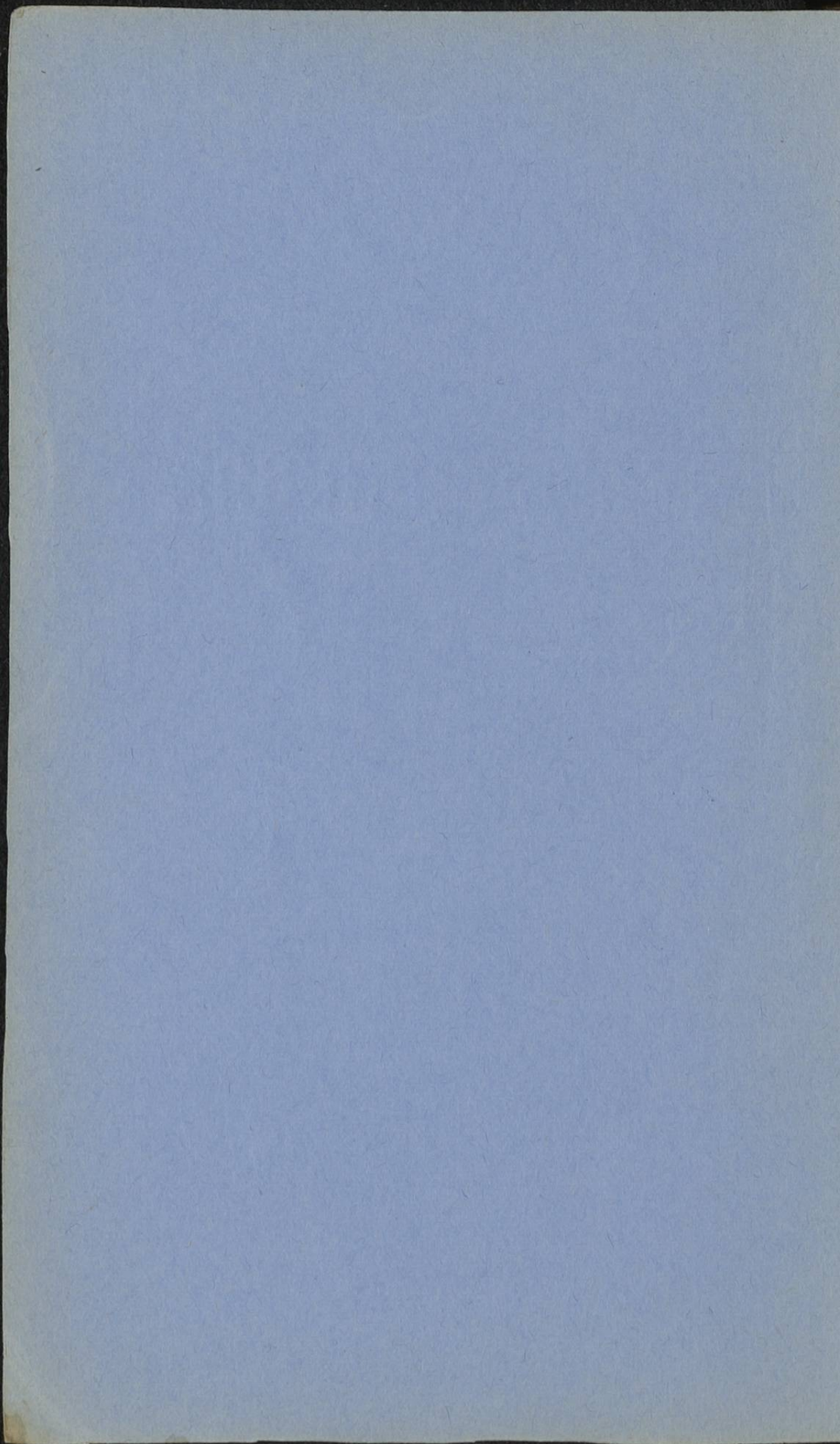
uard
cken

Œuvres
choisies

IX :
r. 50

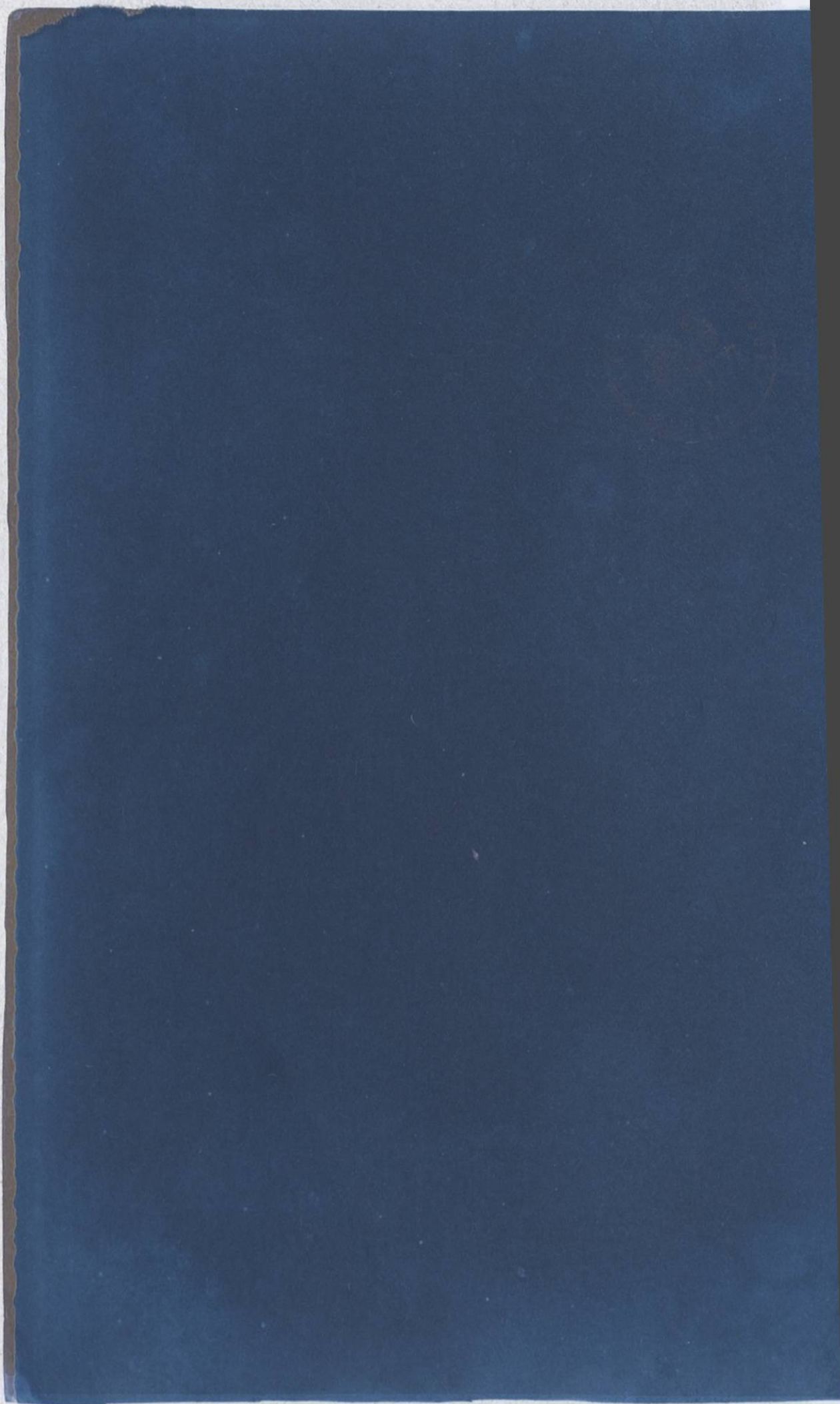
Bruxelles
Henri Lamertin
Éditeur

2752

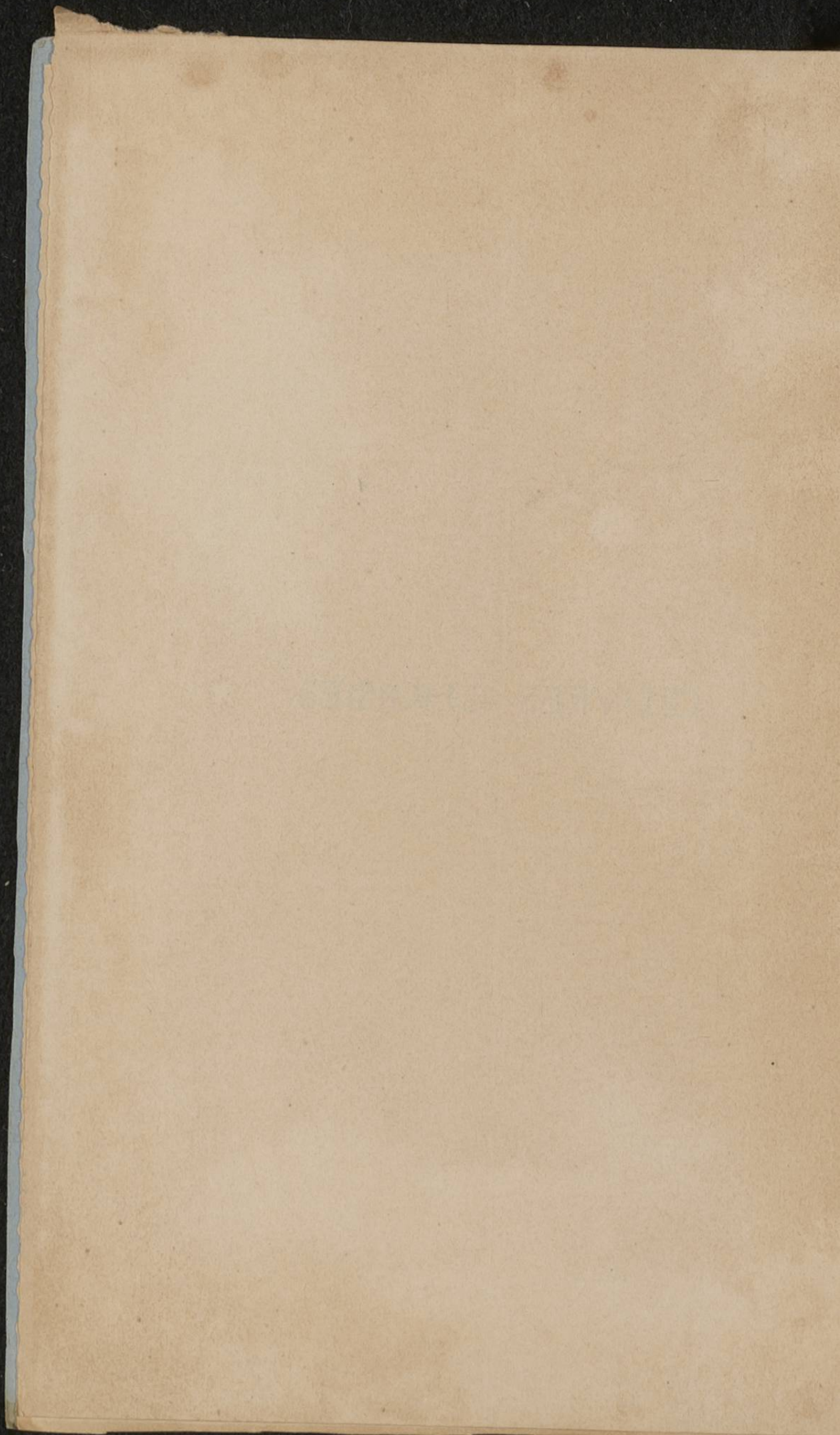


MLPo 2752 ~~250~~





ŒUVRES CHOISIES





Edouard WACKEN
(1819-1861)

MLPO 2752



ÉDOUARD WACKEN

(1819-1861)

Œuvres choisies

PRÉFACE PAR M. LOUIS PIÉRARD

BRUXELLES

HENRI LAMERTIN, ÉDITEUR

RUE COUDENBERG, 58

1913

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

Envy's choices

PRÉFACE

En un temps où la Belgique s'enorgueillit bruyamment d'avoir une littérature nationale, où la Wallonie revendique avec une jeune ferveur, toutes ses gloires, on ne peut qu'approuver l'idée d'une réédition des meilleures pages de Wacken. Sans compter qu'on peut goûter un réel plaisir dans la lecture de certaines de ces pages, on peut dire que du point de vue de l'histoire littéraire, il est intéressant de découvrir dans l'œuvre de ce poète belge, un fidèle reflet de la sensibilité française de toute une époque.

Et puis, ce poète, fondateur de la Revue de Belgique, et à qui Charles Rogier exprimait en termes lyriques son admiration, est l'un des premiers en date, après 1830, dans le tableau de notre évolution littéraire. Quand il débuta vers 1841, au temps où la joyeuse contrefaçon sévissait, toute puissante, le public belge était profondément indifférent à ce qui ne touchait pas à la politique ou aux affaires, et en tout cas, à toute activité littéraire de chez lui. La voix de Wacken s'éleva vraiment dans le désert :

Pourquoi n'aurions-nous pas de lyre ?
Sommes-nous sans foi, sans espoir ?
Un doux regard, un doux sourire
Ne peuvent-ils nous émouvoir ?
Quoi ! n'aimons-nous donc rien au monde ?
Quoi ! les forêts, les fleurs et l'onde,
Les merveilles des cieux ouverts,
Pour nous n'ont-elles point de charme ?
Ah ! partout où brille une larme
Peut étinceler un beau vers.

Le poète de 24 ans qui publia ces vers en 1843, venait de débiter au théâtre avec quelque éclat. Son André Chénier, drame en 3 actes et en vers, accepté par l'Odéon, mais qui, jouant de malheur, ne parvint jamais à être... joué en France (1) fut créé sur la scène du théâtre royal de la Monnaie, à Bruxelles, le 28 février 1844. La pièce, qui obtint un grand succès, montre en Saint-Just un rival amoureux de Chénier, lui disputant la flamme d'Aimée de Coigny, la « jeune captive ». Elle fut reprise plusieurs fois dans la suite et notamment en 1880, lors des fêtes du Cinquantenaire.

(1) Un tyranique comité de lecture obligea le directeur de l'Odéon, M. Lireux, très sympathique au jeune auteur belge, à jouer un autre *André Chénier* d'un écrivain français, reçu dans la même année.

Le Théâtre de Lille se disposait à représenter l'œuvre de Wacken, mais les douaniers français saisirent les exemplaires envoyés par l'auteur, malgré sa déclaration en forme et celle de l'éditeur. Les braves agents croyaient qu'un drame en vers français, dont le héros était un français, ne pouvait être que de la contrefaçon belge !...

Le 1^{er} décembre 1846, Wacken faisait représenter au théâtre du Parc *Le Serment de Wallace*, drame en 3 actes et en vers, dont l'action se déroule en 1297. Claymores, plaids, tartans, fiers Highlanders, montagnes effilées, sombres ravins, lacs bleus, toute l'Ecosse romantique y passa. Henri Heine, abordant la scène, succomba, lui aussi, à ses attraits. Un brave journaliste bruxellois, pour donner une idée de « l'immense succès » qui, au théâtre du Parc, accueillit *Le Serment de Wallace*, s'exprimait en ces termes d'une redondance presque phocéenne : « Demandé à grands cris, l'auteur a été obligé de se rendre au désir de ses admirateurs qui refusaient obstinément de laisser continuer le spectacle ; une pluie de bouquets et de couronnes de laurier est tombée sur la scène, et nous déclarons ne plus croire désormais aux théâtres qui menacent de s'écrouler aux applaudissements frénétiques des spectateurs, car la salle du Parc est encore debout à cette heure, et certes nous ne pensons pas qu'elle ait jamais eu la prétention de briller par une solidité exceptionnelle. »

Excusez du peu !

En 1848, enfin, un autre drame historique du poète liégeois, *Hélène de Tournon*, fut créé sur la scène du théâtre Français.

Ici au moins, le dramaturge a tenté de situer son action et ses personnages dans un cadre belge : la scène se passe en 1577 ; *Don Juan*, le vainqueur de Lépante, reçoit à Namur Marguerite de Valois qui va prendre les eaux à Spa.

Et, pour en finir avec la production dramatique de Wacken, rappelons qu'il a écrit le poème du *Siège de Calais*, tragédie lyrique en 4 actes, musique de Ch. L. Hanssens, représentée pour la première fois à la Monnaie, le 8 avril 1861.

On le voit, le théâtre belge, dont on parle tant à l'heure actuelle, n'a pas besoin de remonter jusqu'aux proverbes du Prince de Ligne ou jusqu'aux Mystères pour découvrir des précurseurs et des origines. Pour moi, qui vient de le lire avec curiosité, ce n'est point dans ses drames que Wacken me paraît le plus intéressant, mais dans quelques poèmes où, s'évadant des grises et ternes abstractions, il songe à mettre un peu de couleur locale, où il évoque avec émotion son terroir liégeois. Son élégie : A Robermont qui a été reproduite dans toutes les anthologies a vraiment un noble accent, et ses strophes sur le vieux pont des Arches et la Meuse aux beaux chalands « vaste tableau mouvant », se lisent avec plaisir, malgré deux vers qui sonnent un peu brutalement. Déjà, dans l'œuvre de Wacken, on trouve les prémices de cette vertu d'enracinement que la jeune Belgique littéraire a magnifiquement pratiquée depuis Charles de Coster et Camille Lemonnier : comme Antée, c'est de la terre même que nous avons tiré toute notre force.

Cependant, ce qu'on trouve le plus souvent dans l'œuvre poétique de Wacken, c'est un écho fidèle du romantisme français, teinté d'un peu d'exotisme à la Gautier et à la Baudelaire. Il est probable que Wacken n'aurait guère aimé se voir comparer à l'auteur des Fleurs du mal. Cependant, il est telles pièces allégoriques comme Poison et parfums qui justifient le rapprochement. Le procédé appliqué par Wacken dans ce poème, rappelle tout-à-fait celui de l'Albatros ou des Bohémiens en voyage.

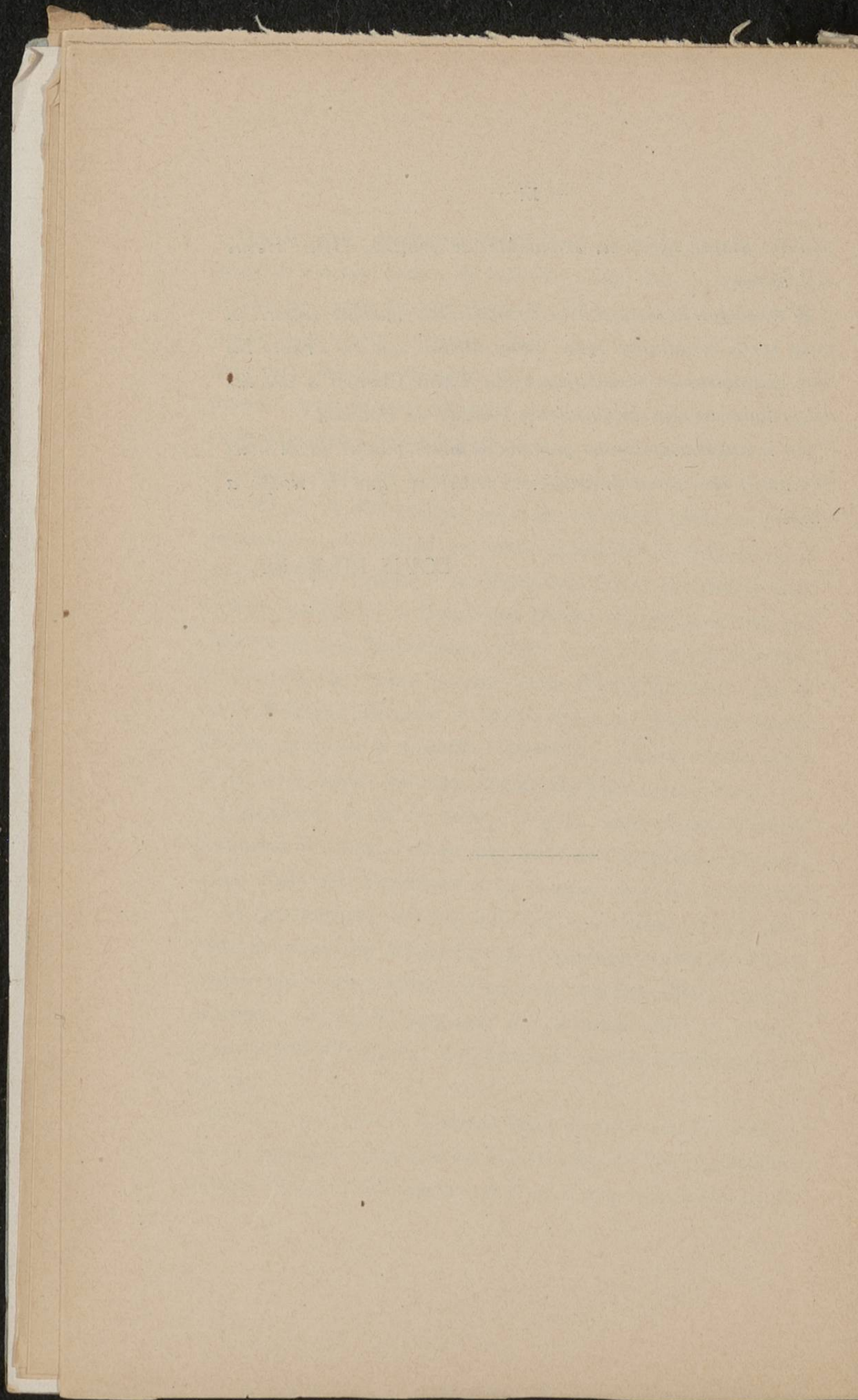
Mais ce qui montre le mieux dans quelle atmosphère purement romantique vivait Wacken, c'est le chapitre des Heures d'or, intitulé Fleurs d'Allemagne, où il a, le plus heureusement du

monde, adapté des lieder et ballades de Schiller, Henri Heine et Uhland.

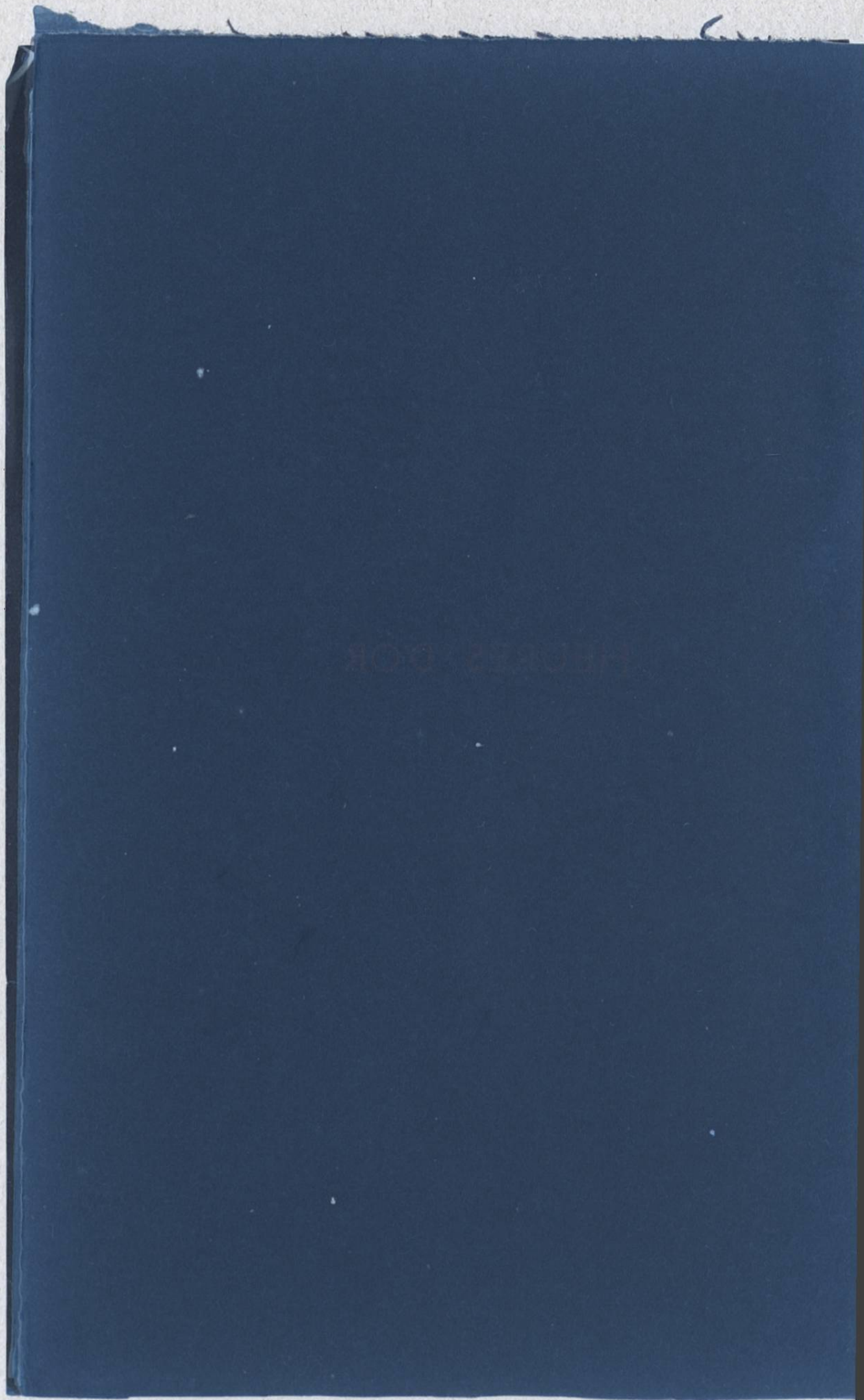
Wacken doit beaucoup à la France. Avec quelque audace, et pour faire la balance égale, nous dirions que la France lui doit bien quelque chose puisque son André Chénier a précédé de quelques années la Charlotte Corday de Ponsard.

En lisant Wacken, nous goûtons le même plaisir qu'en nous penchant sur des lithographies de 1850, que le temps a jaunies.

LOUIS PIÉRARD.



HEURES D'OR



LA POÉSIE ET LES POÈTES

Paris, novembre 1852.

« Oh ! viens, nous t'invoquons sans cesse,
Toi que raille un monde oublieux,
Viens, compagne de la jeunesse,
Reine des chants harmonieux !
Dans nos festins, ô Poésie !
Mêle ta brûlante ambrosie
Au vin dont nous nous enivrons ;
Viens peupler nos heures désertes ;
Laisse de tes mains entr'ouvertes
Tomber des rêves sur nos fronts !

« Toi qu'on voit selon ton caprice
Changer de figure et de voix,
Tantôt roulant, jeune novice,
Un saint rosaire entre tes doigts ;
Tantôt des demeures royales
Balayant les superbes dalles
Avec un long flot de velours ;
Tantôt chantant, joyeuse et folle,
Une vieille ronde espagnole
Sous les balcons aux piliers lourds ;

« Ame des repas de Mécène
Ou bergère de l'âge d'or,
O déesse, Muse ou sirène,
Viens chez nous, qui t'aimons encor !
Aux sons de ta lyre païenne
Les murs de la Thèbe ancienne
Se relèveront à nos yeux ;
Ses marbres, ses forêts, ses ondes,
Se peupleront de nymphes blondes ;
Tous vivront, et tous seront dieux !

« Allons, douce fée aux mains blanches,
Dans ton jardin, vert paradis
Où sous l'émeraude des branches
Pendent des grappes de rubis ;
Dans tes solitudes fleuries
Où sur un lit de pierreries
Coulent des ruisseaux de saphir ;
Où le sylphe amoureux repose
Dans le cœur tremblant de la rose ;
Où toute haleine est un soupir !

« Fille de Grèce ou d'Ausonie,
Ou rose enfant du Nord rêveur,
Chante sur ta lyre bénie
Notre joie et notre douleur !
De tes strophes, fleurs embaumées,
Viens couronner nos bien aimées ;
Les reines les jalouseront ;
Leur beauté vivra dans l'histoire,
Car c'est le baiser de la gloire
Que tu déposes sur leur front ! »

Les poètes chantaient ainsi loin de la foule.
Autour d'eux se faisait le désert, et leur voix
Ressemblait au vain bruit d'un torrent qui s'écoule,
Son perdu sans échos dans l'épaisseur des bois.

L'Immortelle entendit leur plainte désolée ;
Elle se couronna d'un rayon de soleil,
Et jeta pour manteau sur sa robe étoilée
Un nuage aux tons clairs peint par le jour vermeil ;

Elle prit l'arc-en-ciel pour écharpe flottante,
Se fit un voile blanc des brouillards du matin,
Et descendit des cieux sur sa nue éclatante,
Tenant la harpe d'or, telle qu'un séraphin.

Elle avait en passant cueilli dans les prairies
Sur le bord des ruisseaux, au bois mystérieux,
Sa guirlande de fleurs, parfums et pierreries,
Enivrement des sens et volupté des yeux ;

Dans sa harpe enchantée elle avait mis encore
La chanson de l'orage et des flots et des vents,
Toutes les grandes voix de la forêt sonore,
Voix d'ondes et d'oiseaux et de chênes mouvants ;

Elle s'était, rêveuse, un moment reposée
En se mirant dans l'eau des lacs, vierge sans fard,
Et d'un beau bracelet de perles de rosée
Orné son bras plus blanc que le blanc nénuphar.

Elle apparut alors aux regards des poètes,
Le front ceint de jeunesse et de virginité.
Les femmes dont le rire éclatait dans leurs fêtes
Étaient belles, mais elle, elle était la Beauté !

Ce n'était pas la Muse à l'éternel sourire
Que ne baignèrent point les larmes du Sauveur,
Ni la Vénus païenne aux formes qu'on admire,
Se posant dans sa grâce et dans son impudeur ;

Ce n'était pas non plus la bacchante sauvage,
Ivre et laissant flotter ses longs cheveux épars,
Ni la vierge du Nord qu'on voit dans un mirage
S'asseoir sur les récifs au milieu des brouillards :

C'était la noble enfant du séjour de lumière,
Au front haut et pensif, à l'œil tendre et rêveur,
Pure comme la flamme et comme la prière,
Douce comme l'amour et comme le bonheur ;

C'était la jeune fille innocente et pudique,
Veillant près de l'autel pour conserver le feu,
Ou la chaste prêtresse à l'âme prophétique,
Pâle encor d'avoir lu le grand secret de Dieu ;

C'était le songe heureux nous portant sur son aile
Loin du funèbre exil de la réalité,
Ou l'ange gardien veillant, ami fidèle,
Près du frêle berceau de notre humanité.

« Me voici, dit-elle aux poètes ;
Je veux, comme en de meilleurs jours,
Sur la harpe, au milieu des fêtes,
Célébrer vos nobles amours !
J'ai rassemblé pour ma parure
Les frais trésors de la nature

Pour vous dispersés en tout lieu.
Je puis charmer vos saintes veilles
En vous redisant les merveilles
Que chante l'oiseau du bon Dieu.

« Je puis, selon ma fantaisie,
A vos désirs donnant l'essor,
Changer vos vins en ambroisie
Et votre argile en coupe d'or !
O poètes ! c'est moi qui donne
Au front des hommes la couronne,
Au front des femmes la beauté !
J'enrichirai votre demeure,
Car tout seuil que mon pied effleure
Deviend un palais enchanté. »

Comme un moineau frileux pas à pas se hasarde,
Chassé loin de son nid par le vent de l'hiver,
Et s'approche en tremblant des hommes, et regarde
Etinceler dans l'âtre un feu joyeux et clair,

Redoutant d'être aimée avec un cœur profane
Et posant ses pieds blancs à peine sur le seuil,
Ne fermant qu'à demi son aile diaphane,
La vierge parcourut la salle d'un coup d'œil ;

Son regard s'alluma comme l'œil de l'Archange
Qui chassa les humains de l'Eden profané,
Et son beau front pâlit, car un spectacle étrange
Lui fit porter la main sur son cœur indigné.

Autour de la nappe rougie
Les vins rejaillissaient et tachaient les lambris ;

Les voix s'enrouaient dans l'orgie,
Et les vases jonchaient le sol de leurs débris.
Ce n'était pas Phébé la blonde,
Qui de ses doux rayons éclairait le festin,
Ni le soleil, flambeau du monde,
Œil de Dieu, que maudit le cœur du libertin ;
Mais bien cette lumière impure,
Faux soleil de théâtre à la froide splendeur,
Eclairant la fausse nature,
Et la fausse jeunesse et la fausse candeur.
Les courtisanes demi-nues,
Cadavres étendus dans les bras des vivants,
Jetaient leurs blasphèmes aux nues,
Leurs sarcasmes au ciel et leur pudeur aux vents.
Et c'était à ces vierges folles
Qu'ils offraient de leur cœur l'encens déshonoré !
Et voilà les chastes idoles
Que chantait dans ses vers le cénacle sacré !
C'était pitié de voir ces hommes,
Ces poètes, tombés du rang des demi-dieux,
Aux histrions des hippodromes
Disputant les bravos d'un vulgaire odieux ;
Quelques-uns, singeant dans leurs poses
Les pâles débauchés des temps grecs ou romains,
Portaient la couronne de roses
Que depuis deux mille ans flétrirent tant de mains :
C'était peu que leur poésie
Se fût prostituée aux Marions du jour ;
Au vieux squelette d'Aspasie
Ces ombres de roués faisaient encor la cour !
O nature ! ô grande amoureuse,
Qui sens ton cœur pâmer sous les baisers du ciel !

Mère féconde et généreuse
Qui nourris les humains de ton lait éternel !
Ces tristes corrupteurs des âmes,
De ta chaste mamelle enfants dégénérés,
Racontaient des amours infâmes
Et d'immondes plaisirs, de toi-même ignorés !

Un silence se fit dans les rangs des convives ;
Un poète remplit sa coupe jusqu'aux bords,
Et dit : « Je bois à vous, courtisanes lascives ;
A vos amours sans peurs, sans freins et sans remords !
A vos baisers mortels, lèvres empoisonnées
Qui tarissez le cours de nos jeunes années !
Femmes qui de nos pleurs faites votre beauté !
Je bois à votre vie insouciant et folle,
Table où tous vont s'inscrire, et dont la cire molle
A gardé seulement le mot de Volupté ! »

Une femme à son tour leva la coupe pleine ;
Le sang jusqu'à son front ne montait pas du cœur ;
Sa pâleur rayonnait sous ses cheveux d'ébène ;
Sur ses lèvres errait un sourire moqueur.
Ses yeux ardents semblaient chercher au fond des âmes.
Une place encor vierge à brûler de leurs flammes,
Un amour à corrompre, un espoir à flétrir.
Rien d'humain ne faisait mouvoir son sein de neige,
Au festin des vivants se dressant sur son siège,
Voici ce que chanta ce spectre du plaisir :

« Je veux porter mon toast aussi dans votre fête :
Puisque vous célébrez les amours du poète,
Remplissez les coupes encor :

Je bois aux voluptés, je bois à la puissance,
Je bois au Dieu nouveau que l'univers encense :
O poètes, je bois à l'or !

« A l'or ! à la beauté, cette perle céleste
Que Dieu fit pour parer la jeunesse, et qui reste
Aux mains des Crésus libertins !
A l'or qui fait pâlir jusqu'au front de l'enfance !
Aux pleurs délicieux de la tendre innocence,
Que boit le riche à ses festins !

« A la misère aussi, la grande pourvoyeuse
Qui fournit de plaisirs notre table joyeuse !
A l'orgueil que l'or a dompté !
Aux suppliants aveux de la pudeur vaincue,
Que des yeux et du cœur d'une femme éperdue
Tu fais jaillir, ô Pauvreté !

« A l'or qui contient tout, bonheur, puissance et gloire !
Qui d'avance a payé les faveurs de l'histoire,
Courtisane des morts heureux !
Aux bravos de la foule, aux lauriers du poète,
A tout ce qui se vend, à tout ce qui s'achète !
A tout ce qu'appellent nos vœux !

« Jouissons en ce monde et rions-nous de l'autre ;
Les acclamations poursuivent dans le nôtre
Le char des riches triomphants.
Les sages sur la terre ont mis notre royaume.
Ne pensons pas à Dieu, cet antique fantôme
Qui ne fait plus peur qu'aux enfants.

« Le vrai Dieu, le voici : cette coupe en est faite,
Grâce à lui, notre vie est une longue fête,
Un concert d'ivresse et d'amour.
C'est lui dont la vertu rachète tous les crimes.
Ce trésor de la terre arraché des abîmes
Eclipserait l'astre du jour ! »

La chanteuse se tut. L'assemblée attentive.
L'applaudissait des mains, de la voix et des yeux,
Quand, pâle de débauche et d'ivresse, un convive
Osa tendre sa coupe à la fille des cieux :

« A toi, jeune enchanteresse,
Muse des libres amours,
Dont la bouche rit sans cesse,
Dont l'œil provoque toujours !

« Sois la rime libertine
Qui donne un corps aux désirs !
Sois l'abeille qui butine
Le miel de tous nos plaisirs !

« De tes doux poisons enivre
L'âge ignorant le danger,
Et que l'épouse te livre
Sa couronne d'oranger :

« Faut-il, au temps où nous sommes,
Prendre des airs de candeur ?
Depuis vingt siècles les hommes
Ont dû lasser ta pudeur.

« Vive la folle pensée
Au pied leste, au gai refrain,
Qui, la robe retroussée,
Danse au sortir du festin ! »

Accablée un moment de honte, l'Immortelle,
Pâle comme une vierge à qui l'on fait affront,
Se saisit de la coupe et la jeta loin d'elle ;
Puis, retrouvant la voix et relevant le front :

« Eh quoi ! dans l'orgie insensée,
Dans une lâche volupté,
Vous consommez votre pensée,
Ce flambeau de l'humanité !
Quoi ! vous avez fait de votre âme
Une prostituée infâme
Rôdant honteusement la nuit,
S'offrant à vil prix dans la rue,
Et faisant détourner la vue
Même aux débauchés qu'elle suit ;

« Et vous croyez, délire étrange !
Que j'irai, loin de mon ciel bleu,
Traîner avec vous dans la fange
Ma robe aux étoiles de feu !
Messagère d'ignominie,
L'innocence serait ternie
Par mon langage corrupteur !
Je pourrais, d'un souffle funeste,
Comme l'haleine de la peste,
Moissonner la jeunesse en fleur !

« Loin de moi la bouche qui nie !
Je suis la fille de la foi.
L'amour, c'est l'âme du génie :
Hommes de haine, loin de moi !
Je suis l'amante noble et fière
Qui rit dans la nature entière,
Dont le cœur palpite en tout lieu,
Et qui, dans son extase sainte,
Embrasse d'une même étreinte
Les mondes, les hommes et Dieu !

« Je suis la main toujours tendue
A la faiblesse, à la douleur ;
Je suis la pitié répandue
Sur les blessures du malheur ;
Pareille à la colombe blanche
Je viens, tenant la verte branche,
Vous annoncer des jours plus beaux.
Je suis l'ange de délivrance.
Je suis la divine espérance,
Qui va s'asseoir sur les tombeaux.

« Hommes de mensonge et de vice,
Redoutez mon vers indigné ;
Je suis la voix de la justice,
Dieu frappe quand j'ai condamné.
Cœurs efféminés, âmes viles,
Au milieu des plaisirs stériles
Vivez dans un lâche repos ;
Je suis l'ouvrière féconde :
C'est quand j'ensemence le monde
Que le sol produit des héros !

« Pour vous, histrions de paroles,
Quelque temps vous attirerez
Autour de vos tréteaux frivoles,
L'ennui de quelques désœuvrés ;
Vos noms n'iront pas d'âge en âge,
Comme un magnifique héritage,
Enorgueillir les nations.
Voux êtes des foyers sans flamme.
Vous ne transmettez pas votre âme
Aux cœurs des générations !

« Pour vous les nuits n'ont point de rêves,
Les solitudes point de paix ;
Vos vains soucis n'ont point de trêves ;
Vos cioux sont vides désormais.
A votre chant l'homme qui pleure
Ne demandera plus une heure
D'espérance ou de souvenir,
La vierge, son amour timide,
Le vieillard, son passé splendide,
Le jeune homme, son avenir !

« Votre front pâli dans l'orgie
N'a plus le signe radieux ;
Et c'en est fait de la magie
Qui vous fit rois, qui vous fit dieux !
Soyez comme l'ombre qui passe !
Que votre voix meure et s'efface
Dans le silence du désert ! »

— Et la Muse aux accents limpides,
Déployant ses ailes rapides,
Disparut dans le ciel ouvert.

LÀ BUCHE DU FOYER

Paris, 1853.

Tandis que ma bûche pétille
Des ans je remonte le cours ;
Les temps reculent, et l'aiguille
Marque les heures à rebours.

Je pense aux amis du jeune âge
Dont les mains ont pressé ma main,
Qui faisaient le même voyage
Et que j'ai laissés en chemin ;

Je songe aux lèvres parfumées,
Roses dont je goûtai le miel,
Et dont les corolles fermées
Se sont rouvertes dans le ciel.

Je sens une larme furtive
Et me hâte de l'essuyer.
Mais voilà qu'une voix plaintive
Semble sortir de mon foyer :

C'est la vieille bûche qui pleure
En se mourant sur les chenêts,
Se voyant à sa dernière heure,
Elle exhale ainsi ses regrets :

La buche

Hélas ! j'ai vu de mon feuillage
Les joyeux oiseaux envolés,
Ma forêt livrée au pillage,
Mes jeunes rameaux mutilés.
De mousse et de feuilles parée,
Que de peintres m'ont admirée !
Jeunesse et beauté durent peu.
Bien qu'aujourd'hui, tout m'abandonne,
Je n'ai pas toujours été bonne,
Comme on dit, à jeter au feu.

Le rossignol en robe brune
Sur ma branche venant s'asseoir,
Pour les oiseaux, au clair de lune,
Chantait la prière du soir.
Le lierre étreignait mon écorce,
Comme on voit l'enfant avec force
Embrasser le col maternel.
J'étais la fille d'un vieux hêtre
Qui, de bonne foi, pensait être
L'une des colonnes du ciel :

Géant superbe, il pouvait croire
Que le temple immense des nuits,
Tendu de velours et de moire,
Avait ses longs bras pour appuis ;
Et quand dans la nef solennelle
S'allumait la lampe éternelle,

Il disait aux arbres du bois :
« A mon ombre croissez en foule ;
Ne craignez pas que le ciel croule ;
Je ne fléchis point sous son poids. »

Je conviens que dans ma disgrâce
Je passe encor d'heureux moments :
J'entends se parler à voix basse,
Près de moi, des couples d'amants ;
Lorsqu'au dehors souffle la bise,
En cercle la famille assise
Me sourit et veut me choyer ;
Comme une aïeule vénérée,
On interroge à la soirée
La vieille bûche du foyer.

Le vieillard s'approche de l'âtre
Et bénit les présents des cieux ;
A ce beau feu vif et folâtre
Sa jeunesse rit dans ses yeux.
L'enfant pousse des cris de joie
Et vers la flamme qui tournoie
Il étend ses petites mains :
Ainsi l'oiseau saute et babille
Quand un rayon de soleil brille
Parmi les herbes des chemins.

Ah ! si du moins, tige arrachée
Au sol de mon vallon natal,
Mes bourreaux m'avaient attachée
Au flanc d'un colosse naval !
Le bâtiment loin de la rive
M'entraînerait, noble captive,

Sur les vagues et sous l'éclair,
Son mât semblerait un grand hêtre,
Et je reverdirais peut-être
Aux fraîches brises de la mer !

Mais mourir loin de ce que j'aime,
Loin de mes bois verts et fleuris,
Loin des rayons du soleil même
Qu'en ces lieux on traite en proscrits !
Faire, tristement consumée,
Maintenant un peu de fumée,
Un peu de cendre après ma mort !
Moi, la fille des forêts hautes
Que bercent en chantant leurs hôtes,
Je méritais un meilleur sort !

Le poète

C'est notre sort à nous ! Ces flots de vapeur grise
Que pompe le soleil et qu'emporte la brise,
Hélas ! furent des corps aussi.
La poussière du sol qu'un tourbillon soulève
A vécu comme nous, a fait le même rêve,
Et le vent nous balaye ainsi !

Puisqu'une même fin tôt ou tard nous rassemble,
Comme deux bons amis nous causerons ensemble,
Nous parlerons des jours passés.
Moi, les regards fixés sur l'âtre où tu flamboies,
Je songe à mon enfance, à ses naïves joies,
A ses chagrins vite effacés.

Je crois revoir encor la cheminée énorme,
Reposant lourdement sur un couple difforme
De vieux monstres de granit noir
Aux ventres rebondis, et dont un long usage
Avait enfin rendu le grotesque visage
Aussi reluisant qu'un miroir.

La vieille qui régnait en tyran sur l'office
Gémissait de me voir, enfant plein de malice,
Prendre sa cuisine d'assaut,
Renverser quelque plat, casser quelque vaisselle :
C'était un vrai massacre ; aussi m'assurait-elle
Que je mourrais sur l'échafaud.

Comme je dévorais à la lueur de l'âtre
Ces légendes des preux dont j'étais idolâtre,
Les combats avec le dragon,
Les méfaits des géants aux figures étranges,
Et les magiciens vaincus au nom des anges
Malgré le pouvoir du démon !

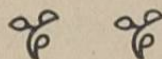
Mais déjà tu te meurs dans ta robe de cendre.
En te disant adieu, je ne puis me défendre
D'un autre souvenir, bien triste cependant !
Il vient mouiller mes yeux chaque fois que j'attise
Le feu près de s'éteindre, et que j'entends la bise
Fouetter mes vitres en grondant.

Il est, pendant l'enfance, une heure solennelle
Qui laisse dans la vie une trace éternelle :
C'est cette heure où la mort de son doigt redouté
Vient à notre foyer faire une place vide,
En mettant sur un front immobile et livide
Le sceau de l'immortalité.

Une nuit, je veillais au lit de mon aïeule
Pour tout autre invisible, entendu d'elle seule ;
Quelqu'un semblait alors lui parler doucement.
La paix du ciel brillait sur sa figure austère.
Bien jeune, je compris qu'un imposant mystère
S'accomplissait en ce moment.

Puis, calme et souriante, elle voulut renaître
Devant un beau feu clair dont la chaleur pénètre ;
Dans son large fauteuil de velours à clous d'or
Elle se fit porter pour regarder les flammes
Monter en tournoyant dans l'air, comme des âmes
Qui vers Dieu prendraient leur essor.

Consumée à demi, la bûche au fond de l'âtre
Ne jeta bientôt plus qu'une lueur rougeâtre,
Et cessa tout à coup d'éclairer le foyer.
De l'aïeule une main vint fermer la paupière,
On couvrit son visage, et la famille entière
Se mit à genoux pour prier.



JUANA LA FOLLE

— Tableau de M. Louis Gallait. —

Bruxelles, février 1856.

Juana ! sur tes traits, à travers ton délire,
Quelle pensée encor fait naître le sourire ?
Tel dans un sombre ciel sourit un astre ami.
Tu sembles des tombeaux la pauvre fleur brisée ;
De tes cheveux épars tombent, douce rosée,
Des perles sur le front de l'époux endormi
Que ton bras blanc attire et soulève à demi.

O reine ! c'est l'amour, ta plus belle couronne,
Sur ton front, Juana, c'est l'amour qui rayonne,
Et ta sainte folie est celle du bonheur !
Elle inonde des flôts de tes cheveux d'ébène
Ta robe aux plis d'argent, qu'un frêle nœud à peine
Retient sur une épaule à la mate blancheur ;
Ce désordre n'est pas celui de la douleur !

Non, ce mol abandon qui règne en ta parure,
C'est l'amour ! Par ta bouche entr'ouverte, il murmure
Des mots entrecoupés ; dans tes yeux il a lui ;
Il gonfle d'un soupir ta poitrine oppressée.
Ton jeune époux s'éveille, ô blanche fiancée !
Espionnant cet instant tu te parais pour lui :
Dans ces rians apprêts l'heure aurait-elle fui ?

Il s'éveille sans doute... Oui ! déjà tu redresses
Son visage au milieu d'enivrantes caresses ;
L'approchant de ton cœur par un mouvement prompt,
Ta main presse sa main d'une plus vive étreinte !
Dieu ! la sienne est glacée, et sa prunelle éteinte !
Son cou penché, pareil au roseau qui se rompt,
Sur ton bras arrondi laisse tomber son front.

Mourir ! lui roi, lui jeune et beau, lui qu'on adore ?
Sur son masque immobile on voit briller encore
La fatale beauté qui troubla ta raison.
Juana ! tu ne pus croire à cette épouvante,
Que le soleil suivant son cours, et toi vivante,
Sur son cercueil fermé, sur sa froide prison
Les eaux du ciel feraient verdir l'épais gazon !

Et tu fis arracher au tombeau, gouffre avide,
Ce trésor de ta vie ; auprès du corps livide,
Attentive, effrayée au bruit de chaque pas,
Tu dis aux vents du ciel : « Taisez-vous ! il sommeille. »
Tu gardes son repos funèbre, comme veille
Une mère endormant son enfant dans ses bras...
Pauvre folle, les morts ne se réveillent pas !

Nous ne te plaindrons point, pauvre reine insensée
A qui Dieu ne laissa qu'une seule pensée,
Ton amour, du temps même et du tombeau vainqueur.
La mort t'aimait, la mort te fit heureuse épouse !
Celui qu'idolâtrait ta tendresse jalouse,
T'accablant sans pitié de son dédain moqueur,
Ne fût-il pas, vivant, le bourreau de ton cœur ?

Et maintenant à toi son existence entière !
Philippe est à toi seule, ô Juana, sois fière !
Contemple sur ton cœur son visage incliné :
Il ne quittera plus la couche nuptiale
Où tes derniers baisers trouveront son front pâle,
Où tes bras pour toujours le tiennent enchaîné,
Où de tes rêves saints il dort environné !

Les songes innocents que le bon Dieu t'envoie,
Pour te parler d'amour, d'espérance et de joie
Empruntent maintenant la voix du bien-aimé ;
Du bout blanc de leur aile ils lèvent sa paupière
Et versant dans ses yeux une douce lumière,
Ils font sourire encore à ton regard charmé
Son regard, à jamais pour le monde fermé.

Dans ce triste palais la mort qui vous rassemble,
Epoux par elle unis, doit vous trouver ensemble
Dans tes longs cheveux noirs dormant tous deux, un jour,
Comme deux morts chéris sous les rameaux d'un saule.
Auprès du bien-aimé, le front sur son épaule,
Tu peux t'étendre, ô reine, et fermer à ton tour
Des regards pleins encor d'un ineffable amour !

Hélas ! la reine abandonnée
A d'autres maux est condamnée ;
On doit à cette infortunée
Arracher son dernier trésor.
Cette chambre, c'est son royaume
Qu'un doux parfum d'amour embaume.
Qu'importe qu'elle aime un fantôme ?
Elle aime ! elle est heureuse encor.

Ce mort que son regard caresse,
Et que ses mains parent sans cesse
Comme une mère en sa tendresse
Pare ses fils avec orgueil,
Elle entendra clouer sa bière ;
Sans qu'un pleur mouille sa paupière,
Jusqu'à la demeure dernière
Elle suivra le lourd cercueil.

Voilà le lugubre cortège
Que le vent de décembre assiège ;
Il s'achemine dans la neige
Au bruit sourd d'un sinistre glas.
Un service de mort s'apprête.
Juana, voici ta retraite !
Le cortège tourne et s'arrête
Au château de Tordesillas.

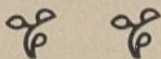
A l'ombre du manoir austère
S'élève un humble monastère :
Dans la chapelle solitaire
On a déposé le cercueil.
L'airain des cloches tinte et pleure.
Juana voit de sa demeure
Les cierges brûler à toute heure
Autour d'un catafalque en deuil.

Les heures, les jours, les ans passent ;
Deux yeux immobiles embrassent
La chapelle, où déjà s'effacent
Les noms de Philippe le Beau.

A sa fenêtre l'insensée
Est toujours là, morne et glacée,
N'ayant au cœur qu'une pensée,
N'ayant d'horizon qu'un tombeau.

Elle oublia qu'elle était mère !
Mais on dit qu'à l'heure dernière,
Le sentiment de sa misère
Avec la raison lui revint,
Quand dans sa retraite profonde
Cherchant la reine moribonde,
Vint son fils Carlos, — que le monde
Appelait déjà Charles-Quint.

Ce moment plein de tristes charmes
Les vit tous deux mêler leurs larmes.
Mais Juana dit : « Plus d'alarmes !
Mon long deuil finit aujourd'hui. »
Et montrant la sombre demeure :
« J'ai longtemps attendu cette heure,
Mon fils ! ton père que je pleure
M'appelle enfin : je vais à lui ! »



ROBERMONT

Liège, 1857.

Liège ! ô mon beau pays, ô ma ville Eburonne !
Que j'aime ton vieux fleuve et ta vallée en fleur !
Là, j'ai de ma jeunesse effeuillé la couronne ;
Tu me gardes mes morts, je t'ai laissé mon cœur.
J'aime tes verts sentiers aux buissons d'aubépines,
Comme un Eden perdu, comme un songe envolé.
Trente ans j'ai respiré l'air pur de tes collines,
Et partout, loin de toi, je suis un exilé.

Lorsque je te reviens, ô ma ville natale !
De mes illusions, fantômes gracieux,
M'environne en chantant la troupe virginale,
Et ma jeunesse entière apparaît à mes yeux.
Tes souvenirs du moins me sont restés fidèles :
Voici la vieille tour de l'église, et plus bas,
La maison, la pelouse où s'essayaient mes pas,
Le nid où je sentais pousser mes jeunes ailes ;
Je revois le sentier fraîchement abrité,
Dont un regard d'amour fit un monde enchanté !

Mais où donc êtes-vous, visions dispersées
Qu'à mon chevet jadis je voyais voltiger ?
Des mains que je pressais la plupart sont glacées.
Je me suis maintenant à moi-même étranger.

Je veux chercher ailleurs les amitiés perdues,
L'espoir évanoui, mais palpitant encor,
Les vestiges récents de larmes répandues,
La place où j'ai moi-même enfoui mon trésor !

Partons ! je veux gravir la montagne poudreuse
D'où l'on voit, tout en bas, fourmiller la cité.
Géant silencieux, le fort de la Chartreuse
Garde des cloîtres saints la morne austérité.
Laissons le fort à droite et sous nos pieds la foule :
Plus loin ! Voici le but ! C'est une ville aussi,
C'est la ville des morts qui là-haut se déroule.
Ci-gît l'illusion ; ma jeunesse est ici.

Devant maint nom connu je m'incline au passage ;
Robermont, tes tombeaux sont pour moi des amis
Pèlerins fatigués, sous le marbre endormis !
Ensemble nous avons commencé le voyage
En parlant d'avenir et la main dans la main ;
Puis je me trouvai seul au milieu du chemin.
La route est triste ! Elle a pour borne milliaire
De distance en distance, une croix tumulaire
Où nous cherchons un nom effacé pour toujours ;
Car c'est par nos tombeaux que nous comptons nos jours !

Plus loin, plus loin encore ! au fond du cimetière,
Je connais une tombe entre quatre cyprès,
Une tombe si triste à la fois et si chère,
Si pleine encor d'espoir, d'amour et de regrets,
Que j'y voudrais dormir lorsque viendra mon heure.
Là j'ai dressé l'autel d'un passé que je pleure ;
Là j'ai mon dernier rêve, et qui fût le plus beau :
J'ai mon père et mon fils dans un même tombeau.

L'enfant repose là !... J'ai pu l'y voir descendre,
Et j'écoutais prier le prêtre, sans comprendre
S'il me parlait de Dieu, d'espérance ou de deuil :
Sa voix comme un murmure endormait ma pensée.
Puis je n'entendis rien, que la terre glacée
Qui tombait sourdement sur les ais du cercueil.

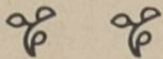
Ah ! près de se fermer sur une fosse aimée,
Elle parle bien haut, la terre inanimée !
Ce bruit morne, frappant le cœur épouvanté,
C'est la voix du cadran sonnante l'éternité.

Lorsque je vins revoir la place où, triste père,
J'avais laissé l'objet de mes rêves constants,
Je tenais par la main Louise : « C'est ton frère,
Lui dis-je, Paul est là qui dort pour bien longtemps ! »
De peur de l'éveiller, la petite innocente
Qui pleurait sans savoir pourquoi coulaient ses pleurs,
Dit bien bas : « pauvre frère ! » et sa main caressante
Posa sur l'humble croix la couronne de fleurs.

Ma Louise, c'est toi qui le berçais naguère
De tes petites mains, dans son léger berceau !
Tes lèvres essayaient un chant, comme une mère !
Il te tendait les bras... Qu'il était frais et beau !
Mon Paul ne connaissait ni les cris ni les larmes ;
De rires et de joie il emplissait son nid,
Tel qu'un oiseau posé sur notre arbre ! On eût dit
Que se sachant un ange il était sans alarmes,
Qu'il devait ignorer ce que c'est que souffrir,
Et qu'il sentait déjà ses ailes s'entr'ouvrir !

Oh ! quand la froide mort, quand la mort inflexible
A la mère éperdue et folle de douleur
Vient arracher l'enfant qui, riant et paisible,
Hier encore, en jouant s'endormait sur son cœur,
Malheur à qui n'a pas l'espérance suprême
De vivre au sein de Dieu, d'y revoir ceux qu'il aime,
Malheur à qui, les yeux attachés sur le corps,
Sans regarder le ciel ensevelit ses morts !
Quand je vis, foudroyé par un fléau sauvage,
L'enfant froid, immobile, étendu dans mes bras,
Je levai le linceuil qui couvrait son visage :
Il semblait murmurer : « Père, ne pleure pas !
Car ce dernier baiser des lèvres paternelles,
Dans mon vol je l'emporte aux voûtes éternelles.
Ne pleure pas ! Dieu frappe et bénit. Il lui faut
Des enfants près de lui pour lui parler des pères
Il veut qu'au ciel toujours se tourne l'œil des mères
Et que chaque famille ait son ange là-haut. ! »

Au revoir, tombe et ciel ! Sur la croix sépulcrale
Je mets une couronne, et j'emporte une fleur.
Au revoir, beau pays, ô ma ville natale !
Tu me gardes mes morts, je t'ai laissé mon cœur.



FLEURS D'HIVER

Bruxelles, 1856.

Voilà que l'hiver découronne
La forêt sans ombre et sans voix ;
Du vent la plainte monotone
Gémit seule au milieu des bois.

Sur la campagne dépouillée
La neige étend ses blancs réseaux.
Mais la maison chante éveillée,
Comme un buisson rempli d'oiseaux.

Si le Nord a fait à nos plaines
De longs hivers, de courts printemps,
Dieu mit dans les âmes humaines
Des fleurs qui s'ouvrent en tout temps :

C'est la poésie étoilée
Qu'on accueille au jardin des cieus ;
C'est l'humble charité voilée
Qui toujours se dérobe aux yeux ;

C'est l'étude qui nous console
Et qui donne des fruits si beaux ;
C'est la foi que rien n'étiole,
Cette immortelle des tombeaux !

C'est cet amour des nobles choses
Dont rit le vulgaire moqueur,
La plus belle des fleurs écloses
Dans les solitudes du cœur.

Les mains des femmes, douces fées,
Rassemblent ces parfums divers,
Et disposent en frais trophées
Tous ces trésors de nos hivers ;

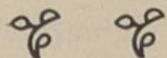
Elles nous font des diadèmes
De ces fleurs qu'oubliait le ciel ;
Et les femmes sont elles-mêmes.
Un printemps vivant, éternel.

Notre jeunesse recommence,
Lorsqu'au cercle joyeux du soir,
Avec les vieux amis d'enfance
Nos souvenirs viennent s'asseoir.

La nuit chante son dithyrambe
Aux hôtes du foyer rêveur ;
L'âtre qui rayonne et se flambe
Est un soleil pour notre cœur.

L'essaim d'enfants blonds qu'on admire
Joue et babille autour du feu,
Et la chambre qu'emplit leur rire
Devient un jardin du bon Dieu.

Mon Dieu, tes bienfaits sont sans nombre !
Tu sèmes, pour chaque saison,
Des voix d'oiseaux dans le bois sombre,
Des voix d'enfants dans la maison !



RÊVE

(Traduit d'Uhland)

J'étais transporté, dans un rêve,
Sur le sommet voisin des cieux,
Qui près du rivage s'élève ;
Mes regards erraient sur la grève
Et sur l'Océan spacieux.

En bas, une barque amarrée
Ouvrait, prête à prendre l'essor,
Sa banderolle bigarrée ;
Du temps maudissant la durée,
Le nocher attendait encor.

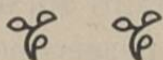
Des monts lointains qui m'environnent
Viennent des passagers nombreux :
Comme des anges ils rayonnent ;
De fleurs leurs beaux fronts se couronnent ;
Vers la mer ils courent, heureux.

Au devant d'eux vole une troupe
D'enfants espiègles et charmants ;
Des jeunes gens lèvent leur coupe
Et chantent et dansent en groupe,
Aux sons de joyeux instruments.

« Veux-tu guider notre voyage? »
Ont-ils crié tout d'une voix.
« Viens ! nous sommes l'essaim volage
Des plaisirs, et loin du rivage
Nous allons fuir tous à la fois. »

Le nocher dit : « Ma barque est prête. »
Et les conduisant par la main :
« Votre troupe est-elle complète?
Aucune joie, aucune fête
N'est-elle restée en chemin? »

— « Non ! la troupe entière t'appelle,
Hâte-toi selon nos désirs ! » —
La brise emporta la nacelle,
Et loin de la terre avec elle
Disparurent joie et plaisirs.



AMNISTIE



Au Roi

Juillet 1856.

Vingt-cinq ans sont passés, Sire, depuis le jour
Où vous vîtes, entrant dans votre capitale,
Un peuple entier vous suivre avec des cris d'amour
Et servir à son roi d'escorte triomphale ;

Plus rayonnante après l'orage furieux
Brille la royauté par nos vœux consacrée ;
Dans nos libres cités, comme au temps des aïeux,
Vous ferez de nouveau votre Joyeuse Entrée.

La ronde aux gais refrains frappe au loin les échos ;
Sur les arcs triomphaux flottent les banderolles,
Et déjà dans nos murs se déroule à grands flots
La foule, à tous les vents jetant ses gâités folles ;

Le canon, grande voix d'un immense concert,
Change en saluts joyeux ses colères superbes ;
Le feu s'épanouit en fleurs dans l'arbre vert
Ou tombe du ciel sombre en lumineuses gerbes.

Mais ce que le pays célèbre avec fierté,
Ce n'est pas le pouvoir, l'éclat du diadème,
Sire ! c'est la vertu, l'antique loyauté,
C'est la foi du serment, trônant au rang suprême.

Dans le Parc, cependant, vont s'éteindre les feux
Et les fleurs tomberont de l'arbre séculaire.
Est-ce assez de trois jours de plaisirs et de jeux,
Sire, pour célébrer ce grand anniversaire ?

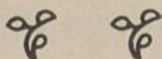
Et ne vaut-il pas mieux transmettre à l'avenir
Un monument durable autant que votre gloire,
Qui lègue à nos enfants votre nom à bénir,
Et dont l'inscription soit l'arrêt de l'histoire ?

Si la foule idolâtre, aussi bien qu'aux Trajan,
A dressé de tout temps des autels aux Tibère,
Il est un souvenir que jamais un tyran
Ne lègue, avec orgueil, à l'histoire sévère :

Il fait le trône aimé, le monarque immortel,
Il survit à la pierre, au bronze aux pyramides ;
Quand l'émeute en délire au crime fait appel,
Il arrache le fer des mains des parricides.

Il est, béni du monde et des siècles vainqueur,
Un édifice fait pour braver les orages,
Le seul digne de vous, Sire, et de votre cœur,
Et digne de ces jours qui vivront dans les âges.

Ce souvenir, un père à ses fils le transmet ;
Ce monument si beau, le pardon l'édifie :
Ah ! tout votre passé, Sire, nous le promet
Et déjà votre cœur dit son nom... AMNISTIE !



LA VOIX DES AIEUX

Juillet 1856.

Les Belges gardent la mémoire
Et le culte de leur passé.
Notre blason, c'est notre histoire ;
Les ans ne l'ont point effacé.
De notre généalogie
Chaque branche saigne, rougie
Du sang généreux d'un martyr.
Aussi ta flamme pure et sainte
Dans nos cœurs ne s'est pas éteinte,
Religion du souvenir !

Car nous portons le nom antique
De ces géants craints des Césars.
Aînés d'une race héroïque,
Qui du Nord furent les remparts.
Nous portons le nom de ces braves,
Libres dans les siècles esclaves,
Ouvriers de Liège ou de Gand,
Qui d'un cœur fort, d'un bras robuste,
Luttaient pour une cause juste
Et mouraient en nous la léguant.

Ces souvenirs nous électrisent,
Belges, dignes d'un nom si beau !
Mais écoutons ce qu'ils nous disent,
Les morts couchés dans le tombeau :
« Montrez toujours à la lumière
Cette grande et libre bannière
Qu'élevaient nos bras triomphants ;
Pour mieux honorer notre cendre,
C'est notre œuvre qu'il faut défendre,
Car notre œuvre est notre âme, enfants !

« Sur nos vieilles gloires, sans doute,
Vous devez reporter les yeux,
Mais c'est pour marcher dans la route
Que vous ouvrirent les aïeux.
La liberté fut leur idole !
Par le fer et par la parole
Ils l'ont conquise en cent combats.
Malheur au peuple qui s'arrête,
Epouvanté de sa conquête,
Et qui retourne sur ses pas !

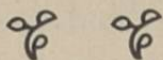
« Enfants, suivez toujours la trace
De vos ancêtres vénérés :
Gardez bien l'honneur de leur race,
Et leurs privilèges sacrés.
Peuple libre d'hier à peine,
Tu ne reprendras point ta chaîne,
Et tes aînés t'admireront :
Si dans la nuit qui les égare
Ils cherchent une étoile, un phare,
C'est vers toi qu'ils se tourneront !

« Mais pourquoi jeter en arrière
Un regard fait pour l'avenir ?
Voyez briller cette lumière
Au fond des siècles à venir !
C'est l'astre à la clarté féconde,
C'est l'aube qu'attendait le monde !
Fuyez l'ombre, cherchez le jour,
Combattez l'erreur sans relâche !
Fiers d'avoir rempli votre tâche,
Venez nous dire à votre tour :

« Votre œuvre, nous l'avons refaite,
« O nos pères, soyez contents !
« Enfin votre noble conquête
« A reçu le sacre du temps.
« Vieilles franchises des communes,
« Grandes voix tombant des tribunes,
« Orgueil des peuples souverains,
« Voilà quel splendide héritage
« Vous nous laissâtes en partage :
« Il s'est fécondé dans nos mains ! »

Telle est leur parole énergique.
Marchons donc, toujours en avant,
Vers le but qu'elle nous indique !
L'homme libre est le seul vivant.
Comme le mancenillier sombre,
Le passé nous offre à son ombre
Un sommeil frère de la mort ;
Et sous ses ramures hautaines,
En silence on rive les chaînes
Du peuple imprudent qui s'endort.

Combattons l'ignorance immonde,
Lèpre rongéant l'humanité ;
Rien de durable ne se fonde
Qu'au grand jour de la vérité.
Liberté, Vérité divines !
Sans vous, à travers les ruines
Errent les peuples soucieux ;
Leur nuit vient s'ils vous ont perdues,
O seules clartés suspendues
A l'éternel dôme des cieux !



LE CHANT DE LA BOHÉMIENNE

(D'après la signora Adèle Curti)

Je suis belle, je suis brune
Comme un coucher de soleil,
Ou comme un rayon de lune
Sous un nuage vermeil.

Noires, noires sont mes tresses
Comme le fruit des lauriers.
Mes regards dans leurs caresses
Tiennent les cœurs prisonniers.

Ma mère, fée immortelle,
Portait un sceptre enflammé,
Un beau prince s'éprit d'elle ;
J'étais leur enfant aimé.

Je m'abreuvai de rosée,
J'eus pour berceau mainte fleur ;
J'avais la nue embrasée
Pour vêtement de splendeur.

Je voguais sur l'eau limpide
D'un immense lac d'azur ;
Avec le zéphir rapide
J'allais vers mon astre pur ;

Vers l'étoile qui me donne
Un sourire gracieux,
La plus blanche qui rayonne
Dans les clairs sentiers des cieux.

Tour à tour mon pied s'imprime
Dans le sable des déserts,
Et franchit l'horrible cîme,
Séjour d'éternels hivers ;

Je règne au ciel et sur terre
Au nom des esprits jaloux ;
Je joue avec le tonnerre,
Et me ris de son courroux.

Quand sur la voûte éthérée
L'aube étend un voile d'or,
Dans sa lumière adorée
Je plane d'un libre essor ;

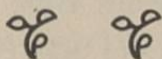
Puis de leurs sépulcres sombres
Perçant la nuit et l'horreur,
J'évoque de froides ombres,
J'interroge leur pâleur.

Je vais cherchant la verveine,
L'herbe des enchantements.
Des pauvres âmes en peine
Je devine les tourments.

Joie ou douleurs, je sais lire
Ce que promet l'avenir ;
Et j'ouvre à qui le désire
Le livre du souvenir.

Je donne sans artifice
Avis, philtres et secours ;
Je garde en moi la justice
Pour l'opprimé sans recours ;

Je garde, âme ardente et fière,
Un amour chaud et sans fard,
Une haine immense, altière,
Et la pointe d'un poignard.



TERCETS

La presse libre, c'est la conscience humaine
Des peuples et des rois condamnant les forfaits,
Prenant tout oppresseur en vigoureuse haine.

Pour que la liberté croisse et fleurisse en paix,
Il faut que sans entrave éclate et retentisse,
O nature, ta voix qu'on n'étouffe jamais !

Il faut que l'horizon de l'âme s'élargisse !
Mais le droit désarmé, quand la presse est aux fers.
Voit remonter au ciel l'ange de la justice.

Ce glaive flamboyant n'atteint plus les pervers ;
Cet astre s'est éteint dans une ombre profonde ;
Le silence et la nuit se font dans l'univers.

Est-il une patrie, est-il un coin du monde
Où de l'humanité palpite encor le cœur ?
Aux cris des opprimés plus de voix qui réponde !

Pologne ! débats-toi sous le knout du vainqueur ;
En embrassant le Christ tu peux tomber encore,
Le ciel te répondra par un rire moqueur.

Grèce ! sous le croissant que l'infidèle arbore,
Tu peux mourir aussi, sans qu'un chant de réveil
Appelle tes sauveurs du couchant à l'aurore !

O poètes de cour tournés vers le soleil,
Chantez César vainqueur et le destin prospère,
Les doux loisirs, la coupe où rit le vin vermeil !

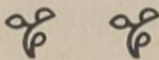
Mais n'approchez jamais de cette muse austère
Qui grave dans le bronze, à grands traits de burin,
Les arrêts sans appel de l'histoire sévère !

Ne la réveillez pas sur la corde d'airain,
Cette note sonore et terrible, qui vibre
Comme aux heures d'alarme un lugubre tocsin !

Dites que tout est bien ; que de la Seine au Tibre
Veille sur chaque peuple un regard paternel,
Que le foyer est saint, que la pensée est libre ;

Que Rome vit heureuse à l'ombre de l'autel ;
Que Naples en chantant s'endort sous le sourire
D'un roi clément et doux autant que son beau ciel !

Les autres se tairont et briseront leur lyre.

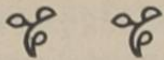


POISON ET PARFUMS

Le mancenillier redouté
Etend au loin son feuillage empesté,
Et vers la nue il lève un front superbe.
A ses pieds se cachent dans l'herbe
Des végétaux tout gonflés de poison.

Mais les fleurs croissent à foison,
Au hasard et comme on les sème.
Pourquoi se cacher? on les aime.
Pourquoi se montrer? leur parfum
Trahit leur présence à chacun.

La femme vicieuse ou prude
Aimant tantôt l'éclat, tantôt la solitude,
Vit dans les extrêmes toujours.
Franche et simple en toute rencontre,
La femme honnête et sans détours
Ne se cache, ni ne se montre.



APPARITION

Neuilly-sur-Seine, 185...

C'est l'hiver. La claire gelée
Ne réjouit point les regards ;
La face des cieux est voilée
Sous un manteau de froids brouillards.
La terre, triste et dépouillée,
De neige n'est pas habillée
Comme les vierges à l'autel ;
Le squelette noir des grands ormes
Etend ses bras nus et difformes
Sur le sombre rideau du ciel.

C'est la nuit. Le vent de décembre
Pleure, bien loin, dans les forêts,
Et sur les vîtres de ma chambre
Tremble l'ombre des vieux cyprès.
Mais que vois-je au pied de ma couche?
Que me veux-tu, spectre farouche,
Fantôme au regard menaçant?
Je t'aurais reconnue à peine :
Est-ce toi, déesse sereine,
Toi que j'adorais en naissant?

O liberté, liberté sainte !
Autrefois, descendant des cieux,
Tu m'apparus, la tête ceinte
D'un diadème radieux :
En marchant, belle vagabonde,
Sur tes pas tu traînais le monde,
Et tous les cœurs t'étaient soumis !
La solitude t'environne !
Ah ! qu'as-tu fait de ta couronne,
Et qu'as-tu fait de tes amis ?

Triste et pâle, mais encor belle
Comme le déclin des beaux jours :
« O poète ! me répond-elle,
Qu'as-tu donc fait de nos amours ? »
— L'univers que ta loi rachète,
Voilà ta lyre, ton poète !
On n'a pas étouffé sa voix.
Les Césars, ô vierge sacrée,
Aux bourreaux t'auraient-ils livrée ?
Les peuples t'ont-ils mise en croix ?

— « Ah ! tes hymnes joyeux blasphèment
Quand un monde pleure à ton seuil,
Poète ! aujourd'hui ceux qui m'aiment
Vivent dans l'ombre et dans le deuil,
Des roses n'ornent point leur tête,
Ils n'ont point des chansons de fête
Aux lèvres, et la paix au cœur !
J'ai fui, honteusement chassée,
Et sur mon trône s'est placée
La déesse de la Terreur.

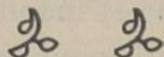
Aujourd'hui le lâche m'évite
Et se détourne avec effroi ;
Je suis exilée et proscrite,
Mais on tremble encor devant moi ;
Et quand j'ai trouvé dans la lutte
Un ami que rien ne rebute,
Ma voix le salue et lui dit :
Marche, marche !... alors il se lève,
Et par le monde erre sans trêve
Ainsi qu'un autre juif maudit !

Car pour ceux qui m'aiment encore
Les temps d'épreuve sont venus ;
Héros que la lutte dévore,
Ils tombent obscurs, inconnus ;
Le monde, tant leur peine est grande
En les regardant se demande :
Quel forfait ont-ils donc commis ? »
— L'espérance n'est pas éteinte !
O liberté, liberté sainte !
Où sont-ils, tes derniers amis ?

— « Va les demander, ô poète,
Aux sables du désert lointain,
Aux cachots qu'un rayon de fête
N'éclaire jamais le matin !
Ceux que l'exil ne peut te rendre,
Ceux qui ne doivent plus t'entendre,
Va les demander au cercueil !
Voilà ce qui rend mon front sombre ;
Voilà pourquoi d'amis sans nombre
La liberté porte le deuil. »

— Non ! comme l'oiseau des ténèbres
Qui gémit dans la vieille tour,
Moi je n'ai pas de chants funèbres :
Je chante la vie et l'amour !
Je chante la douce espérance,
Et des nations en souffrance
Je prédis l'éclatant réveil !
Ma voix s'élève dans la nue
Comme un cri d'aigle qui salue
L'aurore d'un nouveau soleil !

Couverte de l'habit des veuves,
Tu viens maintenant dans les pleurs :
Je veux ma part de tes épreuves
Et n'en veux pas dans tes faveurs.
Laissons de gothiques royaumes,
Navires peuplés de fantômes,
Se briser au premier écueil !
Arrière toute vaine plainte !
O liberté, liberté sainte !
Je ne porterai pas ton deuil.



LA GUERRE

Juin 1859.

La guerre!.. entendez-vous sa voix d'airain qui gronde?
Elle étend de nouveau ses ailes sur le monde,
Et plane sur les champs arrosés de sueur
Dont aujourd'hui la mort est le seul moissonneur.
Femmes, au Dieu de paix que votre voix s'adresse :
Elevez jusqu'à lui vos longs cris de détresse,
Pâles veuves des morts sans sépulcres, ô vous
Qui n'avez même pas, pour prier à genoux,
Un nom sous l'humble croix qui dit à l'âme : espère !
Tristes mères sans fils, pauvres enfants sans père,
Accusez devant Dieu, témoin de tant d'horreurs,
Les jeux sanglants de l'homme et ses sombres fureurs !
Ce n'est plus, il est vrai, pour les sanglantes fêtes
D'un despote jaloux, avide de conquêtes,
Que la guerre surgit, foulant aux pieds les lois,
Impie en son principe et maudite deux fois.
Du moins le glaive luit pour une noble cause ;
Le sang doit affranchir la terre qu'il arrose ;
Le soldat, en s'armant, invoque avec fierté
Le nom de la justice ou de la liberté.
Dans cet âge qui voit tant d'erreurs se dissoudre
La guerre est condamnée et veut se faire absoudre.

C'est un progrès sans doute : il en est un plus grand
Que Dieu trace et qu'enfin l'humanité comprend :
Les nations, marchant ensemble au but suprême,
Et sachant désormais que leur cause est la même,
Ne s'égorgeront plus sous des drapeaux divers !
Un peuple à l'autre peuple osant porter des fers,
Perd le droit d'être libre et tôt ou tard expie
Dans les chaînes qu'il forge une victoire impie.
L'humanité flétrit la guerre entre les rois :
Entre peuples elle est plus coupable cent fois !
Les nations, tyrans maintenant ou victimes,
Appelleront un jour de leurs vœux unanimes
Le règne de la paix et du droit ici-bas ;
Le ciel ne verra plus, au bruit de nos combats,
Ses anges détournant de nous leur front timide
Pleurer des fils de Dieu l'énorme fratricide.
Ces victoires qu'un siècle invoque avec orgueil,
Traînent trop sur leurs pas de ruine et de deuil.
« Mais la gloire, dit-on, console et purifie. »
Prosternée aux autels de l'or qu'on déifie,
L'humanité croupit dans un lâche repos,
Et doit se retremper dans le sang des héros !
— Ah ! dans ces tristes temps de lâchetés civiles
Où règne le parjure, où les âmes serviles
Elèvent un pont d'or au transfuge éhonté,
Oui ! certes, par moment, le poète est tenté
D'absoudre le fléau des discordes funestes,
Qui fait jaillir du sol tant de héros modestes,
Tant de soldats obscurs pratiquant simplement
Les antiques vertus, le plus pur dévoûment,
Mourant pour leur pays, fiers de sa seule gloire,

Sans souci de leurs noms que n'inscrit point l'histoire !
La vierge enthousiaste aux généreux élans,
La poésie aima toujours ces cœurs vaillants
Qui se font de la vie une fière épopée !
La lyre de tout temps fut la sœur de l'épée.
Et qui n'admirerait ces courageux enfants
Mêlant leurs chants joyeux, leurs rires triomphants,
Au bruit de la mitraille, et d'un cœur intrépide
Suivant jusqu'à la mort le drapeau qui les guide ?
Ils supportent sans plainte et le froid et la faim ;
Sous le chaume du pauvre ils rentreront demain :
A d'autres la fortune, idôle dédaignée,
Pour eux la croix du brave, au prix du sang gagnée !
Mais après la victoire, oh ! qu'ils sont bien plus grands,
Quand autour des vaincus, prisonniers et souffrants
Ils s'empressent, calmant d'une bonne parole
Leur malheur qu'un soldat seul comprend et console !
Leur main est caressante et doux sont leurs discours :
Ceux qui voulaient leur mort ont béni leur secours.
Mais l'indignation dans les veines s'allume
A voir en même temps des spadassins de plume
Invoquer les poignards et le meurtre abhorré, —
Oui, *la guerre aux couteaux*, quand le glaive est tiré !
Il est des écrivains qui dégradent la scène
Et mêlent à plaisir l'horrible avec l'obscène ;
Courtisans du bas lieu, corrupteurs des esprits,
Sur leurs grossiers tréteaux ils livrent au mépris
L'étranger défendant le drapeau qu'il arbore,
Ce loyal ennemi que le soldat honore !
Enrayant les progrès de ce siècle éclairé,
Ces déserteurs de l'art, autre drapeau sacré,

Pour flatter une aveugle et vaine populace,
Attisent la discorde et les haines de race.
Quand la lutte est finie, entre les nations
Couve encor le foyer des sombres passions :
Sans ce feu mal éteint, qu'un souffle fait renaître
Pour embraser le monde, au sein des camps peut-être,
Le devoir accompli, rapprochant tous les cœurs,
Ferait fraterniser et vaincus et vainqueurs ;
L'union sortirait des divisions mêmes !
Sait-on quels instruments pour ses desseins suprêmes
Peut employer le ciel, qui par mille chemins
A l'éternel progrès entraîne les humains ?

Les guerres ont, du choc des haines débordées,
Fait jaillir autrefois l'échange des idées :
Les barbares vainqueurs rapportaient des combats
Des trésors inconnus, nés dans d'autres climats,
Des arts nouveaux pour eux, un butin de pensées
Qu'ils répandaient au loin, sous les cieux dispersées,
Germes féconds tombés sur le sol au hasard
Et dont l'humanité s'enrichissait plus tard.
Mais croit-on qu'en ce siècle, au milieu de l'Europe,
De ces voiles sanglants le progrès s'enveloppe ?
Qu'au prix de tant de maux, du moins la guerre encor
Aux grandes libertés puisse donner l'essor ?
Oui, comme la torture et comme le martyr,
Oui, comme le Calvaire où le Sauveur expire !
Pour acheter moins cher les nouveaux jours promis,
Peuples, ne soyez plus l'un de l'autre ennemis !

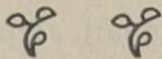
La terre ne veut plus de sanglante rosée !
Pour la moisson future elle est fertilisée.

Nous avons la vapeur et le vol de l'éclair,
Et, parfois plus terrible encore que le fer,
La presse, abandonnant au vent, jetant au monde
Les germes dispersés que l'avenir féconde :
Nous avons, inondant l'horizon de clarté,
Ton œil toujours ouvert, divine vérité !
La liberté fleurit aux époques sereines.
Cet arbre aux fruits si beaux croît, comme les grands chênes,
Lentement dans sa force ; et son feuillage épais
Verdit plus vigoureux à l'ombre de la paix.
De la destruction quand l'inferral génie
Etend sur les esprits sa morne tyrannie,
Il se fait par le monde un silence de mort.
Tous se courbent, muets, sous la loi du plus fort.
Les âmes dans la nuit s'égarer éperdues,
La liberté se meurt, les lois sont suspendues ;
La justice est frappée au cœur. Dans son essor
S'arrête le progrès. Pendant longtemps encor
De ces bronzes guerriers l'écho lointain qui vibre
Etouffera la voix de tout citoyen libre,
La parole du sage, et les chants inspirés.
Le poète, oublieux de ses rêves sacrés,
Pour la seule victoire a des hymnes encore ;
De fumée et de sang le pinceau se colore ;
L'art dresse une statue à la mort. La raison,
D'un nuage poudreux voilée à l'horizon,
Cesse de pénétrer de sa clarté féconde
Les rangs les plus obscurs, les abîmes du monde.
L'humble prière, élan d'un amour éternel,
S'est faite menaçante, et le prêtre à l'autel
Bénissant des vainqueurs les foudres allumées,

Encense leur triomphe et le Dieu des armées :
Au lieu d'interroger les astres dans les airs
Ou de faire jaillir des éléments divers
Les sources de la vie, on voit, triste et penchée,
A l'œuvre de la mort la science attachée
De la destruction enrichir l'arsenal,
Et prêter son génie au sombre dieu du mal.

Mais que les insensés maudissent la science !
Du créateur lui-même elle est la noble essence ;
Son travail est divin son domaine infini,
Et tout ce qui vient d'elle un jour sera béni.
Son fruit si nourrissant n'est amer qu'à l'écorce :
Mordez-le jusqu'au cœur pour y puiser la force !
Dieu, pour faire dans l'homme éclater son pouvoir,
A voulu mettre en nous ce besoin de savoir,
Faim toujours apaisée et jamais assouvie :
Ce Dieu qui chaque jour de la mort fait la vie
(Car tout change et renaît, rien ne meurt sous le ciel)
Peut des inventions mêmes d'un art cruel
Faire les instruments de son œuvre profonde :
Tout sert à son amour pour racheter le monde.
Le cœur saigne, sans doute, à voir l'inerte airain,
Immobile, de loin, faucher le champ humain,
Et, stupide bourreau, tuer, tuer sans cesse
Le génie et l'ardeur, la force et la jeunesse !
Sous les brûlants éclats du bronze mugissant
S'indigne et lutte en vain le courage impuissant ;
L'impassible tonnerre à loisir le foudroie.
Que la science encor fasse un pas dans sa voie,
Ces combattants de fer, monstres inanimés,
Maintiendront en repos les despotes armés,

Et devant un carnage épouvantable, immense,
Reculeront d'horreur les peuples en démence. .
Ainsi la douce paix promise à l'avenir,
Que l'amour, la pitié ne purent obtenir
Et que ne pût fonder la raison souveraine,
Naîtra fatalement de l'impuissance humaine,
Dont les arrêts d'en haut brisent toujours l'orgueil.
O de combien de sang, de larmes et de deuil,
D'heures de désespoir, de siècles de souffrance,
Faudra-t-il t'acheter, jour de la délivrance !



VIEUX PONT DES ARCHES

à Liège

Liège, juillet 1859.

O mon pauvre vieux pont aux colossales formes,
Aux piliers écrasés sous des cintres énormes,
 Aux puissants contreforts !
Tu semblais, sur le fleuve où tes piles se plongent,
Des hommes et des ans, autres flots qui te rongent,
 Défier les efforts.

Vétéran mutilé dans nos luttes épiques,
Voilà qu'on démolit tes arches historiques,
 Tes fastes de granit !
Dans tes flancs dévastés nos souvenirs habitent ;
Les âmes des aïeux dans tes pierres palpitent :
 Voilà qu'on les bannit !

Pauvre vieux pont ! du haut de tes voûtes massives
Nous regardions, enfants, notre Meuse et ses rives,
 Vaste tableau mouvant
De barques, de chevaux, et de vie et de foule,
Et d'ondes et de cieux où la vapeur déroule
 Son noir panache au vent !

Nous regardions au loin, contrastes fantastiques,
Aux moresques arceaux, aux ogives gothiques
Les auvents accoudés ;
Près du donjon muet, une maison moderne,
Tous ses volets ouverts, riait d'un air paterne
Aux vieux murs lézardés.

Derrière un noir blason aux armes effacées
Résonnaient les marteaux, et les voix cadencées
Chantant un gai refrain.
Dans ta virilité, toi, dominant les âges,
Tu saluais ensemble un passé plein d'orages,
Un avenir serein !

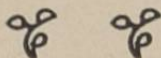
Mais à nos monuments les maçons font la guerre.
Ces restes précieux ont croulé pierre à pierre,
Tu tombes à ton tour.
Il faut que la cité, l'aïeule révérée,
Se farde le visage et se montre parée
A la mode du jour !

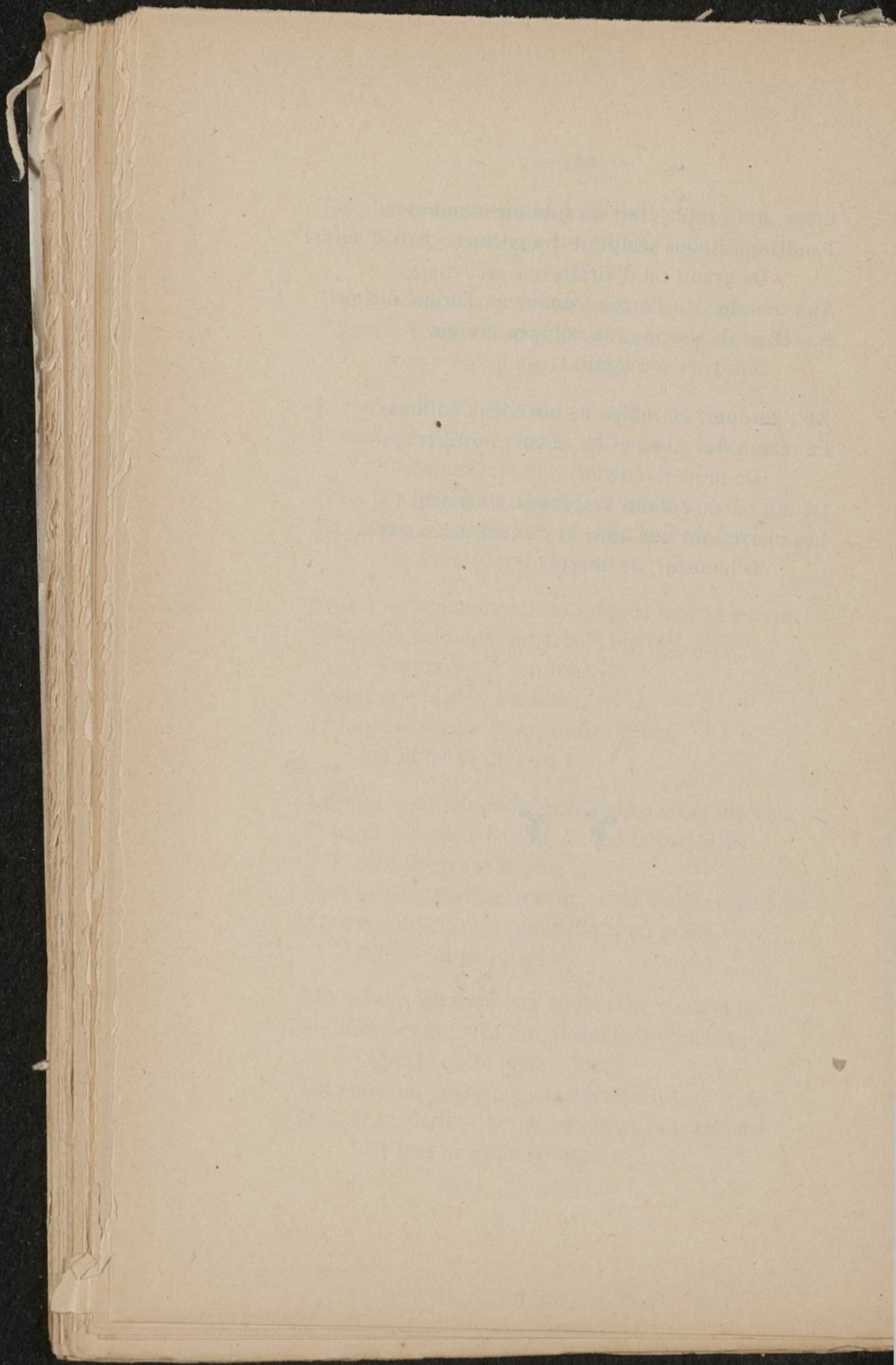
Le pont nouveau plaira peut-être aux architectes ;
Pour sa beauté banale et ses lignes correctes
Ils pourront le citer ;
Mais quels grands souvenirs ou de deuil ou de fête
Au cœur du citoyen, dans l'âme du poète,
Fera-t-il palpiter ?

Des trente-deux métiers de l'altière commune
La mémoire aujourd'hui devient-elle importune,
Puisqu'on te jette à bas,
Toi pour qui ces bourgeois dévoués à leur tâche
Ont, deux siècles durant, prodigué sans relâche
Et leur or et leurs bras ?

Liège, ton peuple était un sublime manœuvre !
Tandis qu'il nous sculptait des poèmes, chefs-d'œuvre
De granit ou d'airain,
Aux marches du Perron, comme au Forum antique,
Il scellait de son sang sa noblesse civique,
Son titre souverain !

Ah ! gardons, au milieu de nos vieux édifices,
Le renom des aïeux et les mœurs protectrices
De la mère-cité !
De nos pères, enfants respectons l'héritage !
Les pierres ont une âme, et parlent de courage,
D'honneur, de liberté !





FLEURS D'ALLEMAGNE

LES TROIS BOHÉMIENS

(LENAU)

Un jour dans la bruyère sombre
Je cheminais péniblement.
Je vis sous un grand saule, à l'ombre,
Trois Bohémiens couchés gaîment.

L'un d'eux, oisif, pour charmer l'heure,
Aux derniers rayons d'un beau jour,
Au violon que l'archet effleure
Demandait un beau chant d'amour.

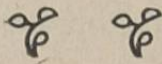
Son voisin de sa pipe blonde
Admirait la douce vapeur,
Content, comme si dans le monde
Rien ne manquait à son bonheur.

L'autre dormait. Par intervalles
Le vent frais du soir résonnait
Dans l'arbre où pendaient ses cymbales ;
Sur son cœur un songe planait.

De haillons un ramas bizarre
Couvre à peine leur pauvreté,
Mais ils raillent le sort avare
Dans l'orgueil de leur liberté.

Si la fortune est infidèle,
Trois fois ils m'ont appris comment
C peut trois fois se moquer d'elle,
F jouant, fumant et dormant.

Souvent, m'éloignant avec peine,
Je me tournai pour voir encor
Leurs cheveux noirs comme l'ébène
Et leur front jaune comme l'or.



DON RAMIRE

(BALLADE DE HENRI HEINE)

« Dona Clara ! ma Clara !
Objet d'une flamme sainte !
Peux-tu, sans pitié ni crainte,
Dire un mot qui me tûra ?

» Dona Clara ! ma Clara !
Pourtant la vie était belle.
Une nuit froide, éternelle,
Demain m'enveloppera.

» Clara, sois donc satisfaite !
A la noce qui s'apprête
Suis Fernand, suis mon rival :
Dois-tu m'inviter au bal ? »

« — Don Ramire ! don Ramire !
Ces mots me brisent le cœur,
Plus cruels qu'un ciel moqueur,
Qui de mes vœux semble rire.

» Don Ramire ! don Ramire !
Secoue un sombre délire ;
D'autres t'aimeront un jour,
Et Dieu maudit notre amour.

» Don Ramire ! si du More
Ton glaive fut la terreur,
Deviens ton propre vainqueur ;
Viens à mes noces encore. »

« — Dona Clara ! ma Clara !
Oui, je jure de m'y rendre,
Et Ramire y dansera ;
A demain ! tu peux m'attendre. »

« — Demain ! » — La vitre avec bruit
Se ferme, et longtemps Ramire
Reste immobile, soupire,
Puis disparaît dans la nuit.

A regret la nuit livide
Fait place aux feux du matin ;
Tolède ouvre à l'œil avide
Les trésors de son jardin.

L'aube comme une auréole
S'attache au fronton vermeil,
Et l'imposante coupole
Se dore et brille au soleil.

L'essaim des cloches bourdonne,
Car c'est un jour solennel,
Et le chant sacré résonne
Au temple de l'Eternel.

Mais voyez ! voyez ! la foule,
La foule aux mille couleurs,
De l'église à flots s'écoule,
Pleine de vagues rumeurs :

Blancs chevaliers, belles dames,
Dont les yeux jettent des flammes !
L'orgue mêle un chant divin
Aux sons graves de l'airain.

Pour qui la foule pressée
S'ouvre-t-elle en s'inclinant ?
C'est Clara, la fiancée,
Le fiancé, don Fernand.

Le torrent roule et s'arrête
Au seuil du palais joyeux.
Là se célèbre la fête
Selon les us des aïeux.

Maint gai refrain qui s'élève
Des tables a fait le tour ;
Chaque heure a fui comme un rêve
Jusqu'à la chute du jour.

Sous les flambeaux, les convives
Se tiennent prêts au signal,
Et les parures de bal
Brillent de couleurs plus vives.

Au siège d'honneur trônant,
On voit l'époux et la dame,
Dona Clara, don Fernand,
Echanger des mots de flamme.

Comme les vagues des mers
Les groupes dorés bondissent ;
Les cymbales retentissent,
La trompette fend les airs.

« Pourquoi, ma belle maîtresse,
Vers ce coin, sur les lambris,
Tourne-tu les yeux sans cesse ? »
Dit le chevalier surpris.

« — Vois cet homme au manteau sombre
Nous poursuivre du regard ! »
Fernand sourit et repart :

« — Clara, ce n'est qu'un peu d'ombre. »

L'ombre approche en se glissant ;
C'est un spectre ou c'est un homme :
C'est Ramire ! elle le nomme
Et s'incline en rougissant.

Déjà la valse commence,
Les danseurs ont pris leur vol,
Et la ronde tourne, immense ;
Sous les pieds tremble le sol.

« — Oui, Ramire, je suis prête,
Je danse avec toi ce soir :
Mais pourquoi donc à la fête
Venir en long manteau noir ? »

Avec un regard de glace
Qu'elle ne peut soutenir,
L'autre répond à voix basse :
« Tu m'avais dit de venir ! »

Dans la foule ils s'engloutissent
Aussi prompts que les éclairs.
Les cymbales retentissent,
La trompette fend les airs.

« — Dieu ! comme ta joue est pâle ! »

Clara se sent défaillir.

« — Tu m'avais dit de venir ! »

Répond la voix sépulcrale.

Sur les costumes divers
De vives lueurs jaillissent ;
Les cymbales retentissent,
La trompette fend les airs.

« — Dieu ! ta main ! elle est glacée ! »

« — Tu m'avais dit de venir ! »

Et dans la course insensée

Rien ne peut les retenir.

« — Laisse-moi ! l'air de la tombe

Dans tes bras vient me saisir ! »

Et le mot fatal retombe :

« Tu m'avais dit de venir ! »

Le sol brûlant tremble et crie,
L'archet grondé épouvanté,
Et tout tourne avec furie
Comme en un cercle enchanté.

« Laisse-moi ! » Ce cri déchire

Le long tumulte du bal,

Et chaque fois don Ramire

Répond son mot infernal.

Clara, d'une voix sonore,

invoque enfin le Sauveur ;

Tandis qu'elle parle encore

Disparaît le noir danseur.

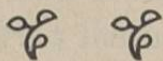
Clara pâlit ; la nuit sombre
Sur son front s'appesantit ;
Son cœur s'éteint : comme une ombre
La vision s'engloutit.

Enfin, lorsqu'à la lumière
Elle entr'ouvre ses cils d'or,
L'étonnement semble encor
Devoir fermer sa paupière.

Car elle n'a de ce soir
Quitté la place où près d'elle
Son fiancé vint s'asseoir ;
Fernand lui parle et l'appelle :

« — Dis ! pourquoi cette pâleur
Et ces regards sans couleur ? »
Clara répond : « — Et Ramire ?... »
Ce nom sur sa bouche expire.

Mais l'époux avec effort
Répond en baissant la tête :
« — N'attristons pas notre fête ;
Ce matin Ramire est mort. »



LA MAISON ABANDONNÉE

(A. KAHLERT)

Sais-tu la maison maudite
Dans le bois silencieux ?
Là riait, humble et petite,
Une hutte au seuil joyeux.

Là dans une paix austère
Vivait un pauvre vieillard,
Lorsqu'un soir dans la chaumière
Vint un riche au dur regard.

« J'ai payé cette demeure ;
Dehors, méchant débiteur ! »
« — Ma femme expire à cette heure,
Epargnez-moi, monseigneur ! »

« — Dehors ! les gueux sur la dure
Ont place encor pour mourir. »
Tous deux dans la nuit obscure,
En pleurant durent partir.

Et dans la forêt profonde
Ils se trainèrent, mourants.
Les vents étaient froids, et l'onde
Tombait sur eux à torrents.

On ne les vît plus paraître
Depuis cette affreuse nuit.
Le superbe toit du maître
Remplaça l'humble réduit.

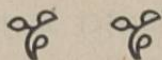
Le riche avait en partage
Les plaisirs et la splendeur ;
C'était un triste avantage ,
Il lui manquait le bonheur.

La nuit, aux portes splendides
Deux mains heurtaient en tremblant,
Et deux fantômes livides
Vers lui marchaient d'un pas lent.

Une voix plaintive, éteinte,
Des lambris faisant le tour,
Glaçait le riche de crainte
Dans sa couche jusqu'au jour.

Il se traînait de la sorte,
Dévoré par le chagrin.
On vit son corps à la porte
Pendu sans vie, un matin.

Sais-tu la maison maudite
Dans le bois silencieux ?
Le voyageur, qui l'évite,
Passé en détournant les yeux.



L'ANNEAU

(UHLAND)

Un matin, sur la verdure,
Un chevalier soucieux
S'en allait à l'aventure,
En rêvant à deux beaux yeux.

« — De l'amour faveur insigne,
Mon doux bien, mon anneau d'or,
Oh ! réponds-moi par un signe :
M'est-elle fidèle encor ? »

Mais tandis qu'il veut le prendre
L'anneau glisse de sa main,
Et saute dans l'herbe tendre,
Et roule vers le chemin.

Un faucon dans la prairie
A vu briller l'anneau d'or :
Dans son lit d'herbe fleurie
Il le prend comme un trésor ;

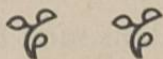
Puis avec un cri de joie
Au haut des airs il s'enfuit :
Pour lui disputer sa proie
Un essaim d'oiseaux le suit.

Et bientôt leur troupe avide
Perd le bijou précieux ;
Dans les eaux d'un lac limpide
Il tombe du haut des cieux.

Les petits poissons sautillent,
Tout joyeux, pour le saisir ;
Mais dans les flots qui scintillent
On voit l'anneau s'engloutir.

« — Mon anneau ! les fleurs et l'herbe
Te dérobent sur le sol ;
Mon anneau ! l'oiseau superbe
T'emporte au loin dans son vol.

« Mon anneau ! dans les flots même,
Le poisson joue avec toi.
Anneau, serais-tu l'emblème
De son cœur et de sa foi ? »



L'IDÉAL

(SCHILLER)

O beau temps des chimères folles,
Temps de douleur et de plaisir,
O ma jeunesse ! tu t'envoles
Et rien ne peut te retenir.
L'éternité, mer sans rivage,
Reçoit flot par flot, jour par jour,
Tous les trésors de mon bel âge,
Et les engloutit sans retour .

Mon cœur aux clartés de l'aurore
A peine s'est épanoui,
Et ce monde qui vient d'éclorre
S'est pour toujours évânoui.
Je n'ai plus foi dans mon beau rêve,
Ses fantômes sont disparus,
Et la réalité m'enlève
Bien loin des cieux que j'ai perdus.

Tel, embrassant son œuvre aimée,
Autrefois l'artiste divin
Sentit la statue animée
Frémir et brûler sur son sein :

Ainsi d'une étreinte de flamme
Pressant le monde sur mon cœur,
Je voulais lui passer mon âme
Et le remplir de mon bonheur !

Enfin la nature muette
Comprit ma parole à son tour,
Et tremblante au cœur du poète
Lui rendit le baiser d'amour.
Les ondes, les arbres, les roses,
Pour ma voix avaient mille échos,
Et de mon sein, sur toutes choses,
Débordait la vie à grands flots.

Je me plaçai, bouillant génie,
Au cœur de la création,
Appelant à moi l'harmonie
Et la parole et l'action.
Qu'il était grand et beau, ce monde
De sa jeune fleur couronné !
Que la semence était féconde !
Quel pauvre fruit elle a donné !

Comme il s'élançait plein d'audace
Au milieu de ses songes d'or,
Le jeune homme que dans l'espace
Aucun frein n'arrêtait encor !
Ses projets, franchissant la nue,
Planaient jusqu'aux astres de Dieu.
Rien n'était trop loin pour sa vue,
Ni trop haut pour son vol de feu.

Comme autour du char de la vie
Il dansait, le cortège ailé !
L'amour et sa douce folie,
Et la gloire au front étoilé ;
Le bonheur, cet enfant timide
Qui ceint de fleurs son front vermeil ;
La vérité dont l'œil limpide
Fait pâlir l'éclat du soleil !

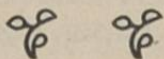
Mais, hélas ! leur troupe volage
Fuit en se tenant par la main ;
A peine au milieu du voyage
Je restai seul dans le chemin ;
La science, hautaine et sombre,
En redoublait l'obscurité :
Le doute avait jeté son ombre
Sur l'astre de la vérité.

Amour, bonheur, biens éphémères,
Je vous ai perdus les premiers ;
Et sur les fronts les plus vulgaires
J'ai vu s'égarer les lauriers.
Bientôt la nuit et le silence
S'étendirent sur l'univers :
A peine un rayon d'espérance
Eclairait les sentiers déserts.

De ces compagnons que je pleure
Lequel aujourd'hui m'est resté ?
Qui m'a suivi dans ma demeure
Et s'est assis à mon côté ?

C'est toi qui partageas ma peine,
Toi dont ma main cherche la main,
Tendre amitié ! tu n'es point vaine
Alors que tout le reste est vain !

Et toi, compagne aussi fidèle,
Étude, sa divine sœur,
Toi qui sais conjurer comme elle
Les plus noirs orages du cœur :
Pierre à pierre, tes mains élèvent
L'œuvre qui doit braver le temps,
Et du poids de la vie enlèvent
Des heures, des jours et des ans !



L'INFANTICIDE

(SCHILLER)

Ecoutez ! — dans les airs j'entends l'airain qui pleure.
Les cloches ont chanté le cantique de mort,
Et mon dernier soleil à fait son tour... C'est l'heure !

La foule attend. Le convoi sort.

O monde de plaisirs, empoisonneur de l'âme !
Je te quitte, il le faut, — l'échafaud me réclame.

Ta volonté soit faite, ô Dieu !

O monde ! pour payer tes poisons pleins de charme,
A toi mon dernier souffle et ma dernière larme,
Et mon dernier baiser d'adieu !

Adieu, feux d'un soleil qui s'éteint dans la fange !
Adieu, dernier printemps que j'aurai vu fleurir !
Adieu, coupe d'amour, dont la saveur étrange
Donne la fièvre et fait mourir !

Adieu, monde idéal des voluptés choisies,
Songes d'un cœur qui veille, ô douces fantaisies,
Et vous, beaux rêves du sommeil !

Ces fantômes légers à peine effacent l'ombre
Pour s'éteindre bientôt dans une nuit plus sombre :
La nuit sans songe et sans réveil !

De mes blancs vêtements comme un cygne couverte,
Que j'étais belle alors ! un ruban d'or liait
Mes cheveux ondoyants, où la rose entr'ouverte
Comme mes lèvres souriait !
Aujourd'hui que l'enfer s'entrouvre pour le crime,
Hélas ! la robe blanche orne encor la victime,
Et comme alors le ciel est beau.
Mais je ne souris plus, et la fleur du bocage
Fait place au bandeau noir, sur mon pâle visage
Attaché des mains du bourreau !

Pleurez, pleurez sur moi, vous de qui l'âme est pure,
Vous sur qui l'ange veille et jamais ne s'endort,
Filles sans tache encor, vous pour qui la nature
Mit dans un sein faible un cœur fort !
Malheur à moi ! l'amour m'a traînée au supplice,
L'amour tient devant moi le fouet de la justice,
Et dans sa main le fer a lui !...

— O folle que j'étais ! palpitante, enivrée,
Tremblante sur son cœur, de ses bras entourée,
J'oubliai tout ! je fus à lui...

Peut-être le parjure auprès d'une maîtresse,
A sa toilette assis, l'admire en folâtrant,
Joue avec ses cheveux, en riant la caresse,
Lui glisse un baiser qu'elle rend ;
Et sans un souvenir pour celle qui succombe,
Pour le cœur sans espoir qui descend à la tombe,
Se joue, à son cou suspendu, —
Lorsque sur l'échafaud je meurs déshonorée,
Lorsque mon sang, aux yeux d'une foule abhorrée,
Jaillit, à grands flots répandu !...

Joseph ! ah ! que priant pour l'âme de Louise,
Sans cesse auprès de toi marche un funèbre chœur :
Que tous les hurlements des clochers de l'église
Aillent retomber sur ton cœur !
Et si, pour donner trêve à ton remords farouche,
Pour endormir ton âme, une tremblante bouche
Parle d'amour à ton côté,
Puisse mon spectre alors se dresser à ta vue,
Et la voix de l'airain qui déchire la nue
Couvrir les mots de volupté !

Ainsi, ni mon amour, ni ma douleur amère,
Ma honte et mes remords, mes pleurs, mon désespoir,
Ni l'enfant tressaillant dans le sein de sa mère,
Rien, non ! rien n'a su t'émouvoir !
— Il part !... Voyez ! sa voile à l'horizon s'efface,
Et mes yeux obscurcis suivent en vain sa trace.
Tandis qu'elle rase les eaux,
Oubliant mon forfait, il prépare ses fêtes !
— Sans doute il a déjà d'autres victimes prêtes
Au sein de ces pays nouveaux !

Mon enfant ! sur mon sein gonflé d'amères larmes
Il reposait, les yeux riants, le front serein.
Lorsqu'il me souriait, sa bouche avait les charmes
Des jeunes roses du matin.
Et les traits incertains de son joli visage
De son père chéri me rappelant l'image,
Mon cœur se brisait à le voir.
En lisant sur son front l'innocence divine,
Le plaisir me tuait : l'amour dans ma poitrine
Luttait avec le désespoir !

Son silence disait : « Qu'est devenu mon père ? »
Lorsqu'il tournait vers moi ses petits yeux si doux.
Et mon cœur déchiré répondait : « Triste mère,
Oh ! qu'est devenu ton époux ? » —
Sans doute il a trouvé... hochets dont il se joue !
Une nouvelle femme à traîner dans la boue,
Un nouvel enfant à flétrir !
Et tu me maudiras un jour ! car sur ta face
Le monde doit graver un nom que rien n'efface :
Tu ne vivras que pour rougir !

Oh ! ta mère ! l'enfer à présent l'environne !
Dans ce vaste univers elle est seule à jamais ;
Devant sa lèvre en feu ton image empoisonne
Toutes les sources désormais !
Chaque son caressant de ta voix qui l'appelle
Redouble sa torture en évoquant près d'elle
Le souvenir de son bonheur.
Ton regard même, enfant, ton regard la déchire,
Et tes yeux innocents lancent dans un sourire
Le trait qui lui perce le cœur !

L'enfer est loin de toi, quand je te cherche, avide,
L'enfer est près de toi lorsque tu me reviens ;
Tes baisers sont pour moi le fouet de l'Euménide,
Tes baisers ressemblent aux siens !
Ah ! j'entends à jamais, perçant la sépulture,
Tonner à mes côtés ses serments, son parjure
Appelant le meurtre affamé !
A jamais ! à jamais !... — Ici, l'hydre du crime
M'enlaça de ses nœuds, m'entraîna vers l'abîme ! —
Le forfait était consommé !...

Joseph ! puisse, traînant le frisson de la crainte,
Le spectre de l'enfant te suivre nuit et jour,
Et de ses bras roidis la convulsive étreinte

Etouffer tes rêves d'amour !

Si le ciel s'ouvre à toi, par une nuit sans voiles,
Que son œil fixe et mort au milieu des étoiles

Glace tes veines de terreur !

Sur son père arrêtant sa vue épouvantée,
Qu'il étale à ses yeux sa robe ensanglantée

Et le repousse avec horreur !

Et voyez ! à mes pieds il était là sans vie.

J'étais froide, immobile, et je suivais des yeux

Les flots de sang fuyant sous ma main engourdie...

Mon âme fuyait avec eux !

A ma porte soudain, réclamant mon supplice,

Frappe à coups redoublés l'homme de la justice !

Mon cœur brisé battait plus fort !

Il vint, il vint ! — et moi qui ne voulais plus vivre,

Je me hâtai, contente, et me mis à le suivre.

La douleur s'éteint dans la mort.

Joseph ! la pécheresse à ton crime pardonne,

Va, le Dieu de bonté peut pardonner aussi.

Vengeance, ah ! sans regrets mon âme t'abandonne.

Je veux anéantir ici

Ses lettres, ses serments... la flamme les dévore :

Maintenant, sois heureux si tu peux l'être encore !

Vis longtemps et vis sans remords !

Que de baisers donnés sur ces pages si tendres !

Il ne reste à présent plus rien, qu'un peu de cendres...

Et c'étaient mes plus chers trésors !

Mes sœurs, ne soyez pas si fières d'être belles ;
Craignez l'amour, mes sœurs. C'est moi qui vous le dis,
La beauté peut souvent nous rendre criminelles...

Sur l'échafaud je la maudis !

— Des pleurs !... mets le bandeau, vite, sur mon visage !

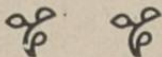
Tout ce peuple me voit... Pourquoi ton front sauvage

A-t-il les ombres du trépas ?

Une larme a roulé sous tes paupières closes !

Bourreau, ne sais-tu pas encor cueillir des roses ?

Pâle bourreau, ne tremble pas !...



LA PROMENADE

(SCHILLER)

Salut à la montagne aux cimes enflammées,
Au soleil qui les dore, aux plaines animées,
Aux tilleuls murmurants que remplit de concerts
Le joyeux chœur d'oiseaux balancé dans les airs !
Ciel tranquille, enfermant dans ton azur sans bornes
Les grands ombrages verts, les monts aux teintes mornes,
J'ai fui de ma prison, j'ai fui d'un pied léger
Pour contempler ta gloire et pour t'interroger.
Fleuve de l'air, je bois ta fraîcheur embaumée ;
Ton éclat rend la vie à mes yeux altérés.
Ce millier de couleurs ne forme dans les prés
Qu'un tout harmonieux dont la vue est charmée ;
La plaine me reçoit sur son tapis changeant,
Dans l'herbe qui me rit l'étroit sentier se traîne ;
L'abeille autour des fleurs bourdonne en voltigeant,
Et sur le trèfle rouge en se posant à peine
Le papillon n'a pas fermé ses ailes d'or.
Le ciel darde ses feux ; la nature est muette ;
Les vents dorment au loin. Le chant de l'alouette
Seul, vers le ciel brillant monte et s'élance encor.
Mais un souffle a passé sur le bois qui résonne ;
Les aulnes vers le sol inclinant leur couronne,

La brise a fait frémir le gazon argenté :
Et voici la splendeur, l'ombre des nuits d'été
Qui répand l'ambrosie, et dont l'haleine embaume !
De grands hêtres touffus m'abritent sous leur dôme ;
Tout fuit : la forêt sombre autour de moi s'étend,
Et je suis le sentier qui monte en serpentant.
A travers le réseau des feuilles qui me couvre
Un timide rayon pénètre en se jouant ;
L'azur dans les rameaux regarde en souriant.
Voyez ! ce voile épais tombe, la forêt s'ouvre,
Un horizon sans fin s'étend sous mon regard,
Un torrent de clarté m'éblouit et m'inonde ;
Comme une borne immense, aux limites du monde,
Le sommet bleu des monts se perd dans le brouillard.
A mes pieds est le roc dont l'effrayante cîme
Se dresse au bord du gouffre : on voit fuir tout au fond
Du fleuve aux vertes eaux le miroir vagabond.
En bas, en haut, partout l'immensité sublime ;
Sur mon front le vertige, et sous mes pieds l'horreur :
Sous le dôme éternel, sur l'éternel abîme
La rampe du chemin soutient le voyageur.
En m'offrant leurs trésors, ces rives me sourient ;
En m'étalant leurs fruits, ces frais vallons publient
La gloire du travail, source de leur splendeur.
Cette ligne où finit le bien du laboureur,
Sur le tapis des champs Cérès l'avait tracée :
Loi douce, que les dieux sauveurs nous ont laissée
Comme un dernier bienfait, alors que sans retour
Pendant l'âge d'airain s'est envolé l'amour !
Mais dans le champ qui grimpe au flanc de la colline,
Dans ceux qu'on voit se perdre au cœur des bois ouverts,

Etincelle et serpente une trace argentine :
C'est la route qui joint de grands peuples divers.
Le radeau fend les eaux qu'aucun souffle ne ride,
Les clochettes des bœufs tintent dans le vallon
Où le pâtre aux échos enseigne sa chanson ;
Maint hameau chante et rit près du fleuve limpide ;
Les uns sont en guirlande à ses bords répandus,
Ceux-ci dans les rameaux cachent leur front timide,
A la crête des monts ceux-là sont suspendus.
L'homme cultive ici le sol qui l'a vu naître,
Son toit s'élève encor parmi les blés épais ;
Les longs bras de la vigne, encadrant la fenêtre,
Entourent la cabane où règne une humble paix.
O peuple heureux des champs ! dans l'ombre de ta vie
Le cri de liberté ne t'éveilla jamais ;
Tu suis gaîment la loi par tes pères suivie ;
Au retour des saisons tu bornes tes souhaits,
Dans un jour de travail ta vie entière est peinte.
Mais ce riant tableau tout à coup doit changer ;
Sur ces campagnes plane un esprit étranger :
Là, mille objets divers dans une douce étreinte
S'unissaient l'un à l'autre, et tout semblait s'aimer
Et maintenant je vois parmi les fleurs en gerbes
L'égalité finir, et les rangs se former.
Dans un ordre pompeux, les peupliers superbes
S'alignent gravement aux côtés du chemin ;
Tout est parqué, réglé, tout est mis à dessein :
Ce troupeau de valets doit m'annoncer le maître.
Oui, le voici lui-même : on peut le reconnaître
A ces tours, à l'éclat des coupoles d'airain :
Du milieu des rochers surgit la ville altièrè.

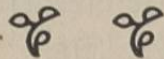
Le Faune dans les bois s'enfuit épouvanté.
Ici l'homme pieux sait animer la pierre.
L'homme se trouve enfin près de l'humanité.
Il pense, il agit plus dans l'étroite carrière ;
Il sent le monde entier se mouvoir dans son cœur.
On le voit apaiser ce feu qui le dévore
Dans d'éternels combats, sans lasser sa vigueur.
La lutte le fait grand, l'union plus encore :
Un seul esprit anime à la fois mille mains,
Un seul cœur généreux dans des milliers de seins
Bat pour la liberté, pour la loi révéree
Que dictaient les aïeux dans ce sol étendus.
Les dieux, du haut Olympe en ces murs descendus,
Ont choisi pour demeure une terre sacrée.
Pierres saintes ! de vous sortirent autrefois
Les guides immortels des peuplades humaines,
Les arts divins portés aux nations lointaines ;
Les sages y dictaient leurs éternelles lois ;
Héros, vous les quittiez à l'heure des alarmes,
Et les mères, tenant vos enfants dans les bras,
Longtemps, sur les remparts, suivaient des yeux vos pas,
Puis demandaient aux dieux la gloire pour vos armes,
Et pour vous, le retour ! mais ô vœux superflus !
Dans vos foyers, sans vous, revenait la victoire.
La pierre en peu de mots raconte votre histoire :
« A Sparte, voyageur, dis que tu nous as vus
Morts en la défendant, comme la loi l'ordonne. »
— Dormez, ô morts chéris ! nourri de votre sang
L'olivier de la paix grandit plus florissant ;
Plein de germes féconds le sol vit et bouillonne.
L'Industrie enfin lève un bras libre et puissant :

Le vieux fleuve l'appelle au fond de sa demeure ;
Le fer siffle dans l'arbre, et la dryade pleure,
L'arbre croule, et les monts tonnent sous le fardeau ;
Le secours du levier donne une aile à la pierre ;
L'intrépide mineur plonge au cœur de la terre ;
L'enclume retentit sous les coups du marteau ;
Là sous des poings nerveux le métal étincelle ;
Ici le lin doré ceint le fuseau dansant,
La navette parcourt le fil en gémissant.
Sur la rade, bien loin, le nautonier appelle,
La flotte à l'ancre attend les produits de ces bords ;
Une autre est de retour, et joyeuse s'élançe
D'une terre lointaine apportant les trésors ;
La guirlande de fête au grand mât se balance ;
La vie à flots s'écoule au marché plein de bruits,
De cents mots étrangers l'oreille est étourdie ;
De la terre à nos pieds on étale les fruits,
Ceux qu'ont mûris les feux du ciel de Numidie,
Que l'Arabe a plantés, que le Nord a produits ;
Amalthée a sur nous versé la corne pleine.
Aux talents fortunés que l'abondance amène
De célestes enfants sont éclos à loisir ;
La liberté nourrit les arts nés du plaisir.
Le peintre donne une âme à ses toiles fidèles,
Le marbre parle et vit ; sur les colonnes frêles
L'artiste fait peser un ciel resplendissant,
Et dans le Panthéon l'Olympe entier descend.
Sur le torrent fougueux le pont courbé s'élève,
Léger comme la flèche ou comme l'arc-en-ciel.
Dans son obscur réduit, le savant lit et rêve ;
Il trace sur le sable un cercle solennel,

Interroge l'esprit et la matière, explique
Les haines et l'amour de l'acier magnétique,
Poursuit le son dans l'air, dans le ciel les rayons ;
Au fond de tout hasard il voit la loi tracée,
Il voit l'axe immobile au sein des régions.
L'écrit donne une voix, un corps à la pensée ;
Par la feuille éloquente emportée, elle suit
Dans son cours éternel le grand fleuve des âges.
De l'erreur à nos yeux se fondent les nuages,
Et l'aube a dissipé les spectres de la nuit.
L'homme brise ses fers ! — Ah ! si d'un bras inique,
En brisant les anneaux rivés par la terreur
Il ne rompait aussi le frein de la pudeur !
« Liberté ! » c'est le cri de la raison publique :
« Liberté ! » c'est le cri du sauvage désir ;
De la sainte nature il se joue à plaisir ;
L'ancre se rompt : voilà le vaisseau dans l'espace
Emporté par les eaux ! la rive au loin s'efface ;
La nef sans mât tournoie à la cime des flots,
Un nuage a couvert l'astre des matelots :
Plus d'espoir ! dans le cœur s'éteint le dieu lui-même.
La vérité n'est plus sur les lèvres, l'honneur
Disparaît de la vie, et le serment blasphème.
Le sycophante affreux pénètre au fond du cœur,
Dans les plus doux secrets de l'amour qui se cache ;
Des bras de son ami l'ami troublé s'arrache ;
L'obscur trahison d'un œil louche et cruel
Suit l'innocence en pleurs ; l'atroce calomnie
Dans les plus noirs poisons trempe son dard mortel.
Dans les esprits vénaux la pensée est ternie.
L'amour rejette au loin ce qui fait sa beauté.

Revêtu de tes traits, auguste Vérité !
Le mensonge a faussé la voix de la nature,
Baume consolateur de tout cœur attristé.
A peine un cœur loyal, à peine une âme pure
Trouve encor du silence et de l'obscurité.
Cet inflexible droit que la tribune prône
Vaut la paix, l'union qu'on nous vante au foyer.
Le fantôme des lois est assis sur le trône.
Pendant maint lustre encor, pendant maint siècle entier
Ce spectre peut garder un vain semblant de vie, —
Mais le jour du réveil de la terre asservie
Verra les rudes mains du Temps et du Malheur
Briser, en le touchant, l'édifice imposteur !
Qu'on offre tout à coup aux yeux d'une tigresse
L'image du désert : terrible, elle se dresse
Et rompt ses lourds barreaux de ses crocs écumants :
Ainsi l'humanité s'est levée éperdue ;
Elle veut par le crime effacer ses tourments,
Elle croit retrouver sa dignité perdue
Dans les cités en feu, sous les débris fumants !
— Ouvrez-vous, murs d'airain ! laissez votre victime
Retourner, libre et fière, aux champs abandonnés !
— Où suis-je ?... le sentier s'efface, et d'un abîme
Je vois avec terreur mes pas environnés !
J'ai laissé les jardins et la treille fleurie,
Plus de trace à présent d'un bras industriel :
Mais l'éternel chaos d'où jaillira la vie
Ainsi qu'au premier jour s'étend devant mes yeux.
L'artiste peut venir, voici le bloc de marbre.
L'eau tombe en mugissant par le roc entr'ouvert,
Et creuse avec effort les racines de l'arbre.

Tout est sauvage ici, tout est morne et désert.
Dans le nuage en feu l'aigle au vol solitaire,
Rattache au ciel sinistre un monde désolé.
Aucun vent n'est venu sur ce roc isolé
M'apporter les sanglots, les rires de la terre.
Est-il vrai ?... suis-je seul,— dans tes bras, sur ton cœur ?
O nature ! c'était un rêve plein d'horreur :
Il rentre dans la nuit, et sur son aile immonde
Emporte loin de moi les fantômes du monde !
En quittant ce vallon, j'ai quitté le malheur.
L'homme à tes purs autels reprend une âme pure,
Tu lui rends sa vigueur, sa jeunesse, sa foi :
Pour revenir cent fois à la même imposture
Sans cesse il déplaçait et le but et la loi :
Et toi, sans t'écarter de ta règle éternelle,
Nature, je te vois toujours jeune et nouvelle !
En tes fidèles mains l'homme retrouve un jour
Ce que t'a confié son enfance légère ;
Aux âges différents gardant le même amour
Tu leur livres, à tous, un même sein de mère ;
Les générations, se tenant par la main,
Vont sous un même ciel par un même chemin :
Ce soleil qui nous rit, c'est le soleil d'Homère !



LE PAYS DES RÊVES

Ployant sous une haleine,
Je grandissais à peine,
Pauvre roseau !
La Muse au gai sourire
Vint cacher une lyre
Dans mon berceau.

Sa lèvre, douce abeille,
Sur ma bouche vermeille
Vint se poser ;
Sa lèvre d'ambroisie
M'apprit la poésie
Dans un baiser.

« Tu connais, me dit-elle,
Cette langue si belle
Qu'on parle aux cieux.
Fuyons tous deux ce monde
Où la souffrance abonde :
Le mien vaut mieux. »

Pour la voûte éternelle
Je partis avec elle,
D'un même essor.
J'ai vu tout l'Empyrée,
Sa pelouse azurée,
Et ses fleurs d'or.

De ma Muse chérie
Je connais la patrie ;
 J'ai vu sa cour,
Et ses jardins pleins d'ombre
Où des couples sans nombre
 Parlent d'amour.

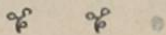
J'ai vu dans son empire
Les cieux que son sourire
 M'a dévoilés :
Je puis, sans qu'il m'en coûte,
Vous en montrer la route,
 Si vous voulez.



Déjà ma chimère rapide
Entr'ouvre ses ailes au vent :
C'est mon fier coursier, c'est mon guide
 Intrépide ;
Elle m'a porté bien souvent.

Elle tend sa croupe dorée,
Prête à passer comme l'éclair
A travers la plaine azurée,
 Entourée
D'un cortège d'Esprits de l'air.

Loin de ce vallon de misère
Où vos pas se traînent encor,
Venez au dos de ma chimère
 Si légère,
Voir le pays des rêves d'or !



Versant des pleurs de tendresse,
Quand le ciel s'est enflammé,
La terre attend dans l'ivresse
Un regard, une caresse,
Du soleil, son bien-aimé ;

Son épaule est arrosée
Des plus doux parfums de fleurs ;
Sa couronne d'épousée
Scintille d'une rosée
De perles aux cent couleurs.

La multitude infinie
Des oiseaux, à son réveil,
Emplissant l'air d'harmonie,
Chante l'union bénie
De la terre et du soleil.



Les cuistres, pour qui la nature
Fut lettres closes de tout temps,
Font de ces lieux une peinture
Propre à dégoûter, je vous jure,
Et des roses et du printemps :

Qu'ils aillent avec leurs bergères
Sous leurs sempiternels ormeaux,
Se mêler aux danses légères
Dessus ou dessous les fougères,
Au maigre son des chalumeaux !

Leurs bergères un peu flétries
Mènent par un ruban d'azur
Des moutons blancs dans des prairies
Toujours vertes, toujours fleuries,
Aux rayons d'un ciel toujours pur.

Leur Eldorado, c'est dommage,
Est monotone ; on n'en veut pas.
On y vit de fruits, de laitage :
Qui donc se mettrait en voyage
Pour faire un si maigre repas ?

Il faut bien que je les réfute.
Dans leur paradis, c'est charmant !
Ils vous diront qu'on est en butte
A d'éternels solos de flûte
Joués sans accompagnement !

Mensonges de maîtres d'école
De leur chute encor furieux :
Car souvent ma chimère folle
Les jette par terre, et s'envole
Emportant d'autres vers les cieux !

Renvoyez-moi ces coryphées
Du style tendre et langoureux
A leurs bergères attifées :
Venez souper avec les fées
Dans mon Eden, fermé pour eux.

Jamais le berger ni le pâtre
N'ont sali notre clair ruisseau.
L'Ondine rieuse et folâtre
Y montre sa gorge d'albâtre ;
Le flot chante comme un oiseau.

Des blanches mains de nos compagnes
Coulent, topazes et rubis,
Les vieux vins de France et d'Espagne ;
Un éclat de rire accompagne
Le doux bruit d'un baiser surpris.

Après souper, l'âme bercée
Aux sons d'un orchestre caché,
On laisse flotter sa pensée ;
Une main dans sa main pressée,
On rêve, mollement couché.

Nous arrangeons à notre guise
L'Eden où nous nous transportons ;
Mais personne, quoi qu'on en dise,
N'a peuplé sa terre promise
De bergères et de moutons :

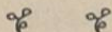
On y voit des villes heureuses
Dans de grands fleuves se mirant ;
On voit les ondes amoureuses
Caresser les pieds des baigneuses
Et les baiser en expirant.

On voit de sombres cathédrales
Aux hautes nefs, aux piliers lourds ;
Et devant l'autel, sur les dalles,
Se prosternent des veuves pâles
Dont l'œil brille sous le velours.

On voit un gracieux cortège
Des filles au rire innocent,
Comme en mon beau pays de Liège
Autour du passant qu'il assiège
Vers le soir chanter en dansant.

Là, l'éventail que l'on oublie
Raconte un amour ignoré ;
C'est là qu'à l'aurore on replie
La mince échelle qui se lie
Vers minuit, au balcon doré.

C'est là qu'habite encore la race
Des hommes libres, au cœur fort ;
Là, le serment laisse une trace
Aux lèvres, et rien ne l'efface,
Pas même le doigt de la mort.



Le soir, sous les tentes,
Dans notre Oasis,
Dansent, haletantes,
Les brunes Péris.
Puis vient l'Odalisque :
Elle passe et risque
L'éclair d'un œil noir,
Qui sous son long voile
Luit comme une étoile
Sur le front du soir.

Tout aime et soupire :
La brise et l'oiseau,
La fleur qui se mire
Et le clair ruisseau.
La rose amoureuse
Déjà tend, heureuse,

Ses lèvres de miel,
Quand dans son calice
En tremblant se glisse
Le sylphe du ciel.

La fée immortelle
Vous prenant les mains,
Vous mène avec elle
Dans ses beaux jardins,
Où sur son passage
Dans l'or du feuillage
Chante l'oiseau bleu ;
Où votre pied foule
Diamants en foule
Et rubis de feu.

Chaque Zéphir cueille
Des fleurs à foison,
Et puis les effeuille
Sur l'épais gazon ;
Chaque oiseau butine
Mainte perle fine :
Les Esprits joyeux
Bâtissent dans l'herbe
Un trône superbe
Sous le dais des cieux.

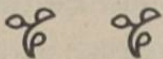
Et la fée ordonne
De vous y poser ;
Elle vous couronne
Avec un baiser.

L'orgueilleuse reine
De ce beau domaine
Attend votre loi ;
Et de ses royaumes
Peuplés de fantômes
Vous êtes le roi.



Venez ! ma chimère rapide
Entr'ouvre ses ailes au vent ;
C'est mon fier coursier, c'est mon guide
Intrépide ;
Elle m'a porté bien souvent.

Loin de ce vallon de misère
Où vos pas se traînent encore,
Venez au dos de ma chimère
Si légère
Voir le pays des rêves d'or !



ANDRÉ VÉSALE ¹

A ÉDOUARD HAMMAN

« O Christ ! au pied de ta croix sainte
Je viens, dans ce grave moment,
Palpitant d'espoir et de crainte
Ainsi qu'au jour du Jugement.
Christ, pour nous sauver du supplice
Tu vidas l'horrible calice
Plein d'amertume jusqu'au bord :
Pardonne à mes vœux téméraires ;
Je veux sauver aussi mes frères
Et les racheter de la mort !

« Pour dérober à la nature
Les secrets cachés dans son sein,
J'oserai sur ta créature
Porter une profane main.
Mais j'ai sanctifié mon âme
Dans l'amour divin qui m'enflamme ;
Pour toucher l'œuvre du Seigneur,
Dans la prière qui s'exhale,
Ainsi que dans une eau lustrale,
J'ai lavé mes mains et mon cœur.

¹ On se souvient du beau tableau où M. Hamman a représenté Vésale, tourné vers le Christ et lui demandant pardon, au moment de porter pour la première fois le scalpel sur un cadavre humain.

« L'amour par la haine s'expie ;
J'attends le calice de fiel ;
Par les épreuves de ma vie
J'obtiendrai le pardon du ciel.
Que ton Golgotha soit ma route !
Devant le juge qui m'écoute
J'arriverai purifié :
Je sais quel sera mon salaire,
Car la science est un Calvaire
Où je me suis crucifié ! »

Vésale, en sa pitié profonde
Des hommes qui l'ont condamné,
Prie ainsi le Sauveur du monde,
Et le Sauveur a pardonné.
Dans sa retraite austère, où tombe
Sur le corps privé de la tombe
Un pâle et froid rayon du jour,
Environné d'objets funèbres,
Ainsi qu'une œuvre de ténèbres
Il poursuit son œuvre d'amour.

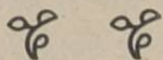
Temps pleins d'une grandeur naïve !
La terre alors croyait aux cieux ;
Le cœur était pur, la foi vive,
L'homme grand à ses propres yeux.
On se prosternait avec crainte
Devant le front où l'huile sainte
Avait mis un sceau redouté :
A la mort on rendait hommage ;
On y voyait la froide image
De l'immuable Éternité.

Quand l'âme avait fui, sa dépouille
N'était pas exposée alors
A chaque regard qui la souille,
Et l'on n'embaumait point ses morts.
On ne donnait point en spectacle
Le corps humain, ce tabernacle,
Même veuf de l'hôte divin :
On le portait au cimetière ,
Tout embaumé dans la prière ;
On s'inclinait sur son chemin.

La tombe est aujourd'hui banale,
On peut la violer sans remord ;
De sa parure virginale
Nous avons dépouillé la mort :
Ce n'est plus la vierge de neige
Qu'un blanc linceul couvre et protège,
Qui montre le ciel du regard ;
Désormais, des passants huée,
C'est la vile prostituée
Cachant ses rides sous le fard.

La raison des hommes est vaine ;
Ton noble cœur t'éclairait mieux,
Vésale ! ta science humaine
Espérait et croyait aux cieux.
La foi guidait tes pas dans l'ombre
A travers ce dédale sombre
Dont nul n'a pénétré le fond.
Couché sur la tombe profonde,
Le sphinx jette une énigme au monde :
Mais c'est le ciel qui lui répond !

Détourne tes regards des hommes,
Vésale ! et ne demande pas
Ce qu'ils font, au siècle où nous sommes,
De la majesté du trépas.
Comme une perle aux mers ravie,
Arracher le secret de vie
Au gouffre du tombeau béant :
C'était là ton rêve sublime !
— Ils ont plongé dans cet abîme,
Et n'ont trouvé que le néant !



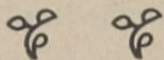
FLEUR ET PARFUM

Oh ! ne soyez pas trop fière
De ces cils soyeux et longs,
De ces yeux pleins de lumière,
De ces flots de cheveux blonds !
Oh ! ne soyez point trop vaine
De vos mains de souveraine,
De vos prunelles d'azur !
Ne croyez pas que j'admire
La douceur de ce sourire,
Ni l'éclat de ce front pur !

Non ! votre âme seule est belle
Et nous charme dans vos yeux.
C'est pourquoi votre prunelle
A pris la couleur des cieux.
La beauté, c'est l'eau limpide
Où se mire un ciel splendide :
L'onde alors est belle aussi,
Et l'aile de tout Zéphyre
Comme vous la fait sourire.
L'onde est transparente ainsi !

Si le firmament se voile,
L'eau n'est qu'un sombre miroir :
Chaque flot roule une étoile
Quand des cieus purs s'y font voir !
Ne soyez donc pas trop folle
De votre blonde auréole
Et de vos grands yeus si doux !
Mais regardez dans votre âme,
Voyez votre cœur, madame,
Et soyez fière de vous.

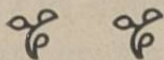
Depuis qu'au son de la lyre
Les chants du sacré vallon
Riment avec le délire
Des favoris d'Apollon,
Chacun vous compare aux roses :
Vous parfumez toutes choses,
Rose ou femme, fée ou fleur !
Or, avant la beauté même
C'est le parfum que l'on aime,
Le parfum qui vient du cœur.



FANTAISIE

Eh ! qu'importe ? toujours sous les fleurs les plus belles
Se cache le reptile aux morsures cruelles ;
Mais dans son oasis l'homme heureux, l'homme aimé
S'assied, et continue un songe parfumé :
Il baigne ses pieds blancs dans la pure rosée ;
Et quand l'hydre hideuse à la gueule écrasée ,
Au corps gluant, gonflé de poisons et de fiel,
Creuse sous lui le sable, il regarde le ciel.
Ainsi le doux rêveur aux lèvres inspirées
Evoque un blond essaim d'images adorées,
Amour, gloire, avenir ; et s'endort confiant
Dans l'Éden embaumé d'un rêve souriant !
Pour mieux l'envelopper de ses replis funèbres,
Si l'envie à ses pieds rampe dans les ténèbres,
Il ne voit même pas cet œil fixe, ébloui,
Qui nuit et jour s'attache implacable sur lui !
S'il descend un moment de ses sublimes faîtes,
Si ses regards perdus dans le ciel des poètes
S'abaissent quelquefois, profonds, illuminés,
Sur son pâle troupeau d'ennemis acharnés,
C'est pour les plaindre, hélas ! ceux qui, l'aile brisée,
Suivent d'un œil jaloux l'essor de sa pensée.

Puis il reprend son vol... Ennemis, envieux
Comme un vain tourbillon s'effacent à ses yeux.
Ainsi le voyageur monté sur une cime
Veut encore saluer la terre, noir abîme :
Ce qu'il voyait d'en bas disparaît dans la nuit,
Et du monde à ses pieds vient expirer le bruit.



PREMIER BEAU JOUR

Oui, la terre a repris sa robe de verdure ;
Le ciel rit avec amour ;
Et l'oiseau vient, caché dans la ramée obscure,
Saluer le premier beau jour.

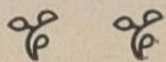
Mais en vain le printemps darde sur nous ses flammes,
Son souffle embaume en vain les airs ;
Il n'est plus ni parfums, ni rayons dans les âmes :
Nos ans se comptent par hivers.

La fée au chant céleste est à jamais bannie,
Et ses jardins sont dévastés ;
Le beau soleil de l'art, à la clarté bénie,
S'éteint dans les flots agités.

O femmes ! un rayon de l'astre qui nous quitte
Dans votre sein palpite encor ;
Et votre âme est pareille au vase du lévite
Où le feu saint brille dans l'or.

Pour nourrir votre enfance on a, comme l'abeille,
Tiré le miel de chaque fleur,
Et de la poésie épuisé la corbeille
Pour en parfumer votre cœur.

Que votre douce voix fasse entendre à la terre:
L'hymne de foi, le chant d'amour !
Comme l'oiseau du ciel sur l'arbre solitaire,
Annoncez encore un beau jour.



PRÈS D'UN BERCEAU

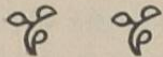
Enfant, tandis que tu reposes,
La vie à ton berceau se penche, et tu souris.
Elle effeuille sur toi sa couronne de roses
Et t'appelle en chantant dans ses jardins fleuris.

La vie est pour toi sans alarmes :
Quand sur d'autres berceaux elle répand des larmes,
Son chant joyeux répond à ton rire naissant.
C'est que sur toi le bon ange sans cesse
Laisse tomber des trésors de tendresse
En étendant les mains sur ton front innocent !
As-tu vu, quand tes yeux s'ouvraient à la lumière,
Un doux rayon tomber de sa paupière
Et te baigner dans un céleste jour,
Puis retourner à Dieu, source de tout amour ?

En voyant cet éclair d'un bonheur sans mélange,
Cette félicité qui n'appartient qu'aux cieux,
Tu l'as cru, n'est-ce pas, que c'était ton bon ange ?
Tu ne te trompais pas ! et pourtant c'est bien mieux
Qu'un ange et qu'une fée, enfant ! c'est une mère.

Un jour, tu connaîtras cette liqueur amère
Que la coupe de vie enferme dans son or.
Puisses-tu l'ignorer longtemps, longtemps encor !
Mais une mère seule, une mère sait dire
Ces mots dont on guérit les blessures du cœur ;
Et ses yeux ont alors, dit-on, tant de douceur
Que le plus noir chagrin se fond à leur sourire.

Aussi, quand de sa douce voix
La vie en souriant t'appelle,
Oh ! qu'elle doit te sembler belle !
Car c'est ta mère que tu vois.



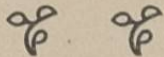
FANTAISIE

A toi, des vers ? — A toi l'extase
Qui de mes yeux déborde en pleurs,
Lorsqu'à longs traits je bois au vase
Des voluptés et des douleurs !
A toi chaque folle pensée
Qui bout dans ma tête oppressée,
Qui gonfle mon cœur éperdu !
Quand dans le délire d'un rêve,
Pâle, je m'écrie et me lève,
A toi chaque baiser perdu !

Lorsque ton regard qui se noie
Plonge en mon âme lentement ;
Quand dans mes bras ton corps se ploie
Avec un long tressaillement ;
Lorsque de ta lèvre qui brûle
Le feu dans mes veines circule ;
Quand je m'enivre de poison ;
A toi tout mon sang qui s'enflamme !
Partout, toujours, à toi mon âme,
A toi ma vie et ma raison !

Ah ! les vers, enfants du caprice,
Naissent à l'ombre du loisir,
Pâles roses dont le calice
S'ouvre au baiser de tout zéphyr ! —
Mais si du Vésuve qui tonne
Le cratère gronde et bouillonne
Et gémit dans ses profondeurs,
Au lieu d'une lave embrasée
Demande-lui de la rosée !
Dis-lui de te jeter des fleurs !

Laisse-moi boire l'ambrosie
Sur ta bouche, rose des cieux;
Berce en tes bras la poésie
Éclose aux rayons de tes yeux :
La poésie aux chants suaves,
Libre de parure et d'entraves,
Qui sait tout peindre et tout oser,
Nue et belle de tous ses charmes !
Ses seules perles sont des larmes !
Son seul langage est un baiser !



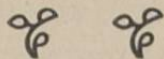
AMOUR DE L'OR

Ce beau soleil du cœur qu'on nommait Poésie
S'éteint dans l'océan de la réalité.
La foi, l'amour, ces fleurs dont il était la vie,
Ont fermé leur corolle en perdant sa clarté.

Brise, brise ta lyre, enfant de l'harmonie !
Au marché d'ici-bas ton vers n'est pas compté.
Tout s'achète aujourd'hui, l'honneur et le génie,
Les vierges, les enfants, les pleurs et la beauté.

Le Dieu de l'univers, c'est le calcul sordide.
La nature, passée à son creuset avide,
S'est fondue en lingots, et grossit un trésor.

Le souffle des marchands flétrit tout ce qu'on aime :
S'ils pouvaient, roi du jour ! te dérober toi-même,
Ils vendraient tes rayons pour en faire de l'or.



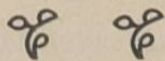
DÉDAIN

O poète ! sois fier, et garde dans ton âme
Tes pleurs silencieux et tes saintes amours.
C'est un triste plaisir, c'est un métier infâme
D'amuser les passants au fond des carrefours.

La Muse est à la fois une fée, une femme,
Et s'embellit encor par de chastes atours.
Que ta voix gronde au loin comme un torrent de flamme,
Qu'un voile de pudeur s'étende sur tes jours.

Attaqué par l'envie, en proie à l'imposture,
Si de ton cœur profond saigne chaque blessure,
A la pitié de tous dois-tu tendre la main ?

Ferme ce sanctuaire à tout regard profane !
Homme ! ne laisse pas la lyre courtisane
Prostituer ta vie aux oisifs du chemin.



RÉVERIE

Toi qui vas promener ta douleur solitaire
Sur les sommets neigeux, sur le sable brûlant ;
Toi dont le pied se pose à peine sur la terre
Comme l'oiseau craintif sur le roseau tremblant ;

Voyageur, pour finir ta course vagabonde,
Pour reposer ton front de fatigue abattu,
Parmi tous les palais, tous les Edens du monde,
Quel palais enchanté, quel Eden choisis-tu ?

Est-il dans les forêts de la verte Italie,
Terre des folles nuits, des jours silencieux,
Où, quand le soir répand la rosée et la vie,
La molle volupté tombe du haut des cieux ?

— Non ; c'est le coin de terre où mon âme isolée,
Retrouvera sa sœur jadis perdue au ciel,
Où par un saint amour elle sera doublée,
Où Dieu commencera son bonheur éternel !

— D'une terre arrosée avec le sang des braves
Toi qui viens dans l'exil chercher la liberté,
Toi qui des sourds cachots sus rompre les entraves,
Dis-moi, quels murs d'airain dompteront ta fierté ?

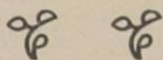
• Les tyrans devront-ils, afin de te séduire,
De perfides faveurs entourer tous tes pas ?
Si les chaînes de fer ne purent te réduire,
Faut-il des anneaux d'or pour enchaîner tes bras ?

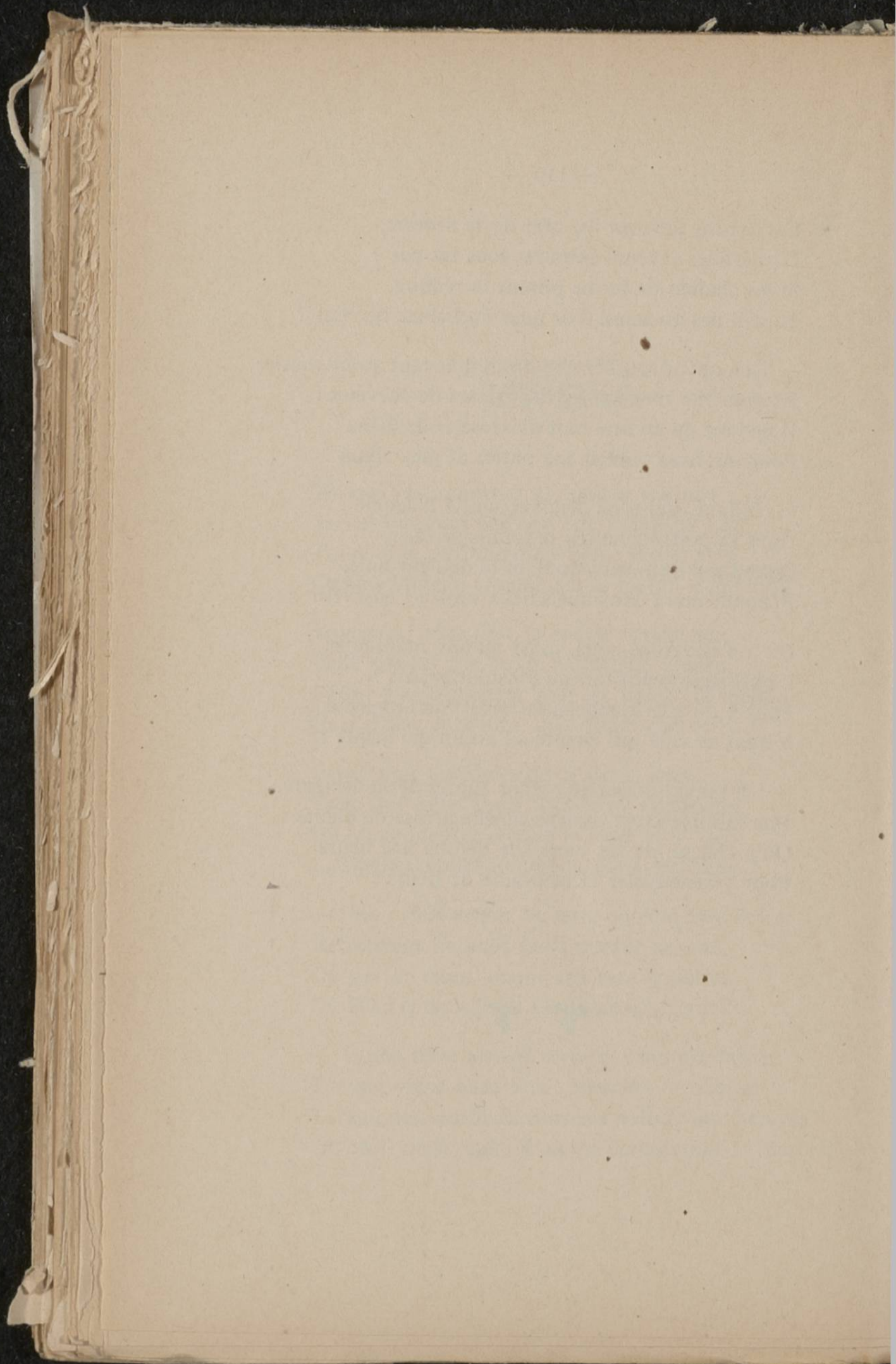
— Non ; pour courber mon front il ne faut qu'un sourire,
Et pour lier mes mains, des tresses de cheveux :
Il ne faut qu'un seul mot d'extase et de délire
Pour me faire oublier ma patrie et mes vœux !

— Enfant, qui sens déjà sur un lit d'agonie
Dans ta poitrine en feu le souffle se tarir,
Quand ton cœur sera froid, et ta douleur finie,
Réponds-moi ! dans quels lieux faut-il t'ensevelir ?

Dis : t'élèverons-nous, ainsi qu'une montagne,
L'obélisque géant fait du plus dur granit ?
Faut-il qu'à ce tombeau la foule t'accompagne,
A élant sa voix qui chante à l'airain qui gémit ?

— Oh ! non ! un tertre obscur auprès de sa demeure,
Une humble croix de bois qu'elle arrose de pleurs :
Qu'à chacun de ses jours elle dérobe une heure
Pour y renouveler la couronne de fleurs !





ANDRÉ CHÉNIER

ANDRE CHENET

AVANT-PROPOS ⁽¹⁾

(EXTRAIT)

En dépit des efforts faits par quelques hommes de cœur et de talent, après 1830, pour fonder une littérature en Belgique, le découragement s'était emparé des meilleurs esprits ; le préjugé qui refusait aux Belges le don précieux de l'imagination, et peut-être aussi le style, avait réapparu plus vivace que jamais ; le public était fortement prévenu contre tout nom belge placé en tête d'un livre, ou même au bas d'une simple pièce de vers. Ce fut dans ces circonstances qu'un jeune homme, entièrement inconnu jusqu'alors, osa produire sa première œuvre au grand jour de la rampe, en plein théâtre de la Monnaie. L'apparition de l'André Chénier de M. Wacken, en 1843, fut un événement sans exemple jusqu'alors en Belgique ; et il se fit de nouveau en faveur des écrivains nationaux, une réaction d'autant plus

(1) Cet avant-propos est de l'éditeur de 1850.

vive qu'elle succédait à une froideur plus grande. Le jeune poète qui débutait d'une manière si brillante avait foi lui-même dans l'avenir de notre littérature, et quelques mois plus tard il exprima cette conviction dans des vers que le lecteur connaît probablement, mais qu'il nous pardonnera de reproduire ici, car ils expriment à la fois et notre pensée, et le désir de ceux qui, comme nous, voudraient voir un fleuron de plus à la couronne de gloire de la patrie :

Ils nous disaient : La Poésie
Est fille d'un autre soleil,
Et dans votre froide patrie
Ne mettra pas son pied vermeil :
A cette fée ardente et fière
Il faut des cieux pleins de lumière,
Des nuits plus belles que le jour,
Des loisirs sans fins pour ses rêves,
Et des chants lointains sur les grèves,
Et des parfums, et de l'amour !

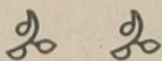
On la vit aux champs de la Grèce
Où brille un éternel été,
Aux lieux où l'antique sagesse
Défiait la volupté ;
Puis elle vint brune espagnole,
Oùir la sérénade folle
Au balcon d'où tombaient des fleurs :
Elle laissait, belle éplorée,
Sur la balustrade dorée
Pendre ses longs cheveux en pleurs.

Elle parut dans l'Italie
Où fleurissent les orangers,
Donnant ses nuits à la folie
Et ses jours aux rêves légers ;
Car dans sa course aventureuse,
De tous les plaisirs amoureuse,
Elle vivait selon son cœur :
Elle prenait tout, peine et joie,
Ainsi que le bon Dieu l'envoie,
Et riait au monde moqueur.

Elle hait vos Crésus avides,
Gens qui se meuvent par ressorts,
Ayant au front autant de rides
Que de deniers dans leurs trésors !
Elle aimait jusqu'à la folie
Ces hommes dont toute la vie
Se formait de gloire et d'amour,
Qui dans leurs dévoûments sublimes,
Sans compter, à tous les abîmes
Jetaient leurs trésors tour à tour !

— Non ! c'en est fait, la vierge sainte
N'habite plus un ciel si beau :
Quand la liberté s'est éteinte
Elle a fui loin de son tombeau.
Non, non ! ces nations lassées
Ont vu leurs splendeurs effacées,
Et l'âge a plié leurs genoux.
Le monde rit de leur faiblesse.
Mais la Muse aime la jeunesse :
Elle peut venir parmi nous.

Pourquoi n'aurions-nous pas de lyre ?
Sommes-nous sans foi, sans espoir ?
Un doux regard, un doux sourire
Ne peuvent-ils nous émouvoir ?
Quoi ! n'aimons-nous donc rien au monde ?
Quoi les forêts, les fleurs et l'onde,
Les merveilles des cieus ouverts,
Pour nous n'ont-elles point de charme ?
Ah ! partout où brille une larme
Peut étinceler un beau vers.



ANDRÉ CHÉNIER

Drame en 3 actes et en vers

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE ROYAL DE BRUXELLES,

LE 28 FÉVRIER 1844

ET SUR LE THÉÂTRE DE LIÈGE LE 11 NOVEMBRE DE LA MÊME ANNÉE

(REPRIS A BRUXELLES EN 1880)

PERSONNAGES

ARTISTES
DE
BRUXELLES

ARTISTES
DE
LIÈGE

ANDRÉ CHÉNIER.
 AIMÉE, comtesse de Coigny.
 SAINT-JUST.
 ROBESPIERRE.
 CATHERINE DUPLAY.
 TRUDAINE,
 DE TRENCK, } Prison-
 LOISEROI LES, le fils, } niers.
 MAILLÉ,
 FOUQUIER-TINVILLE.
 Un geôlier de Saint-Lazarre.
 Un huissier du Tribunal Révolutionnaire.
 Un commissaire.
 Un espion.
 Un geôlier de la Conciergerie.
 Prisonniers, gardes.

M. VERDELLET.
 Mlle RABUT.
 M. DAVELOUIS.
 M. PROT.
 Mme DOLIGNY.
 M. BALDY.
 M. BOSSELET.
 M. DUCHATEAU.
 M. MILLET.
 M. STANISLAS.
 M. VANDEVIVIER.

M. BEUZEVILLE.
 Mme BEUZEVILLE
 M. LOUIS GARBET
 M. FLEURY.
 Mme FROMENT.
 M. ADOLPHE.
 M. BEAUQUESNE.
 M. GABRIEL.
 M. SAMSON.
 M. JULIEN.
 M. MARTEAU.

7 thermidor an II.

ACTE PREMIER

(Le préau de Saint-Lazare. Un mur au fond. Des deux côtés de la scène deux corps de bâtiment, occupés par les prisonniers. Porte au fond ; portes basses, à droite et à gauche. Près du mur du fond, une terrasse où l'on voit passer des gardes.)

SCÈNE I^{re}.

TRUDAINE, LOISEROLLES, MAILLÉ, DE TRENCK,
L'ESPION, LE GEOLIER, PRISONNIERS.

(*Sur le banc de droite, Trudaine et Loiserolles jouent aux cartes ; Maillé les regarde. — Au fond, de Trenck et d'autres prisonniers. — Dans l'embrasure de la porte, le geôlier.*)

TRUDAINE, *jouant.*

Pique !

LOISEROLLES, *de même.*

Le roi !

MAILLÉ, *riant.*

Le roi ? Prends garde à tes paroles.

LOISEROLLES.

N'avons-nous pas le roi des piques ?

TRUDAINE.

Loiserolles,

Pour un pareil propos, devrait être pendu.

MAILLÉ

Comment donc va le jeu, Trudaine ?

TRUDAINE

J'ai perdu,

Maillé.

LOISEROLLES, à Maillé.

Mais vous étiez aussi de la partie !

MAILLÉ.

Oui ? quel est votre enjeu ?

TRUDAINE.

La France et notre vie.

MAILLÉ.

Vous êtes des fripons, mes amis, entre nous ;
Pour jouer votre vie, elle n'est plus à vous.

LOISEROLLES.

Et la France est jouée ailleurs.

MAILLÉ.

Plus bas, de grâce !

LOISEROLLES.

(Il hausse les épaules, et continue en montrant Trudaine.)

De Robespierre ici monsieur remplit la place ;
Je tiens les cartes, moi, pour la Convention,
Et j'ai gagné.

MAILLÉ, bas.

Parlons avec précaution :

(Il lui montre l'espion, qui s'éloigne.)

Vois-tu cet homme ?

LOISEROLLES

Eh bien ?

MAILLÉ.

Sa figure me gêne.

TRUDAINE, à Loiserolles.

Oui, tais-toi !

LOISEROLLES.

Pourquoi feindre ? à quoi bon tant de peine ?
Pour végéter un jour encore ? où sommes-nous ?
Voyez ! à Saint-Lazare. Et ses pesants verroux
Fermés sur le captif, ne lui donnent passage
Qu'une fois... pour marcher à l'échafaud.

TRUDAINE, *bas*.

Courage !

Un rayon d'espérance a frappé mon regard :
Soyons prudents, sachons nous taire.

L'ESPION. *qui s'est rapproché.*

Il est trop tard.

(Il sort.)

TRUDAINE.

Eh bien ?

MAILLÉ.

Laissons cela ! — Savez-vous la nouvelle ?
Le Comité, dit-on, va sévir de plus belle :
Saint-Just est revenu de l'armée aujourd'hui.
Robespierre le mande : il doit se joindre à lui
Pour ce grand coup d'Etat couvé dans le mystère...

TRUDAINE.

Que tout le monde sait !

MAILLÉ.

Oui, mais la chambre entière,
Qui les hait, lasse enfin d'être leur instrument,
Pour secouer leur joug n'attend que ce moment.

TRUDAINE.

C'est encor notre jeu de cartes, Loiserolles ?

LOISEROLLES.

Où nous sommes joués nous-mêmes.

DE TRENCK, *qui s'est approché à son tour.*

Têtes folles !

J'ai ma nouvelle aussi.

(Tous l'entourent.)

L'on vient de découvrir
Un immense complot... S'il eût pu réussir,
C'était fait de l'Etat.

TRUDAINE.

Quoi ! vraiment ?

DE TRENCK.

Sur mon âme !

Mais devinez messieurs, où ce complot se trame ?

LOISEROLLES.

Aux Jacobins ?

DE TRENCK.

Du tout.

MAILLÉ.

A la commune ?

DE TRENCK.

Non.

TRUDAINE.

Au Corps Législatif ? au Comité ?

DE TRENCK.

Pardon.

Je vous le donne en cent. Cette trame est ourdie...
Ici, dans les prisons !

LOISEROLLES.

O la bonne folie !

DE TRENCK.

C'est très-vrai. Nous avons conspiré, sur ma foi !

LOISEROLLES.

Oui, fort bien ; nous avons conspiré, mais pourquoi ?

MAILLÉ.

Pourquoi ? M. de Trenck pourrait-il nous l'apprendre ?

DE TRENCK.

Certes.

TRUDAINE.

Probablement, c'est pour nous faire prendre.

DE TRENCK.

Non, pour nous évader.

(Eclats de rire.)

TRUDAINE.

Qui vous l'a dit ?

DE TRENCK.

Eh ! mais,

Le geôlier.

LOISEROLLES.

Le geôlier !

DE TRENCK.

Qui n'est pas un niais :
Déjà de Robespierre il flaire la disgrâce ;
Pressentant qu'un revers aujourd'hui le menace,
Le drôle maintenant nous flatte à notre tour ;
Et vous voyez qu'il suit les usages de cour !

LOISEROLLES.

Je veux, pour confirmer ce que je viens d'entendre,
La preuve...

DE TRENCK.

Croyez-vous qu'elle se fasse attendre ?

LOISEROLLES.

Quelle preuve ? et qui doit l'apporter, s'il vous plaît ?

DE TRENCK.

C'est l'homme qui viendra nous lire notre arrêt.

(Il se retire au fond avec Maillé.)

LOISEROLLES, à Trudaine.

Chénier a-t-il appris tout cela ?

TRUDAINE.

Pas encore,
Heureusement ; faisons en sorte qu'il l'ignore :
Par un coup de sa tête il se compromettrait...

LOISEROLLES.

Il vient. Eloignons-nous pour garder le secret.

*(Ils se retirent en se parlant à voix basse, ainsi
que les autres prisonniers. Trudaine reste seul
avec Chénier, qui entre par la gauche, un
papier à la main.)*

SCÈNE

CHÉNIER, TRUDAINE.

TRUDAINE, *qui a remonté la scène, regardant Chénier.*

Il n'a pas entendu sans doute... Heureux poète !
Tandis que deux partis se disputent sa tête,
Roi du monde idéal, dans ses rêves perdu,
Il ne voit point sur lui le glaive suspendu !

CHÉNIER.

Non, cela ne vaut rien !

(Il déchire le papier qu'il tenait.)

L'expression glacée

Aujourd'hui se refuse à rendre ma pensée.
Pour dépeindre l'amour tel que mon cœur le sent,
La parole est sans force et l'art est impuissant.
Lorsque dans un regard l'âme à l'âme est unie,
Une larme en dit plus cent fois que le génie !

(Il s'aperçoit qu'il n'est pas seul.)

Ah !... fou !

TRUDAINE.

Ton monologue est de toute beauté !

• Ton frère le tragique en serait enchanté.
Peut-on savoir le nom de celle qui l'inspire ?

CHÉNIER.

Ah ! je rêvais...

TRUDAINE.

Son nom, tu ne veux pas le dire ?

CHÉNIER.

Son nom, dis-tu ? Son nom, Trudaine, il est sacré !
Et ce n'est pas ici que je te l'apprendrai.
C'est dans la solitude, à genoux sur la pierre,
Que je le dis, ce nom saint comme une prière.

TRUDAINE.

Tu te montres toujours discret, et tu fais bien.
Mais, entre nous, crois-tu qu'on ne devine rien ?
La belle de Coigny, bien moins que toi discrète,
M'a fort complaisamment parlé de son poète.

CHÉNIER.

Est-il vrai ? dis-moi tout ! dis-moi...

• TRUDAINE.

Quoi ? son secret ?
Oh ! non pas. Comme toi, Chénier, je suis discret.

(Il remonte la scène.)

CHÉNIER, *se parlant à lui-même.*

Elle, m'aimer !... faut-il l'espérer ? — Ah ! peut-être...
Ne me l'a-t-elle pas déjà laissé connaître !

Hier, je l'observais... Assise à mes côtés,
Ses yeux étaient sur moi constamment arrêtés,
Et par eux dans son cœur quand je cherchais à lire,
Parfois un long soupir tombait de son sourire.
Rêveuse auprès de moi, pourquoi souvent, tout bas,
Commençait-elle un mot qu'elle n'achevait pas ?
Abaissant ses longs cils sur sa prunelle humide,
Je crus, quand son regard ondoyant et limpide
Pour moi devint encor plus ardent et plus doux,
Que les rois devant moi fléchiraient les genoux
Et viendraient à mes pieds déposer leur couronne !...
Espoir, bonheur divin dont mon âme rayonne !...
Son soupir a passé dans mon sein... Il est là,
Il me brûle !... et je sens que rien ne l'éteindra.

*(Trudaine vient le rejoindre ; de Trenck, Maillé,
Loiserolles et les autres prisonniers rentrent en
scène.)*

SCÈNE III.

CHÉNIER, TRUDAINE, MAILLÉ, LOISEROLLES,
DE TRENCK, ET LES AUTRES PRISONNIERS *au fond.*

TRUDAINE, à Chénier.

Lorsque nous écoutions dans un morne silence
Ces vers où tu flétris les bourreaux de la France,
La voyais-tu, dis-moi, pendant que tu lisais,
Pâlir de ce danger auquel tu t'exposais ?
Faut-il inquiéter ainsi tout ce qui t'aime ?

MAILLÉ, *qui a entendu ces derniers mots, à Chénier.*

Si d'attirer les yeux tu n'avais soin toi-même,
Parmi tant d'innocents on pourrait t'oublier:
Sans un ordre formel on t'a fait prisonnier ;
Ton nom n'est pas encor sur l'exécrable liste.

CHÉNIER.

Pourquoi dissimuler ? ma vie amère et triste
Vaut-elle tant d'efforts, si pour sauver mes jours
Comme le malfaiteur il faut trembler toujours,
Enchaîner ma parole, éviter la lumière, —
Quand le crime au soleil lève sa tête altière ?
Il est un plus doux bien.

MAILLÉ.

Lequel ?

CHÉNIER.

La liberté !

MAILLÉ.

Dieu nous la rendra-t-il ?

CHÉNIER.

Oui, dans l'éternité.

(On entend les cris lointains du peuple, puis le bruit d'une lourde charrette dans la première cour. — A ce bruit, tous se pressent autour de Chénier.)

CHÉNIER.

Entendez-vous ce bruit ? C'est le char des victimes
Qu'offrent à leurs autels ces citoyens sublimes.
O liberté ! c'est toi, c'est ton nom vénéré
Qu'ils invoquent aussi dans leur culte abhorré !

Auprès de l'échafaud ils ont mis ta statue !
Il n'est pas aujourd'hui, dans toute l'étendue
De ce vaste désert que parcourt la terreur,
Un Français qui ne porte un coup de hache au cœur ;
Dans les champs où la mort à leur suite moissonne
Il n'est pas une tombe où leur nom ne résonne :
Il n'est pas dans Paris, sur le pavé glissant,
Une pierre où ne soit une tache de sang !
Sur les membres humains leur rage est acharnée,
Car eux-mêmes l'ont dit : cela, c'est leur fournée !
Il faut, pour apaiser ces nouveaux dieux mortels,
Que la chair en lambeaux palpite à leurs autels !
Ils ont soif, ils ont faim : du sang, des têtes d'hommes !...
— Et nous parlions d'amour, insensés que nous sommes,
Nous étions occupés de profanes désirs !
A genoux ! à genoux ! honneur aux saints martyrs !

(Tous tombent à genoux.)

Recevez-les, Seigneur, et sauvez notre France !

(Il se relève.)

Ah ! qu'une voix du moins appelle la vengeance !

TRUDAINE, *bas.*

Ta vie est dans tes mains, André, la nôtre aussi :
De la prudence ! Il est des faits que jusqu'ici
J'ai voulu te cacher, et que tu dois connaître.
Il faut gagner du temps, quelques jours ! car peut-être
Robespierre demain du peuple révolté
Aura reçu la mort, et nous la liberté !

(Le géôlier entre.)

CHÉNIER.

Que dis-tu ?

LE GEÔLIER, *s'avançant vers eux.*
Citoyens, rentrez.

CHÉNIER, *à Trudaine.*

Un mot, demeure !

TRUDAINE, *bas.*

Nous sommes compagnons de cachot : tout à l'heure,
Tu sauras tout.

CHÉNIER.

Non, non ! Leur règne est à sa fin,
Dis-tu ? — Non, je te suis !

LE GEÔLIER, *l'arrêtant.*

Reste ! le médecin
T'ordonne le grand air pour ta convalescence...
Car il faut de ton sang calmer l'effervescence !

CHÉNIER, *revenant au devant de la scène.*

Le grand air ! — Oui, d'ici du moins on voit le ciel.

LE GEÔLIER.

C'est juste. Un plus grand air pourrait t'être mortel.

(Il se retire.)

SCÈNE IV.

CHÉNIER, *seul.*

Leur règne est à sa fin... Que voulait-il me dire ?
Pourquoi ce cœur ardent qu'un fol espoir attire
S'ouvre-t-il à l'aspect d'un bonheur incertain
Comme s'ouvre la fleur aux rayons du matin ?

— Je ne dois pas mourir ! — la Providence eût-elle
Eclairé mon berceau d'une aurore si belle !
M'eût-elle fait rêver de gloire, tout enfant,
Et mis une auréole à mon front triomphant, —
Par raillerie, ainsi que l'on voit mainte femme
Animer ses regards d'une plus douce flamme,
Parfumer ses soupirs, sourire et se parer,
Pour mieux prendre une vie et la mieux déchirer ?
Je ne dois pas mourir ! ô non ! Mon cœur se livre
A cette voix qui dit de l'aimer et de vivre
Et cette voix sans doute est une voix des cieux !

(Il fait quelques pas, et regarde vers la droite.)

Mais qu'ai-je vu ! C'est elle ! elle vient vers ces lieux,
J'ai vu sa robe blanche apparaître dans l'ombre...

SCÈNE V.

AIMÉE, CHÉNIER ; puis LE GEOLIER.

(Aimée, qui a vu André, se dirige vers la gauche du spectateur sans paraître le remarquer, puis se tourne vers lui en feignant la surprise.)

AIMÉE.

Ah !... c'est vous, mon ami ?

(Elle va vers lui.)

Toujours seul ! toujours sombre !

Pourquoi nous fuir ainsi, quand pour tromper le sort

Nous charmons par nos jeux l'approche de la mort,

Et nourrir loin de nous votre affreuse tristesse ?

Avez-vous oublié déjà votre promesse

De tout me confier, peines, ennuis, plaisirs ?

Quand la tendre amitié recueille nos soupirs,
Dans la souffrance même on peut trouver des charmes.
Lorsqu'un regard ami les rencontre, nos larmes
Sont comme la rosée à l'heure du réveil
Qui se dore et sourit aux rayons du soleil.
Mais le ruisseau des pleurs, s'il ne trouve une issue,
Retombe sur le cœur qui se gonfle, et nous tue.

CHÉNIER.

Oui, souffrir et se taire est un cruel tourment.
Dans son âme à plaisir enfoncer lentement
Le dard que chaque jour en silence on aiguise ;
Amasser dans son sein, jusqu'à ce qu'il se brise,
Ses larmes, ses sanglots, et seul se consumer,
C'est une peine affreuse et qu'on ne peut nommer !
Telle qu'elle est pourtant, je la préfère encore
Au supplice de voir celle dont on implore
Un seul mot, qui rendrait l'espoir à notre cœur,
Repousser tous nos vœux d'un sourire moqueur.

AIMÉE.

Moi, vous railler, André ! le croyez-vous ?

CHÉNIER.

Aimée !

Votre âme à la pitié ne fut jamais fermée ;
Mais il est des douleurs que vous ignorez, vous.
Aimée ! oui, votre bouche a des accents bien doux
Pour plaindre et consoler ; votre regard si tendre
A d'ineffables pleurs que vous savez répandre
Sur tous les malheureux, sur tous les insensés.
Mais les anges que Dieu parmi nous a laissés
Sont cruels pour les maux que leur vue a fait naître,
Qu'ils n'ont pas éprouvés, qu'ils ne peuvent connaître.

AIMÉE, *souriant.*

Je ne vous comprends pas... Ce mot : « Je suis captif »,
A la mélancolie est un juste motif...

CHÉNIER.

En quelque lieu qu'il soit, l'homme porte en lui-même
Sa joie ou son malheur. Si de celle qu'il aime
Le captif est aimé, le plus sombre séjour
S'embellit et s'éclaire aux feux de son amour.
Souffre-t-il sans espoir ? fût-il maître du monde,
L'univers n'est pour lui qu'une prison profonde,
Et ses jours sont des fers qu'il aspire à briser.
C'est mon tourment, à moi ! rien ne peut l'apaiser :
Celle dont je vous parle est si noble et si belle,
Que je ne dis qu'à Dieu l'amour que j'ai pour elle !
Cet amour qui se cache et n'attend que l'oubli
Dans ma tombe bientôt doit être enseveli.

AIMÉE.

Oh ! taisez-vous ! c'est mal... Ce langage est funeste :
Ces mots sont un outrage à la bonté céleste !
Non, vous vivrez, André ! vous vivrez pour l'honneur,
Pour la gloire... et peut-être aussi pour le bonheur...

CHÉNIER.

Oh ! répétez-le-moi ! — Mais, ô vaine espérance !
Voudrait-elle s'unir à ma triste existence ?
Les jours de la terreur disparaîtront : alors
Elle retrouvera son titre et ses trésors...

AIMÉE, *l'interrompant.*

Ces temps reviendront-ils ? Peut-être... cette femme...
Est comme vous proscrite, et la mort la réclame...

Ils ont raison, ceux-là qui pour nous rendre égaux
Sous nos pas en tous lieux ont creusé des tombeaux :
Tout faux éclat s'éteint lorsque Dieu nous appelle !
Ce serait une chose et douce et solennelle,
Si sur son échafaud l'on étendait un jour,
Comme un voile brillant, les rêves de l'amour !

CHÉNIER.

Le ciel avant la mort !

AIMÉE.

Fût-elle encore illustre,
Le génie à nos fronts donne un plus noble lustre :
Votre gloire l'attend, et la couronnera.
— Si son cœur en est digne, elle vous aimera.

CHÉNIER.

L'ai-je bien entendu ? c'est le bonheur suprême !...
Achève, je t'en prie à genoux ! dis : Je t'aime !...
Oh ! parle ! pour ce mot, mon sang, ma liberté,
Et ma gloire, et ma vie et mon éternité !...

AIMÉE.

Eh bien ! je t'aime, André...

CHÉNIER.

Félicité profonde !
Plus de cachots ! à moi la vie, à moi le monde,
Je suis libre !...

LE GEÔLIER, *qui vient de reparaître, à Chénier.*

Rentrons !

CHÉNIER.

Nous quitter !

AIMÉE.

Il le faut :

Adieu donc !

CHÉNIER.

Au revoir !

(*Il sort.*)

AIMÉE.

Ici-bas ou là-haut.

SCÈNE VI.

AIMÉE, LE GEOLIER.

LE GEÔLIER, *suivant des yeux André.*

Hum !...

(*A Aimée.*)

Citoyenne, un mot. — Près de toi va se rendre
Quelqu'un... dont aujourd'hui ton sort pourra dépendre.

AIMÉE.

Qui donc ?...

LE GEÔLIER.

Un inconnu pour toi... Mais il paraît
Que... cet homme — à ton sort prend un vif intérêt.

SCÈNE VII.

LES MEMES ; L'INCONNU.

L'INCONNU, *à part.*

Qu'elle est belle!...

LE GEÔLIER, *bas à Aimée.*

C'est lui.

(*Il sort.*)

L'INCONNU, *à part.*

Que lui dire ?... J'oublie,
Je ne sais... Qu'elle est belle ! — Oh ! misère et folie !

AIMÉE.

Quel motif vous amène ?... — Oui, je vous reconnais ;
J'ignore votre nom, mais je connais vos traits.
A l'heure des repas, une foule farouche
Vient souvent, le sourire et l'injure à la bouche,
Pour satisfaire ici ses regards curieux,
Pour surprendre une larme arrachée à nos yeux
Un soupir douloureux que son rire salue !
Parmi ces insensés vous frappâtes ma vue :
C'était aux premiers jours de ma captivité.
Vous étiez triste et pâle, et votre air de bonté
Contrastait noblement avec ces fronts sinistres.
Nos geôliers, des bourreaux les infâmes ministres,
Ces êtres sans pitié, quand vous étiez venu
Étaient humbles et doux. Plusieurs fois je l'ai vu,
Cette foule, éprouvant comme une terreur sainte,
Vous contemplait avec respect, presque avec crainte.

L'INCONNU.

Avec crainte, oui.

AIMÉE.

Sur moi vos regards attendris
Restaient fixés longtemps ; une fois j'ai surpris
Des pleurs que malgré vous vos yeux allaient répandre,
Quelle était la raison d'un intérêt si tendre ?

L'INCONNU, *après un silence.*

Désirant adoucir le sort des malheureux
Qu'atteignait un arrêt juste, mais rigoureux,
Je voulus visiter sans me faire connaître
Ces lieux, qui renfermaient des innocents peut-être
Pour que la loi frappât seule les prisonniers,
Sans qu'ils dussent souffrir des rigueurs des geôliers,
Ni servir de jouets à leur haine insensée...
Que maudit soit le jour où j'eus cette pensée !
— Une jeune inconnue à l'aspect gracieux,
Comme une vision m'apparut en ces lieux ;
La fille d'un proscrit, si charmante et si belle
Qu'un parfum de bonheur s'élevait autour d'elle ;
Mille brillants rayons partis de ses regards
Se jouaient sur les fronts des convives épars :
Les yeux des prisonniers reflétaient son sourire !
— Parlait-elle ? sa voix, douce comme une lyre
Ou vive comme un chant d'oiseau, sa jeune voix
Faisait bondir d'amour tous les cœurs à la fois !
— Mais moi!... l'âme bercée au bruit de sa parole,
Je restais là, plongé dans une ivresse folle,
Et de sa vue enfin m'enivrant à loisir,
Dans mon cœur égaré j'allumais à plaisir
Un amour malheureux, désespéré, terrible !
— Oh ! comme je souffrais, d'une souffrance horrible,
En la voyant sourire au groupe radieux
De jeunes courtisans qui l'adoraient des yeux !
— Un surtout !... près de lui sa voix était émue,
Son âme à ses regards paraissait suspendue ;
Elle devenait rouge et pâle, se troublait,
Et si, penchant son front vers elle, il lui parlait,

Alors !... Elle oubliait ses compagnes captives,
Les nombreux spectateurs et les nombreux convives,
— Et moi, dont le regard, ainsi qu'un fer vengeur,
De l'heureux prisonnier allait chercher le cœur !

AIMÉE.

Assez ! à mes malheurs n'ajoutez pas l'outrage.
Mais qui donc êtes-vous, et quel est ce langage ?

L'INCONNU.

Oh ! tu me maudiras si je te dis mon nom !
J'accomplis une grande et sombre mission.
J'ai voulu relever — n'était-ce que folie ? —
Cette société chancelante et vieillie,
Et, comme un moribond sans amour et sans foi,
N'ayant que l'or pour Dieu, pour principe et pour loi.
Parmi les corps humains me frayant un passage,
Je courus à ma tâche en voilant mon visage ;
J'allai sans sourciller, et le fer à la main,
Frappant ce qui pouvait m'arrêter en chemin :
Les obstacles étaient des têtes !...

AIMÉE.

C'est horrible !...

L'INCONNU.

J'ai poursuivi longtemps une chose impossible,
Un fantôme brillant qui trompait mon regard :
Mes efforts étaient vains, je le sais, mais trop tard !
Me voilà réveillé de mon rêve sublime :
Partout autour de moi je ne vois qu'un abîme !
Un seul flambeau d'espoir dans ma nuit est debout :
C'est ce funeste amour qui doit survivre à tout !

AIMÉE, *avec terreur.*

Quel est cet homme ?...

L'INCONNU.

Écouté. Il est deux noms en France
Que la terreur précède et que suit la vengeance...
Tu devines ; l'un d'eux est Maximilien
Robespierre...

AIMÉE.

Grand Dieu !

L'INCONNU.

L'autre nom, c'est le mien.

AIMÉE.

Ah ! Saint-Just !

SAINT-JUST.

Oui, Saint-Just qui t'implore et qui t'aime !

AIMÉE.

Dans votre bouche un mot d'amour est un blasphème :
Taisez-vous ! — Permits-tu que cet homme, ô mon Dieu !
Vienne nous insulter encore dans ce lieu ?

SAINT-JUST.

Un autre est mieux reçu, n'est-ce pas ? Ce jeune homme...
Je le connais ! Est-il besoin que je le nomme ?
Prends-y garde ! en mes mains aussi je tiens son sort.

AIMÉE.

Eh bien ! je veux le suivre et partager sa mort.
Je le sais, rarement votre pouvoir pardonne :
Il a déjà puni des l'instant qu'il soupçonne,

Et tout est résolu sans nul doute aujourd'hui !
Mais, apprenez-le bien, je préfère avec lui
La prison, la torture et le dernier supplice,
A cette liberté qu'offre votre justice.

SAINT-JUST.

Adieu ! j'étais venu pour te sauver.

AIMÉE. *s'élançant vers lui.*

O non ! —

Arrêtez-vous ! je suis en délire... Oh ! pardon !
— Qu'ai-je dit ? — Pardonnez à ma douleur affreuse :
Si vous savez aimer, votre âme est généreuse ;
Au nom de votre amour, soyez grand, sauvez-nous !

(Elle se jette à ses pieds.)

Hélas ! vous me voyez brisée à vos genoux,
Et je ne quitterai ces genoux que j'embrasse
Que quand vous nous aurez accordé notre grâce !...

(Saint-Just se détourne et baisse les yeux pour cacher une larme).

Des pleurs mouillent vos yeux... Ah ! j'en rends grâce au ciel !
L'homme qui sait pleurer n'était pas né cruel !

SAINT-JUST.

Relève-toi !

AIMÉE.

Son âme est émue... Il pardonne !
Il pardonne !...

SAINT-JUST, *à part.*

Maudit ! le malheur m'environne.

AIMÉE, *saisissant sa main avec transport.*

Oh ! merci !...

SAINT-JUST, *retirant vivement la main, à part.*

Cette main brûle... Saint-Just, sois fort !

— Faut-il que ton amour aussi donne la mort ?

Pour elle, l'échafaud !... je frémis quand j'y pense...

Non ! c'est mon lot, à moi, qui n'ai plus d'espérance.

— Toi qui fus sans pitié pour d'autres, sois aussi

Sans pitié pour toi-même !

(Haut à Aimée.)

Oui, qu'il en soit ainsi !

Ne crains rien pour ses jours, je ne veux pas qu'il meure.

AIMÉE.

Ah ! je vous bénirai jusqu'à ma dernière heure !

(On entend des cris lointains.)

Quel bruit ! Entendez-vous ?

SAINT-JUST.

Oui, le convoi fatal

Attend les prisonniers cités au tribunal

AIMÉE.

Si nous en étions, nous ?

SAINT-JUST.

Eh bien ! je vais m'y rendre,

Et quelqu'un sera là du moins pour te défendre.

(Il sort rapidement.)

AIMÉE, *pendant que les prisonniers entrent.*

Cet homme a racheté ses crimes aujourd'hui,

Et sur terre à présent quelqu'un prîra pour lui !

Mon Dieu, vous entendrez mes vœux : André doit vivre,

Et vous épargnez la main qui le délivre !

SCÈNE VIII.

CHÉNIER, AIMÉE, UN COMMISSAIRE, LE GEOLIER,
TRUDAINE, LOISEROLLES, MAILLÉ, DE TRENCK,
PRISONNIERS, GARDES.

*(Tous les prisonniers rentrent en désordre. Le commissaire
tient une liste nominale à la main ; il est accompagné du
géôlier et suivi de gardes.)*

LE COMMISSAIRE, *faisant l'appel.*

« Montmorency ! » —

(Un vieillard se place entre les gardes.)

« Maillé, ci-devant officier ! » —

(Même jeu de la part de Maillé.)

« Citoyenne Coigny ! » —

CHÉNIER, *se précipitant au devant d'elle.*

Non, non !...

LE COMMISSAIRE, *continuant.*

« André Chénier ! »

(Chénier se place avec Aimée entre les gardes, le rideau tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Une salle attenante au Tribunal révolutionnaire. Porte au fond.
Portes latérales. — Au lever du rideau, Robespierre est assis
à droite du spectateur, devant une table chargée de papiers.

SCÈNE I^{re}.

ROBESPIERRE, FOUQUIER-TINVILLE, *entrant*,
puis UN HUISSIER.

ROBESPIERRE.

Eh bien ?

FOUQUIER.

Le Tribunal Révolutionnaire
Va s'assembler. Voilà, citoyen Robespierre,
Les listes des suspects que l'on juge aujourd'hui.

(Il lui remet les listes.)

Trois listes de cinquante.

(Robespierre signe.)

— Eh bien ! tu signes ?

ROBESPIERRE.

Oui.

FOUQUIER.

Le citoyen n'y va pas de main morte... Diable !

ROBESPIERRE.

Cela t'étonne ?

FOUQUIER.

Non, tout le monde est coupable.

ROBESPIERRE.

Ceux que nous avons cru vaincus par la terreur
Ont relevé la tête ; il faut leur faire peur !

(*Il lit.*)

Sept, — huit, — neuf thermidor ; c'est bien. Trois jours,] [trois listes.]
— Oui, tous nos ennemis, modérés, anarchistes,
Sont unis contre nous : de la sévérité !

FOUQUIER.

Pour faire place à tous, je suis presque tenté
De vider d'un seul coup les prisons qui sont pleines :
Tu me comprends ?

ROBESPIERRE, *avec un regard terrible.*

Combien de victimes humaines
Faut-il donc te jeter à dévorer, vautour ?

FOUQUIER.

C'est un conseil.

ROBESPIERRE.

Accepte un conseil à ton tour,
Cher Tinville. Sans ordre il se peut qu'on agisse.....
Le magistrat pourrait tâter de la justice.
Fais ce que je te dis, ne raisonne jamais.

UN HUISSIER, *entrant.*

Le citoyen Fouquier, au Tribunal !

FOUQUIER.

J'y vais.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

ROBESPIERRE, puis CATHERINE.

ROBESPIERRE.

Après trois jours de peine et trois nuits d'insomnie,
Enfin me voilà prêt, et ma tâche est finie !

(La main sur ses papiers.)

Le voilà, ce discours qui doit les terrasser...

Oui — pour un jour ! Demain, il faut recommencer,

Ne goûter de sommeil que celui de la tombe,

Et rouler mon rocher qui chaque jour retombe

Jusqu'à ce qu'il m'écrase en s'écroulant sur moi !

(Avec un soupir.)

Ah !...

(Catherine entre et s'appuie au dossier de sa chaise.)

CATHERINE.

Maximilien !

ROBESPIERRE, *se levant.*

Catherine, c'est toi !

Imprudente, en ce lieu ! Sais-tu bien où nous sommes ?

Sais-tu que je dois être aux regards de ces hommes

Insensible à l'amour autant qu'à la pitié ?

Enfant ! retire-toi, va, je suis épié...

— Non, reste ! je suis las de ma lutte acharnée

Contre mes ennemis, contre ma destinée !

Toi seule n'as de moi ni haine ni frayeur :

Il me faut ton amour pour reposer mon cœur.

CATHERINE.

Oui, ton cœur doit saigner, en effet, Robespierre,

A chaque nouveau pas dans ta sombre carrière.

Ne peux-tu sur le mien le reposer toujours ?
L'horizon s'obscurcit, je tremble pour tes jours.
Ne crains-tu pas qu'enfin le peuple se soulève ?
Malheureux ! chaque nuit je t'aperçois en rêve,
Mort, sanglant, mutilé... Grâce, Maximilien,
Arrête-toi ! — Je sais que tu n'es pas chrétien,
Et cependant le jour viendra, bientôt peut-être,
Où tu te souviendras des paroles du maître :
— Celui qui frappe avec le glaive, périra
Par le glaive,... Tu ris, mais ton heure viendra !
Ton arme, qui de sang chaque jour est trempée,
Ton arme est plus terrible encore que l'épée.

ROBESPIERRE.

Quoi ! ce rêve brillant si longtemps caressé,
L'espoir qui tout enfant autrefois m'a bercé,
Je l'abandonnerais lorsqu'il se réalise !
Non, Catherine ! il faut qu'aujourd'hui je les brise,
Ces instruments sanglants, ces êtres inhumains
Que le ciel pour mon œuvre avait mis en mes mains :
Lorsqu'il les aura fait rentrer dans la poussière,
Comme Octave devint Auguste, Robespierre
Mourra pour faire place à Maximilien.
— Le peuple me maudit ? mais, enfant ne crains rien,
Il m'appellera grand quand je serai son maître.

CATHERINE.

Sans doute, — s'il te laisse encor le temps de l'être.
— Son maître ! — oui, si toi-même il ne t'a renversé
Sur ce même échafaud que tes mains ont dressé !
Va, ce vin du pouvoir qui t'enivre et t'altère
A trop le goût du sang pour être salulaire.

Les ossements humains ont-ils formé jamais
Un terrain bien solide à bâtir un palais ?

ROBESPIERRE.

Oui, tu dis vrai ! mon œuvre aujourd'hui m'épouvante :
Je voudrais m'arrêter sur ma route brûlante,
Sur le bord de l'abîme entr'ouvert sous mes pas :
Il est trop tard, il faut aller ! N'entends-tu pas
Les cris de mes rivaux qui demandent ma tête ?
Ils marcheront sur moi si je ne les arrête,
Et si je ne les tue, ils me tueront ! il faut
Leur opposer encor la peur de l'échafaud ;
Il faut que la terreur les enchaîne, et foudroie
La haine qui rugit en attendant sa proie !
— La terreur ! sous son bras de fer tout doit plier,
Catherine ! — Et c'est moi qu'elle atteint le premier.

(Après un silence.)

Mais, enfant ! pour tes yeux ce spectacle est trop sombre.
Celui qui près de toi peut être heureux dans l'ombre,
N'est plus ce Robespierre, homme sans cœur humain,
Et qui du ciel lui-même est l'inflexible main.
Si tu veux que mon cœur un moment se repose,
Parlons d'amour ? pourquoi me parler d'autre chose ?
Viens, donne-moi tes mains, viens, penche-toi sur moi,
Ma Catherine !...

CATHERINE.

On vient !

(Saint-Just paraît au fond.)

ROBESPIERRE.

Malheur ! retire-toi !

(Elle s'enfuit par la gauche.)

SCÈNE III.

SAINT-JUST, ROBESPIERRE.

ROBESPIERRE.

Ciel ! Saint-Just !

SAINT-JUST.

Ma présence est au moins indiscrète,
Mais je ne croyais pas troubler un tête-à-tête.

ROBESPIERRE, *gaiement*.

Te voilà donc, Saint-Just !

SAINT-JUST.

Je t'y prends, qu'en dis-tu ?
Voilà donc ton austère et superbe vertu !
Sous de chastes dehors tu nous caches ta vie,
Car de la liberté tu t'es fait le Messie,
Et tu veux ressembler, pour nous dominer tous,
A ces idoles d'or qu'on priait à genoux.
Vois ! comme elles, la foule à tes pieds te contemple.
C'est à toi que ta main vient d'élever un temple !
Tu n'es épris, dis-tu, que de la vérité :
Pour tes larges amours il faut l'humanité !
Imprudent ! — ta maîtresse en ces lieux est venue ?

ROBESPIERRE.

Heureusement, Saint-Just est le seul qui l'ait vue.

SAINT-JUST.

Certes, je me taîrai si tu veux m'en prier...
Mais en revanche, il faut me signer ce papier.

ROBESPIERRE, *après avoir lu*.

La mise en liberté d'une femme ?

SAINT-JUST.

Qu'importe ?

ROBESPIERRE.

Non, cela ne se peut !

SAINT-JUST, *à part.*

Il faut que je l'emporte !

(Haut.)

Tu ne veux pas signer ?

ROBESPIERRE.

Saint-Just, est-ce bien toi

Qui me parles ainsi ? mais tu te ris de moi...

SAINT-JUST.

Oui, j'ai peu de pouvoir sur toi... mais j'imagine

Que si j'allais prier la jeune Catherine

D'intercéder pour nous... je pourrais réussir.

ROBESPIERRE.

Donne-moi ce papier.

(Prêt à signer, il s'arrête.)

Je n'en puis revenir !

N'as-tu pas dit souvent que ton unique envie

Était de consacrer ton âme à la patrie,

D'étouffer la pitié pour être son vengeur,

Et de n'aimer jamais, pour lui donner ton cœur ?

Ne t'en souvient-il plus ? Et n'as-tu pas pour elle

Dévoué ta mémoire à la haine éternelle ?

Tu l'as dit ! cependant, voilà que tout à coup,

Pour une femme ici tu viens renier tout !

Je te vois — toi, Saint-Just ! pour m'arracher sa grâce

Employer tour à tour la ruse et la menace !

Est-ce bien toi ?

SAINT-JUST.

Cela t'étonne, je le crois.

Mais l'homme le plus fort fléchirait sous le poids
Des malédictions que sur mes pas je traîne.
C'est un fardeau trop lourd pour une épaule humaine !
Toujours du sang ! toujours frapper ! toujours punir !
C'est trop ! je veux entendre une voix me bénir
Parmi les cris de mort qu'éveille mon passage.
Quoi ! cette faible enfant te porte-t-elle ombrage ?
C'est un caprice, soit. Qui n'a les siens ? Vraiment,
Robespierre, irons-nous dans un pareil moment
Nous brouiller pour si peu, pour un rien ? non sans doute.

ROBESPIERRE.

Il faut donc en passer par là. Quoiqu'il m'en coûte,
Saint-Just, je t'aime trop pour te refuser rien.
Chacun de nous aura son secret, c'est fort bien !

SAINT-JUST.

Encore une faveur — ce sera la dernière.

ROBESPIERRE, *avec malice.*

Est-ce la liberté d'une autre prisonnière ?

SAINT-JUST.

Non, d'un prisonnier.

ROBESPIERRE.

Ah !... — Le nom du prisonnier ?

SAINT-JUST.

André Chénier.

ROBESPIERRE, *rappelant ses souvenirs.*

Je sais... Oui, l'aîné des Chénier ?
— Il est fort compromis, il te le faut apprendre.

SAINT-JUST

Mais toi-même, en ce lieu ne pourrais-tu l'entendre ?

ROBESPIERRE.

Allons ! Saint-Just, il faut céder à ton désir.
Je vais donc ordonner, puisque c'est ton plaisir,
Que tes deux protégés soient amenés ensemble
Pour être interrogés tour à tour : que t'en semble ?

SAINT-JUST.

Bien ; donne ce papier.

ROBESPIERRE, *avec intention.*

Non ; dans quelques instants,
Quand nous aurons jugé l'affaire, il sera temps.

(Il sort en emportant ses papiers.)

SCÈNE IV.

SAINT-JUST.

Le sacrifice est donc accompli ! — j'ai fait taire
Mon sein qui rugissait d'amour et de colère,
J'ai comprimé mon cœur de ma puissante main,
Et mon cœur s'est brisé sous cette main d'airain.
Oh ! lorsque sans pitié pour son propre délire,
De sa poitrine en feu tout à coup on retire
L'amour qui la rongait de son bec de vautour,
La place encor palpite et saigne plus d'un jour !
— Indigne plainte ! il faut que ma fierté surmonte
Ces faiblesses d'enfant qui me couvrent de honte.
Saint-Just, Saint-Just ! vraiment, il te sied bien à toi,
A toi dont on ne dit le nom qu'avec effroi,

De suivre en soupirant les pas d'une maîtresse,
Comme l'ours muselé qu'un jongleur tient en laisse,
Et de tendre les bras à des chaînes de fleurs !
Ayons des ennemis, mais non pas des railleurs.
— En sauvant d'une main pleine de la vengeance,
Je me montre à leurs yeux plus grand que ma puissance.
Je délivre un rival, mais près de son cercueil.
— J'étouffe mon amour, je reprends mon orgueil !

SCÈNE V.

SAINT-JUST, CHÉNIER, AIMÉE.

AIMÉE, *bas à Chénier.*

Saint-Just !

SAINT-JUST, *à Chénier.*

Ma volonté, celle de Robespierre,
T'arrache au Tribunal Révolutionnaire ;
Citoyen, tu n'auras pour juges que nous deux.

(Bas.)

J'espère te servir, te sauver ; je le veux.

(Haut, à Aimée)

Au monde, à tes amis tu vas être rendue

(Bas)

Tu recevras ce soir, pour délivrer ta vue
D'un souvenir vivant qui doit t'être odieux,
Avec ta liberté mes éternels adieux.
Garde mon secret ; nul ne saura que je t'aime,
Et tâche, s'il se peut, de l'oublier toi-même.

(Il sort).

SCÈNE VI.

CHÉNIER, AIMÉE

CHÉNIER

De ma surprise encor je ne puis revenir :
Qui donc ainsi pour nous a pu les attendre ?

AIMÉE.

Qu'importe ? nos beaux jours vont reprendre leur course,
Suivons leurs flots dorés sans en chercher la source ;
Sans voir d'où le bonheur nous vient, soyons heureux !
Et bénissons la main qui nous sauve tous deux.

CHÉNIER.

Tu dis vrai ! si l'espoir est le rêve d'un rêve,
Espérons et rêvons ! Lorsqu'un beau jour se lève,
Des spectres de la nuit on perd le souvenir.
Oublions le passé, rions à l'avenir.
Je le savais, mon Dieu, que vous vieilliez sur elle !
Ange ! oui, je le savais que vous étiez trop belle
Pour mourir, que jamais Dieu ne le permettrait, —
Et qu'en vous regardant le cœur leur faillirait !

AIMÉE.

Votre salut est dans vos mains. Mais il vous reste
A ne pas tout risquer par un orgueil funeste :
C'est de lui qu'à présent je dois me défier.
Il faut savoir descendre à vous justifier :
Me le promettez-vous ?

CHÉNIER.

Vous serez obéie,
Oui... Mais n'attendez pas que pour sauver ma vie

Je descende au mensonge, et vienne sans pudeur,
Flétrissant un passé dont je me fais honneur,
Renier devant eux mon existence entière.
Aimée, avant mes jours votre estime m'est chère.

AIMÉE.

Alors tout est perdu, mon Dieu !

CHÉNIER.

Tout est sauvé !

AIMÉE.

Que dites-vous !

CHÉNIER.

Le temps est peut-être arrivé
Qui doit délivrer d'eux notre belle patrie,
Et la France renaît de sa longue agonie !
Dès demain, Robespierre à la Convention
Doit être déclaré traître à la nation ;
Quelques heures encore il faut que le mystère
Protège ce complot, et je devrais le taire :
Un ami, prisonnier et proscrit comme moi,
Aujourd'hui l'est venu confier à ma foi.
Un jour encore, et plus d'hécatombes humaines !
De ces hommes de sang les fureurs seront vaines
Quand le peuple, pareil à la mer en courroux,
Entre deux de ses flots les dévorera tous !

AIMÉE.

Espérance bien douce, et peut-être bien vaine !

CHÉNIER.

Ce n'est qu'une espérance, après tout incertaine,
Je le sais ! mais le ciel parle ! mais une voix
Me dit que je serai bientôt libre, — et j'y crois ! —

Un riant avenir à mes yeux se découvre :
Je lis au divin livre, à la page qui s'ouvre,
Que les temps sont venus qu'appelaient tous mes vœux,
Qui réaliseront les projets merveilleux
Que je faisais jadis pour nous et pour la France,
Quand le prisme éclatant de la blonde espérance
Projetait sur mes jours ses rayons enchantés :
La gloire couronnant d'immortelles clartés
Mont front vivant encor ; tous les hommes, mes frères,
Las de baigner de sang les pieds de leurs chimères,
Prosternés sous la loi que dicta l'Éternel,
Se tenant embrassés devant un même autel :
Et puis, parfumant tout, divinisant mon rêve,
Ton image brûlante apparaît et se lève,
Et je vois rayonner ton sourire embaumé
Entre ces visions et mon regard charmé ;
Sur elles resplendit ton amour qui les dore,
Et les rend à mes yeux plus célestes encore !
Si je suis insensé, laisse-moi mon erreur,
Car elle est sainte et belle, et se nomme bonheur !

AIMÉE.

André, vous vous créez mille chimères folles :
Mais mon âme se livre à vos douces paroles,
Et vos illusions, jeune et rapide essaim,
Chantent autour de moi, se tenant par la main,
Et prennent votre voix pour ravir ma pensée.
Vous êtes insensé ! mais je suis insensée
Comme vous ; mais je ris quand vous riez ; je sens
Que mon cœur se dilate et vibre à vos accents ;
Mais je suis les sentiers où votre bras m'entraîne,
Et si c'est un abîme où le destin nous mène,

S'il nous faut y tomber, je ne le verrai pas :
Vous semez trop de fleurs sous chacun de mes pas !
Sans que jamais mon front d'un doute s'obscurcisse,
André, je vous suivrai partout, même au supplice !

CHÉNIER.

Pauvre ange ! ne crains rien, tous nos maux vont finir,
Tout change !...

AIMÉE

Taisons-nous, j'entends quelqu'un venir.

SCÈNE VII.

LES MEMES ; SAINT-JUST, *suivi de plusieurs gardes.*

SAINT-JUST, *apercevant Aimée.*

Encore !...

(Aux gardes.)

Emmenez-la d'ici.

(Les gardes emmènent Aimée.)

SAINT-JUST, *à Chénier.*

De la prudence !

CHÉNIER.

Quand je vous maudissais, vous preniez ma défense !
C'est notre bon destin qui vers nous vous conduit.
Dites-moi...

SAINT-JUST.

Rien ! tais-toi ; Robespierre me suit.

SCÈNE VIII.

ROBESPIERRE, SAINT-JUST, CHÉNIER.

CHÉNIER, *à part, tandis que Robespierre parle bas à Saint-Just.*

Le voilà donc, celui que notre destinée
Pose debout, les pieds sur la France enchaînée !
Irais-je lui donner ce plaisir inouï
De me voir suppliant et rampant devant lui ?
Je sens mon cœur bondir de colère et de haine ;
Mon sang bout !

ROBESPIERRE, *à Chénier.*

Citoyen, tu sais ce qui t'amène
Devant nous : réponds-nous sans feinte et sans détours ;
La seule vérité doit être ton recours.

(Il s'assied ainsi que Saint-Just).

— Lorsque Louis Capet, coupable envers la France,
Fit aux représentants parvenir sa défense,
De sa lettre, dis-moi, quels furent les auteurs ?

CHÉNIER.

Malesherbes et moi. — Du faite des splendeurs
Descendu tout à coup à l'infortune extrême,
Ce roi dont le seul crime était le diadème
(J'ose le dire encor), — quand il reçut des cieux
Le sacre du malheur, devint grand à mes yeux
De toute la grandeur de cette chute immense.

ROBESPIERRE.

Une femme immolait Marat à sa vengeance ;
On te vit applaudir à ce crime odieux.

CHÉNIER.

L'action de Charlotte était sainte à mes yeux.

ROBESPIERRE.

Tu sais aussi fort bien manier la satire :
Ces vers le prouvent...

(Il tire de sa poche un papier qu'il passe à Saint-Just.)

— Tiens. Saint-Just, tu peux les lire.

SAINT-JUST, *lisant.*

« Mourir sans vider mon carquois !
» Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
» Ces bourreaux barbouilleurs de lois !
» Ces tyrans effrontés de la France asservie... »
— Ces vers sont-ils de toi ? dis !

CHÉNIER.

Ces vers sont de moi.

ROBESPIERRE.

C'est à nous qu'il s'adresse.

CHÉNIER.

Oui.

ROBESPIERRE.

Tu l'entends.

SAINT-JUST.

Eh quoi ...

ROBESPIERRE.

Qu'en penses-tu, Saint-Just ? Apprends à le connaître,
Celui que tu voulais absoudre. C'est un traître
Qui servit le tyran jusqu'à son dernier jour ;
Puis, quand le poignard frappe un de nous à son tour

Il applaudit au meurtre ; et pour comble d'audace
Il vomit contre nous l'injure et la menace !
Et tu le défends ?

SAINT-JUST.

Non, j'ignorais tout ceci.

(à Chénier.)

N'attends plus rien de moi, citoyen.

CHÉNIER.

Ah ! merci,

Car je puis désormais vous répondre sans feindre ;
Merci, messieurs ! J'avais promis de me contraindre,
Mais à présent, je vais parler en liberté,
Comme on le fait au seuil de son éternité.
Or donc, écoutez-moi : Vous remplissez sans crainte,
Si l'on doit vous en croire, une mission sainte :
Eh bien ! soit, je le veux. Le poète aujourd'hui
Doit accomplir aussi sa mission. C'est lui
Qui défend l'innocent et condamne le juge,
Et contre ses arrêts il n'est point de refuge.
A votre tribunal nous sommes amenés :
Au mien depuis longtemps vous êtes condamnés.

ROBESPIERRE, à *Saint-Just*.

Eh bien ?...

CHÉNIER.

La liberté, que vous semblez défendre,
Moi je crois mieux que vous l'aimer et la comprendre.
Son règne doit venir ! mais est-ce avec du sang
Qu'il vous faut arroser le jeune arbre naissant ?
Qu'y gagnez-vous ? Ses fruits sont amers, ses racines
Périssent, et bientôt l'arbre tombe en ruines !

De la hache surtout épargnons-lui l'affront,
Afin que ses rameaux ombragent notre front.
Ce qu'il faut lui donner, c'est la chaleur féconde
Qui vient des cieux, l'air libre et la fraîcheur de l'onde,
Et nous verrons de fleurs sa tige se couvrir. —
Ainsi la liberté doit lentement fleurir.
Aux rayons de l'esprit elle croît grande et fière :
Que lui faut-il ? du temps, de l'air, de la lumière.
La raison doit verser ses clartés aux flots purs
Sur les plus nobles fronts, aux rangs les plus obscurs.
— Or, interrompant l'œuvre à peine commencée,
Vous avez proscrit, vous, les rois de la pensée,
Ces hommes qui, semant un grain dans l'avenir,
Prendent un siècle entier pour le laisser mûrir.
Je vous le dis : malheur au bras qui les arrête !
Ils sont grands et puissants au fond de leur retraite ;
Oui ! grands, sans la terreur ; puissants, sans le remords !
Et s'ils sont patients, c'est parce qu'ils sont forts.
— Enfin la liberté telle que je la rêve
Pour défense n'a point l'échafaud, mais le glaive ;
Non pas les délateurs, les bourreaux, mais les lois !
Des hommes et du ciel vous violez les droits :
Ne les réclamez plus, votre âme en est indigne ;
Parler de liberté, c'est une audace insigne !
Lorsque vous l'invoquez on dit : Ce n'est qu'un nom !
C'est vous qui la perdez, vous, mes juges ! — mais non,
Ce titre est usurpé par vous, je vous récuse ;
Traîtres envers l'Etat, c'est moi qui vous accuse.

SAINT-JUST, à Robespierre qui hausse les épaules.

Voilà comme on nous juge ! on ne voit pas le bien,
Mais le mal ; le but plaît, on blâme le moyen.

Peut-on tirer des cœurs les préjugés tenaces
Sans qu'il en reste aux mains quelques sanglantes traces ?
Dieu même, auprès du bien mit le mal en tout lieu :
Les hommes feront-ils ce que n'a point fait Dieu ?

ROBESPIERRE.

Tu discutes, Saint-Just... Naïveté sublime !

CHÉNIER.

Les sophismes toujours ont fait naître le crime.
Le Tout-Puissant pouvait dans sa création
Semer partout le mal, même à profusion ;
Il avait mesuré de son regard suprême
Tout le bien qui devait résulter du mal même :
L'équilibre éternel n'en était point troublé.
Mais à vous l'avenir ne s'est pas dévoilé ;
Quand vous aurez sapé l'édifice à sa base,
Dans sa chute soudaine il faut qu'il vous écrase :
Songez-vous seulement à bâtir en son lieu ?
Malheureux, qui voulez-vous comparer à Dieu
Et croyez qu'il est Dieu seulement par sa foudre !...
Vains subterfuges ! — Non, je ne puis vous absoudre.

(Robespierre et Saint-Just se lèvent.)

ROBESPIERRE, *ricanant et montrant une liste.*

(Pendant que Chénier parlait, Robespierre méditait ou écrivait paraissant occupé d'autre chose ; Saint-Just écoutait d'un air pensif.)

Nous sommes condamnés !

CHÉNIER.

Ecrivez mon nom là.

ROBESPIERRE, *qui a écrit pendant qu'il parlait.*

Ton nom ? C'est inutile, il s'y trouvait déjà.
— Citoyen, tu n'as plus que deux jours d'existence :
Prépare-toi !

SAINT-JUST, *bas à Chénier.*

Tu l'as voulu : plus d'espérance !

ROBESPIERRE.

Des palmes des martyrs tes yeux sont éblouis :
Sois content ! nous t'offrons le trône de Louis.

CHÉNIER.

C'est le tien, Robespierre, et tu vas y paraître !
Tu me laisses deux jours, tu n'en es pas le maître ;
Ton juge par ma voix vient te dire à son tour :
Robespierre, debout ! voici ton dernier jour !

(*Robespierre sonne : des hommes armés envahissent la salle,
il leur montre Chénier et sort par la droite, avec Saint-Just,
pendant que le rideau tombe.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

(L'intérieur d'un cachot à la Conciergerie. — A gauche, une petite table avec ce qu'il faut pour écrire. — Deux chaises de paille. — Porte au fond, fenêtre ouverte à droite.)

SCÈNE I^{re}.

CHÉNIER, TRUDAINE.

TRUDAINE.

André, nous allons donc vivre ou mourir ensemble !
Le destin bienveillant qui toujours nous rassemble,
Qui nous fit compagnons et d'étude et de jeux,
Jusqu'au fond du cachot nous réunit tous deux.

CHÉNIER.

Nous devons être encore compagnons de supplice.

TRUDAINE.

Non, car de nos bourreaux le ciel fera justice !

(Un papier tombe par la fenêtre.)

Tiens, regarde, un billet ! c'est sans doute un avis
Qu'on nous donne...

CHÉNIER.

Eh bien ?

TRUDAINE.

Tiens ! avais-je raison ? lis !

CHÉNIER, *lisant*.

« Tous vos amis sont prêts; c'est demain qu'on vous venge. »

TRUDAINE.

Eh bien ! que disais-je ? André, tu vois, tout change !
Ces jours que nos amis veulent sauver, pour moi
Ce ne sont que des jours : c'est la gloire pour toi !

CHÉNIER.

La gloire ! — à tant d'orgueil ta pitié va sourire, —
A tout autre que toi je n'oserais le dire,
Mais il est vrai ! je vois resplendir aujourd'hui
Une gloire immortelle à mon œil ébloui.
Oui, du souffle de Dieu ma poitrine s'embrase ;
Oui, je sens déborder de mon cœur en extase
L'inspiration sainte ; oui, je crois à présent
Que d'une lyre d'or le ciel m'a fait présent !
Cet amour noble et pur, cette flamme éthérée
Inconnue à mes sens et longtemps ignorée,
Me grandit ; et je crois, dans ce transport divin,
Qu'une âme plus ardente est éclosée en mon sein !
— L'art, cet autre soleil qui sur nos fronts se lève,
Qui mûrit la pensée et vers le ciel l'élève,
L'art n'est pas un accord formé de sons divers,
Ni les mots en cadence enchaînés dans un vers,
Ni l'aride contour tracé d'une main sûre, —
O non ! mais c'est l'esprit éclairant la nature ;
C'est le monde et le cœur vibrant à l'unisson
Dans un chant, dans un vers, dans un trait, dans un son !

— Or, l'artiste aux pensers généreux, et qu'anime
Une affection sainte, un dévoûment sublime,
Est grand par cela même : il lui suffit d'ouvrir
Son âme, pour charmer un monde et l'attendrir !

(Il se dirige vers la table à gauche.)

SCÈNE II.

LES MEMES, SAINT-JUST.

TRUDAINE.

Mais on vient.

CHÉNIER.

C'est Saint-Just !

SAINT-JUST, à *Trudaine*.

Laisse-nous seuls.

CHÉNIER, *bas à Trudaine qui hésite*.

Silence !

Obéis !

(Trudaine sort.)

SCÈNE III.

CHÉNIER, SAINT-JUST.

CHÉNIER.

N'avez-vous pas dit : Plus d'espérance !
Qui donc peut de nouveau vous ramener vers moi ?

SAINT-JUSTE.

Malheureux ! qu'as-tu fait ? tu la perds avec toi !
Ton audace a rendu le juge inexorable :
Il l'a condamnée !

CHÉNIER.

Oh ! je suis un misérable !
Sauvez-la ! vous aussi, vous pouvez ordonner...

SAINT-JUST.

Je puis tout pour punir, et rien pour pardonner.
— Moi libre, moi puissant ! dérision ! — que faire ?

CHÉNIER.

Robespierre peut tout, lui qui vous traite en frère...
De grâce, parlez-lui, tâchez de le fléchir...

SAINT-JUST.

Jusqu'à lui maintenant pourrais-je parvenir ?
En aurais-je le temps ? Peut-être avant une heure
On viendra la chercher...

CHÉNIER.

Il faudra qu'elle meure,
Et je vivrais, moi ? non !

(A Saint-Just.)

C'est donc pour aujourd'hui !

SAINT-JUST.

Voici la liste.

CHÉNIER.

Dieu ! — mais nous pouvons sans lui
Réparer tout.

SAINT-JUST.

Comment ?

CHÉNIER.

C'est vous seul que j'implore !
Vous pouvez effacer ce nom...

SAINT-JUST.

La liste encore

Sera-t-elle complète ?

CHÉNIER.

Un autre nom... le mien !

(Voyant qu'il hésite.)

Je suis condamné, moi, vous le savez trop bien !

Et qu'importe ma vie ? il s'agit de la sienne.

SAINT-JUST.

Tu le veux !

CHÉNIER.

Dépêchons, avant que l'heure vienne.

Nous n'avons pas de temps à perdre.

(Un doigt sur la liste.)

C'est ici.

(Saint-Just efface.)

C'est bien.

SAINT-JUST, *écrivant son nom.*

Elle vivra, mais tu mourras.

CHÉNIER, *lui serrant la main avec effusion.*

Merci !

(Saint-Just fait un pas pour sortir, Chénier l'arrête.)

CHÉNIER.

Si je pouvais, avant que l'arrêt s'accomplisse,

La revoir, elle !...

SAINT-JUST, *à part.*

Allons ! un dernier sacrifice !

CHÉNIER.

La voir, et puis mourir !

SAINT-JUST.

Tu seras exaucé.

(Il sort.)

CHÉNIER.

Pardonnez-lui, seigneur, il n'était qu'insensé !

SCÈNE IV.

CHÉNIER, *seul.*

Que le crime demain périsse, ou qu'il prospère,
Nous nous embrasserons au ciel, ô mon vieux père !

(Il fait quelques pas vers l'avant scène, les bras croisés, la tête penchée, et plongé dans une profonde rêverie.)

Puisque l'éternité m'appartiendra bientôt,
Ce monde, que déjà je regarde d'en haut,
S'efface ; à mon oreille aucun bruit n'en arrive. —
Ainsi le nocher voit s'évanouir la rive
Aux nombreuses clameurs, — puis n'a devant les yeux
Rien que l'immensité de la mer et des cieux.
— Quand mon âme a rompu son exil, et salue
Le rivage natal que découvre sa vue,
De ces biens, vrais ou faux, que je laisse après moi,
Tout ce que je regrette en ce monde, c'est toi,
Toi qui viens, lorsque l'heure implacable s'avance,
Me montrer quels trésors me gardait l'existence !
Ton amour devait donc n'éclairer que le seuil
D'un sépulcre ! c'était la lampe du cercueil !
Partagée avec toi, combien ma renommée
M'eût paru glorieuse et sainte, ô mon Aimée !

J'eusse voulu me faire un nom grand entre tous
Pour pouvoir de plus haut descendre à tes genoux ;
J'eusse dans tes regards puisé la poésie ;
J'eusse mis à tes pieds ma corbeille choisie
De vers tout imprégnés d'amour, suaves fleurs
Qui naissent d'un sourire et qu'arrosent des pleurs, —
Oui, l'immortalité serait à toi peut-être !
Car, qui sait si le ciel ne m'avait pas fait naître
De ces hommes élus dès ce monde, de ceux
Que Dieu fait tellement resplendir de ses feux,
Que s'ils ont rencontré sur la terre une femme
Qui leur donne sa vie et qui prenne leur âme,
Leurs lèvres, en venant à son front se poser,
Y laissent une étoile après chaque baiser ?
Ah ! si c'est une loi de cette courte vie
Qu'un seul instant d'espoir comme un crime s'expie,
Pourquoi, mon Dieu ! pourquoi me montrer ici-bas
L'amour et le plaisir qui me tendent les bras,
Un bonheur, ô mon Dieu, si grand qu'il semble un rêve, —
Alors que du tombeau la pierre se soulève !...

(Un silence.)

— Mais où t'égares-tu ? — Ces regrets puérils
Sont-ils dignes de toi ? — Quoi donc ! tes pieds sont-ils
Tellement attachés à ce sol de misère,
Que ton regard hésite et se porte en arrière ?
Regarde devant toi, regarde ! Vois les cieux
Qui t'ouvrent leurs trésors : franchis d'un pied joyeux
Les bornes de l'exil : c'est la terre promise !
— Qu'on entende vibrer la lyre qui se brise ;
— Poète, chante encore, et que l'hymne d'adieu
S'échappe avec ton âme et remonte à ton Dieu !

SCÈNE V.

CHÉNIER, puis AIMÉE.

CHÉNIER, *écrivant.*

« Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre
» Anime la fin d'un beau jour,
» Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre :
» Peut-être est-ce bientôt mon tour... »

AIMÉE, *qui vient d'entrer.*

André !...

CHÉNIER, *se levant.*

C'est elle ! Aimée ! ah ! c'est Dieu qui m'envoie
A l'heure de mourir cette dernière joie !

AIMÉE, *essayant de sourire.*

Vous parlez de mourir ! avez-vous oublié
Ce projet, qu'en secret vous m'avez confié ?
Ne me disiez-vous pas : Encore une journée,
Et nous verrons pour nous changer la destinée ?
— Je sais tout ! devant eux vous n'avez pas fléchi ;
Je voulais vous sauver ! Avez-vous réfléchi
Que pour toujours ma vie est liée à la vôtre
Et que la mort de l'un sera celle de l'autre ?

(Mouvement d'André.)

Ce n'est pas un reproche, André... Je ne crains rien,
J'ai confiance en Dieu. Dieu vous sauvera bien !

CHÉNIER.

Pourquoi me dérober tes larmes ? pourquoi feindre ?
Oh ! cela me fait mal. Pleure sans te contraindre :

Renfermée en ton sein, cette sourde douleur
Est affreuse, et te brise, et me navre le cœur.
Que je puisse essuyer les pleurs de ton visage,
Que je puisse du moins te consoler... Courage !
Vois, je suis calme, moi.

AIMÉE.

Que doit-il arriver ?
Du courage ! et pourquoi, si l'on doit vous sauver ?
Que vous ai-je donc fait ?

CHÉNIER.

Ah ! que Dieu te délivre
De ce funeste amour ! — Laisse-moi ! tu dois vivre,
Toi — vivre heureuse !

AIMÉE.

Et vous, mon Dieu !

CHÉNIER.

Non, calme-toi,

Je ne dois pas encor mourir... Mais malgré moi
Dans mon âme une idée affreuse vient de naître.
Nul de nous ne connaît son lendemain. Peut-être
Faudra-t-il nous quitter, — non, ce n'est seulement
Qu'un doute qui m'obsède, un noir pressentiment, —
L'éternité peut-être à cette heure m'appelle.

AIMÉE.

André !...

CHÉNIER.

Qui sait, alors ? car vous êtes si belle !
Tant d'hommages flatteurs entoureront vos pas !
Votre esprit transporté ne se souviendra pas
De celui qui, mourant, avait l'âme ravie,
Puisque vous lui donniez un jour de votre vie !

AIMÉE.

André, mais quel démon vous fait parler ainsi ?
Ah ! si vous mouriez, vous, moi je mourrais aussi.

CHÉNIER.

On le croit lorsqu'on aime... et plus tard, on oublie...
Il n'est pas de douleur qui remplisse une vie.
Cet amour ne sera pour vous, dans l'avenir,
Que le rêve d'une heure, un lointain souvenir,
Un rayon de soleil qui, luttant avec l'ombre,
Rendit pour un moment votre prison moins sombre, —
Ou bien la fleur sauvage éclore sur le mur,
Qui parfumait jadis votre cachot obscur
Et que vos yeux distraits ont parfois caressée...
La mort serait horrible avec cette pensée !

AIMÉE.

Vos paroles, André, tombent de tout leur poids
Sur mon cœur qui se brise, et c'est trop à la fois !
Vous êtes sans pitié.

CHÉNIER.

Mon pauvre ange, pardonne !

AIMÉE.

Non, vous avez raison. — Il faut que je te donne
La preuve que je t'aime. Il faut que devant Dieu
Nous soyons à jamais unis, et dans ce lieu !
Et si de l'un de nous sonne l'heure suprême,
Qu'il sache qu'ici-bas la moitié de lui-même
Reste pour le pleurer !

CHÉNIER.

Bonheur inespéré !
En face de la mort ce serment est sacré

Comme fait dans l'église et béni par le prêtre.
Le Ministre nous manque : adressons-nous au maître,

(Il lui prend la main et lève les regards au ciel.)

Toi, dont on a brisé les simulacres d'or,
Mais qui règnes toujours, et possèdes encor
Pour temple l'univers, pour autel la nature,
Pour encens les soupirs de toute créature,
Pour cantiques sacrés les battements des cœurs,
Dont le doux bruit se mêle à tes célestes chœurs,
Toi qui sais, s'il le faut, pour venger ton injure
Par delà cette vie atteindre le parjure,
Seigneur ! étends sur nous ta main pour nous bénir !

(A genoux.)

Je jure de l'aimer jusqu'au dernier soupir,
D'être, si tu me veux laisser sur cette terre,
Son appui, son époux à la fois et son frère ;
Je le jure ! et quand l'heure aura sonné, Seigneur !
J'irai te rendre au ciel compte de son bonheur.
Tu mis dans nos deux cœurs une pareille flamme :
Unis-les aujourd'hui pour n'en faire qu'une âme !

(Il se lève ; à Aimée.)

Maintenant, à ton tour : seras-tu désormais
L'ange de mon foyer, ma compagne à jamais,
Ma femme ?...

AIMÉE.

Je le jure.

(Elle se lève à son tour.)

CHÉNIER.

Union fortunée !

Viens, qu'un baiser en soit le gage...

(Il l'embrasse au front.)

Elle est signée.

AIMÉE, *penchant sa tête sur l'épaule d'André.*

Maintenant et toujours, André, je suis à toi !

A toi jusqu'au tombeau, mon seigneur et mon roi !

CHÉNIER.

Accepte mon dernier serment, mon Dieu : Je jure
Que ma mort va la rendre au monde, chaste et pure !

AIMÉE.

Que dis-tu ?

CHÉNIER.

Que la mort peut, en rompant ces nœuds,
Te laisser bientôt libre et prête à d'autres vœux...
Dieu retire sa main d'une union qu'amène
L'oubli d'un saint amour. Une nouvelle chaîne
Peut de fleurs d'oranger couvrir un front en deuil :
Le ciel ne bénit pas un lit fait d'un cercueil.

AIMÉE.

Encore, André !... c'est mal... Quel délire est le vôtre ?
Depuis que pour jamais nous sommes l'un à l'autre,
Mon âme de nouveau s'est ouverte à l'espoir.
Quand nous étions tous deux à genoux, j'ai cru voir
S'étendre sur nos fronts une main de lumière.
— Mais à tes noirs pensers pourquoi donner carrière ?
Oh ! crois-moi, nous vivrons ! nous vivrons à nous deux,
Loin de tous, moi pour toi, toi pour moi, je le veux !
Tu n'exposeras plus pour de vaines paroles
Ta liberté, tes jours, dans des querelles folles :

Mon André, laisse-les s'arracher les morceaux
D'un pouvoir qu'a souillé la fange des ruisseaux :
A quoi bon tout cela ? je t'appartiens ; la vie,
C'est aimer ; désirer autre chose est folie !
Quelle triste couronne oserons-nous poser,
Quels lauriers de triomphe, où l'on mit un baiser ?
Tu chercheras la gloire immortelle et sereine
Qui ne s'est point flétrie au souffle de la haine,
Et que ne suivent pas les larmes et le deuil :
Et celle-là sera ma joie et mon orgueil !
Celle-là rend heureuse une femme qu'on aime !
Oh ! moi, je suis de toi plus fière que toi-même,
Et l'éclat de ton front rejaillit sur le mien !

CHÉNIER, *pensif.*

Son sourire me navre.

AIMÉE.

André, qu'as-tu donc ?

CHÉNIER.

Rien...

(*A part.*)

Pauvre enfant ! son époux n'est plus de ce royaume.
Celui qu'elle a juré de suivre, est un fantôme !

AIMÉE.

Nous irons habiter la campagne, — bien loin
D'ici, — dans l'Italie, où le ciel a pris soin
D'unir tout ce qu'on aime et tout ce qu'on admire, —
Ou dans ta belle Grèce, où l'éternel sourire
Tombe d'un ciel doré sur une terre en fleurs !
— N'est-ce pas ? — Au milieu de sites enchanteurs :
Une blanche maison de vergers entourée.
Quelques arbres touffus en masqueront l'entrée

Comme d'un sanctuaire. Et j'aimerais encor
Voir, le long du mur blanc, pendre des grappes d'or.
— Et des fleurs au balcon, des fleurs à la fenêtre,
Des fleurs partout... Je vois d'ici le toit champêtre,
La frêle jalousie ouverte au vent du soir,
A l'heure où nous irons sur l'herbe nous asseoir,
Parler, sous un ciel pur où le regard se plonge,
De l'obscur prison qu'égayait un doux songe, —
Et nous ressouvenant d'un passé douloureux,
Nous nous estimerons mille fois plus heureux !

CHÉNIER.

Aimée ! ah ! je ne puis te laisser ce beau rêve...

AIMÉE.

Que dis-tu !

CHÉNIER.

Le réveil doit être horrible !...

AIMÉE.

Achève !...

CHÉNIER.

Pourquoi pâlir ? on s'aime ailleurs comme ici-bas,
L'amour est éternel, car l'âme ne meurt pas...

(Bruit au dehors.)

AIMÉE.

Quel est ce bruit ?

CHÉNIER.

C'est...

AIMÉE.

Quoi ?...

CHÉNIER.

Je ne puis te le dire !...

AIMÉE.

Le char des condamnés !

CHÉNIER.

Sa terreur me déchire !

C'est pour moi qu'il vient...

AIMÉE.

Ah !...

(Elle tombe évanouie, Chénier la pose doucement sur la chaise.)

CHÉNIER, à ses genoux, ses mains dans les siennes.

Aimée ! ah ! réponds-moi !

Enfant ! mais je te dis que je vivrai pour toi.

Mourir lorsque je suis aimé ! c'est impossible,

Dieu ne le voudra pas, ce serait trop horrible !...

— Qu'ai-je dit ?... Mais ils sont là, tout prêts à venir...

Oh ! je suis insensé, c'est vrai qu'il faut mourir !

Mourir ! quand elle m'aime et quand j'aime la vie,

Mourir !... Et cependant,

(Une main à son front.)

J'avais là le génie, —

(La main sur le cœur.)

Là, le bonheur !... — Aimée ! ouvre les yeux ! malheur !

Oh ! la quitter ainsi !... Protégez-la, Seigneur !

(Le commissaire entre avec le geôlier.)

Les voilà !

(Au geôlier.)

Par pitié, veille, veille sur elle !

— Aimée, adieu ! je meurs pour toi : la mort est belle !...

(Il sort avec le geôlier, etc.)

SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

AIMÉE, puis SAINT-JUST.

AIMÉE, *revenant à elle*

André !... — Dieu ! les bourreaux l'entraînent ! Ah ! le voir
Ainsi !... non ! laissez-moi le suivre ! Oh ! désespoir !
(Elle s'élance vers le fond et recule devant Saint-Just qui entre.)
Ah ! vous l'avez tué !

SAINTE-JUST.

Grâce ! vous deviez vivre,
Vous avant tout ! voici l'acte qui vous délivre...

AIMÉE, *déchirant l'acte.*

Je n'en veux pas sans lui, de cette liberté :
C'est un dernier affront que vous m'avez jeté !
Vous osez m'infliger cette honteuse épreuve !
Maudite soit la main qui me fait libre et veuve !
— France, voile ton front sous un deuil solennel :
Te voilà veuve aussi d'un poète immortel !

FIN.

MISE EN SCÈNE

Le premier personnage inscrit se trouve à gauche du spectateur, et ainsi de suite. Les mots de gauche et de droite s'appliquent au spectateur.

Les entrées qui ne sont pas autrement indiquées ont lieu par le fond.

ACTE I^{er}.

SCÈNE I^{re}. — Maillé, Loiserolles, Trudaine.

(1) Maillé, De Trenck, Loiserolles, Trudaine.

SCÈNE III. — Maillé, Trudaine, Chénier, De Trenck, Loiserolles.

SCÈNE V. — Aimée entre et sort par la droite du spectateur, où se trouve la prison des femmes : Chénier et Trudaine sortent par la gauche ; et les autres prisonniers par le fond.

(2) Aimée, geôlier.

SCÈNE VII. — Saint-Just, Aimée. (3) Aimée, Saint-Just.

SCÈNE VIII. — Les prisonniers entrent à la sortie de Saint-Just et se rangent des deux côtés de la scène : le commissaire et le geôlier se placent des deux côtés de la porte, laissant voir les gardes entre eux.

1^{er} Plan : André à gauche ; Aimée, à droite. 2^e Plan : Maillé. Montmorency. 3^e Plan : Prisonniers ; commissaire ; gardes ; geôlier ; prisonniers.

Le commissaire et le geôlier n'entrent qu'après ce vers :

« Et vous épargnerez la main qui le délivre »

ACTE II.

Catherine entre et sort par la gauche.

SCÈNE I. — Fouquier, Robespierre.

SCÈNE II. — Catherine, Robespierre.

(4) Robespierre, Saint-Just. (5) Saint-Just, Robespierre.

SCÈNE V. — Chénier, Saint-Just, Aimée.

(6) Aimée, Chénier, (Chénier s'assure qu'il n'est pas écouté).

SCÈNE VIII. — Chénier, Robespierre, Saint-Just.

ACTE III.

(7) Saint-Just, Chénier.

PRINCIPAUX PERSONNAGES

Robespierre. — Trente-cinq ans. (Jeune premier, 1^{er} amoureux), Cheveux poudrés, coiffure prétentieuse, cravate et gilet blancs. Habit clair à boutons de métal, bleu de préférence. Culotte de nankin, bas blancs. Echarpe tricolore.

Saint-Just. — (Jeune premier.) Vingt-six ans. — Costume simple et élégant. Cravate blanche, pantalon collant, bottes à revers. Chapeau à plumes tricolores. Echarpe.

André. — (1^{er} rôle) — Habit clair à boutons de métal, pantalon, bottes à revers. Cravate négligemment nouée. Cheveux longs, rejetés en arrière.

Aimée. — (1^{er} rôle.) — Robe blanche à manches courtes. Coiffure très simple.

Catherine. — (Ingénuité.) — Costume sombre. Bonnet à la Charlotte Corday.

Trudaine. (1^{er} ou 2^e amoureux.) — Costume à peu près semblable à celui André.

De Trenck. — (Raisonneur.) — Vieillard. Habit de prison rappelant l'homme de cour.

Fouquier. — Costume sévère. Echarpe tricolore.

(Le bruit de la foule, au troisième acte, peut être avantageusement remplacé par un roulement éloigné de tambour, qui se fait encore entendre à la chute du rideau.)



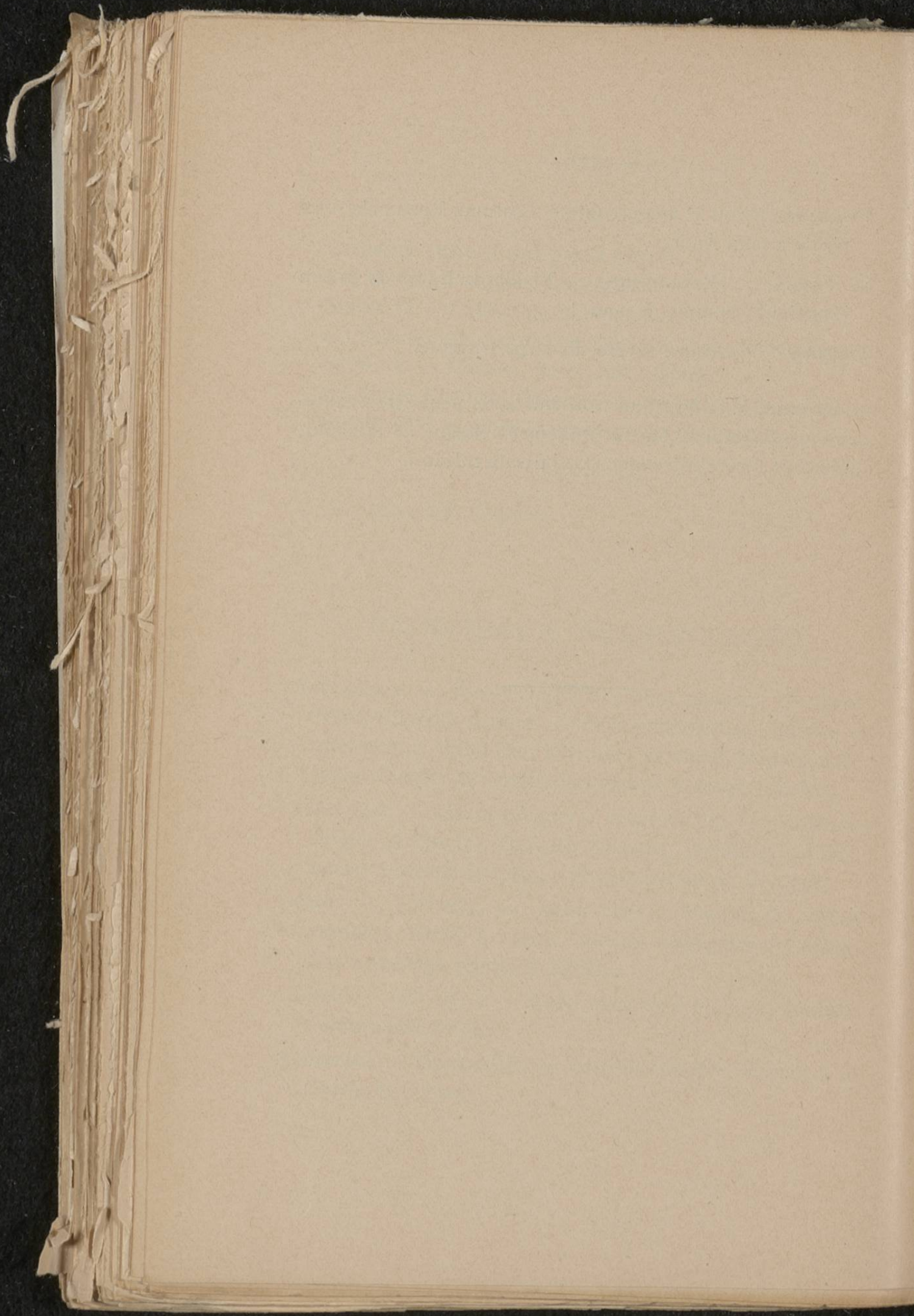


TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE, par M. Louis PIÉRARD VII

HEURES D'OR

La Poésie et les Poètes	3
La Bûche du Foyer	15
Juana la Folle	
(<i>Tableau de M. Louis Gallait</i>)	21
Robermont	26
Fleurs d'Hiver	30
Rêve.	
(<i>Traduit d'Uhland</i>)	33
Amnistie	35
La Voix des Aïeux	38
Le Chant de la Bohémienne.	
(<i>D'après la Signora Adèle Curli</i>)	42
Tercets	45

Poison et Parfums	47
Apparition	48
La Guerre	52
Vieux Pont des Arches. (<i>A Liège</i>).	59

FLEURS D'ALLEMAGNE
& POÉSIES DIVERSES

Les Trois Bohémiennes. (<i>Lenau</i>)	64
Dom Ramire. (<i>Henri Heine</i>)	66
La Maison abandonnée. (<i>A. Kahlert</i>)	72
L'Anneau. (<i>Uhland</i>)	74
L'Idéal. (<i>Schiller</i>).	76
L'Infanticide. (<i>Schiller</i>)	80
La Promenade. (<i>Schiller</i>)	86
Le Pays des Rêves	92
André Vésale	102
Fleur et Parfum	106

Fantaisie	108
Premier beau Jour	110
Près d'un Berceau	112
Fantaisie	114
Amour de l'Or	116
Dédain	117
Rêverie	118

ANDRÉ CHÉNIER

Tragédie en trois actes

Avant-propos (<i>extrait</i>)	123
Acte I	130
Acte II	152
Acte III	172
Mise en Scène	188



